41e Année. N° 15.

AUG 17 1934

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er AOÛT 1934

		Pages.
Lloyd George	*L'Offensive de Nivelle.* — I.	481
C. Bouglé	*L'École Normale Supérieure*	513
Fernand de Brinon	*Les Voyages de M. Barthou*	526
Stephen Hudson	*Elinor Colhouse.* — I	543
Julien Benda	*Les Morts nous gouvernent-ils?*	585
Robert de Traz	*Le Pouvoir des Fables* (fin)	604
Rodolphe Lemieux	*Le Quadricentenaire canadien*	652
Valery Larbaud	*Aller en Canada*	661
Jean Babelon	*Les Mayas*	665
Constantin Photiadès	*Concours du Conservatoire*	683
Henry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	698
François Porché	*Le Théâtre*	709

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement* :

Lettres de Turquie

par PAUL CAMBON

La Révolution des Cinq

par ALBERT THIBAUDET

Les Plaies intérieures

par DANIEL-ROPS

Lettres inédites de Gobineau à Marie et Zoé Dragoumis

Tableaux de famine en Chine

par PEARL BUCK

Le Gazetier de Chanteloup

par le VICOMTE DE MONTBAS

L'OFFENSIVE DE NIVELLE

Lorsque Joffre se retira, on s'attendit à l'abandon de cette stratégie coûteuse qui consistait à précipiter des masses de soldats dans un labyrinthe impénétrable de tranchées — hérissées de mitrailleuses et défendues par l'artillerie la plus puissante et l'infanterie la mieux entraînée — avec l'espoir que quelques-uns des assaillants pourraient s'y frayer un chemin, et les franchir.

Le successeur de Joffre, le général Nivelle, était considéré comme un bon soldat, qui avait agi en chef prudent et habile, et obtenu des succès pendant la bataille de Verdun. On ne pouvait cependant fournir aucune preuve de ses dons de stratégie sur un champ d'opérations plus étendu. Mais ses brillants exploits à Verdun et sa valeur intellectuelle bien connue nous faisaient espérer qu'il envisagerait avec un esprit dépourvu de préjugés et de traditions, les possibilités offertes par l'immense champ de bataille. Ainsi l'on pourrait peut-être découvrir dans le rempart encerclant les Puissances Centrales quelque point vulnérable autre que le bastion qui avait, jusqu'à présent, défié tous les efforts des armées puissantes et des machines formidables que les Alliés avaient mises en jeu pour le réduire ou le traverser. Nos espoirs devaient être déçus. Rien ne prouve que le général Nivelle se soit préoccupé d'un front autre que le sien. Du reste, le Gouvernement français au lieu d'en faire le grand chef de la Guerre — comme Joffre l'avait été en réalité — limita sa sphère au commandement de l'Armée française combat-

tant en France. Les autres fronts étaient pour lui « hors de portée » en ce qui concernait l'étude et l'action. Quand on l'invita à envisager d'autres possibilités, il écarta toute proposition d'un refus bref et péremptoire et refusa même d'entamer une discussion. Ce n'était son affaire que dans la mesure où les opérations sur tout autre champ de bataille entraînaient une diminution de ses ressources dans son propre secteur. Tout projet, toute stratégie qui enlevaient des hommes ou des canons aux Armées qu'il commandait devait être repoussés. Les épaulettes et les galons font naître une suffisance inébranlable. Le champ de bataille où le Général en chef était le maître, était le vrai théâtre de la Guerre. Tout autre front ou flanc n'était qu'un théâtre accessoire. Cette année-là, cette aberration amena l'Armée française à deux doigts d'une catastrophe irréparable et l'élite de l'Armée anglaise à un cimetière boueux; c'est une histoire sur laquelle nous reviendrons plus tard en détail. Mais lorsqu'il fut question de reviser les données tactiques de Chantilly, Nivelle ne fut que trop prêt. Il devait justifier le changement de commandement. Comment allait-il le faire?

Il faut lui rendre cette justice qu'il avait des idées neuves qui furent exploitées avec succès par ses successeurs et ses adversaires à une période plus avancée de la guerre. Mais il ne réussit pas, lui-même, à les mettre à exécution pour des raisons dont il n'était pas exclusivement responsable. Le résultat fut que le carnage continua avec les mêmes méthodes bornées et primitives qui avaient été employées par son prédécesseur. L'emplacement de la boucherie seul était changé. Du plateau de la Somme, elle était transférée à celui du Chemin des Dames. C'était en fait le seul gain obtenu par la substitution de Nivelle à Joffre.

Comment les Alliés purent-ils glisser de nouveau dans les vieilles et sanglantes ornières militaires? J'ai l'intention de raconter cette histoire sans m'inquiéter des conséquences que la vérité peut avoir pour la réputation des soldats ou des hommes d'État qui y ont joué un rôle—, qu'ils soient anglais ou de toute autre nationalité. Il est temps que l'ensemble des faits concernant Nivelle et les offensives de Passchendaele soient exposées sans rien changer et sans rien pallier pour faire plaisir à quelqu'un.

Les « chemins détournés » étaient, pour l'instant, complètement impraticables. J'ai déjà expliqué pourquoi une opération dans les Balkans[1] était, cette année-là, hors de question. Traverser l'Italie n'était pas possible. La timidité de Cadorna, la mollesse du Ministère italien avaient permis aux Français de fermer brusquement cette porte sans aucune difficulté. Une autre circonstance causait une recrudescence de la fièvre d'offensive sur le front occidental. Jusqu'en décembre, l'Armée française et le peuple français — et c'était la même chose, car presque tous les foyers français étaient représentés à l'Armée — avaient perdu toute illusion sur la possibilité d'enfoncer les forces ennemies sur leur front. Tous les soldats français qui défendaient les trous d'obus de Verdun ou les ruines de l'un de ses forts démantelés, et tous ceux qui avaient assiégé les marais de la Somme, défendus par les mitrailleuses, savaient que leur bravoure incomparable dans l'attaque était contrebalancée par une valeur égale dans la défense; ils savaient que ni les Allemands ni les Français ne pourraient pénétrer dans les lignes fortifiées défendues par l'adversaire, sans que ces lignes fussent immédiatement renforcées par d'autres tout aussi difficiles à enfoncer. Même si Joffre était resté à la tête de l'Armée, je doute qu'un Gouvernement français ou que le peuple français eût été en faveur d'une seconde campagne de la Somme. Joffre, qui n'était pas sans connaître le caractère de ses concitoyens, se rendait pleinement compte de cette disposition d'esprit; et il l'expliqua à Sir Douglas Haig pour le persuader de se charger du fardeau le plus lourd et le plus sanglant de l'offensive de 1917. Haig, qui était devenu un fanatique des attaques sur la Somme, y consentit volontiers. Il possédait une magnifique armée de volontaires bien exercés, fleur de la jeunesse britannique. Ils étaient soutenus par une grande quantité de canons neufs du dernier modèle. C'est l'explication de l'accord de Chantilly.

C'est alors qu'eut lieu un de ces changements soudains auxquels les Français sont plus sujets que leurs flegmatiques voisins d'outre-Manche. Joffre s'en alla, et Nivelle le remplaça. Nivelle avait défendu avec succès, pendant les cinq derniers mois, les hauteurs de Verdun. Ce fait lui donnait une place

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet.

de choix dans le cœur de tout Français et de toute Française. Un esprit britannique peut difficilement comprendre ce que Verdun représentait pour la France. Le monde entier n'offre pas de champ de bataille qu'on puisse lui comparer. Sur ces plateaux, Gaulois et Germains s'étaient battus, depuis les brouillards de février jusqu'aux neiges de décembre, poussés par cet antagonisme de races qui existait depuis des milliers d'années. Une fureur amassée pendant des siècles se déchaînait, déchirait, dispersait et tuait, depuis dix mois, au cours d'une lutte intense qui n'avait aucun précédent dans l'histoire de la sauvagerie humaine. La route même où passaient les renforts, les canons et les obus qui apportaient le salut à Verdun était pour les Français, à l'heure présente, la Voie sacrée de leur pays.

Le Général qui avait joué un rôle prépondérant dans l'organisation de la défense, et remporté la victoire, s'était assuré l'affection et l'admiration de ses concitoyens. Un épisode récent de la défense de Verdun avait ajouté à son nom le pouvoir magnétique de susciter un nouveau frisson d'espoir, en établissant sa réputation non seulement de défenseur tenace, mais de général habile à l'offensive. On lui attribuait le plan adroit qui avait permis de reprendre le fort de Douaumont au moyen d'une attaque dramatique. La chute de Douaumont, en février, avait rempli d'amertume les cœurs français.

Les Français avaient été chassés par les Allemands d'un fort, véritable chef-d'œuvre du genre, dont ils étaient fiers et qu'ils croyaient imprenable. L'homme qui reprit Douaumont fut donc un héros. C'était un coup de main, mais c'était aussi le résultat de plans minutieusement dressés et exécutés avec précision. Il occupait à peine depuis trois jours le poste de général en chef, quand une autre attaque aussi bien organisée fut déclenchée sur le front de Verdun; elle provoqua une vive surprise par le bombardement court mais puissant et l'élan des troupes qui avançaient derrière un barrage efficace d'artillerie. En quarante-huit heures, Nivelle avait repris une longue bande de terrain et fait 11 000 prisonniers. Le nombre des prisonniers capturés dépassait celui de ses pertes. Enfin surgissait le chef qu'attendait depuis si long-

temps la France ensanglantée — le capitaine qui savait gagner des batailles sans sacrifier ses braves légionnaires.

Sans doute une grande part du succès revient à Mangin, un des généraux les plus brillants et les plus résolus que la guerre ait mis en valeur.

En raison de l'attitude que Sir William Robertson adopta plus tard à l'égard du général Nivelle, il est intéressant de citer ici le rapport du chef anglais au War Cabinet sur l'heureuse opération accomplie par ce Général, le 16 décembre 1916, en y joignant ses commentaires sur la stratégie du combat.

21 décembre 1916.

L'attaque française contre Verdun semble avoir été une surprise complète pour l'ennemi. Un violent bombardement préalable, exercé pendant environ une semaine sur les deux rives de la Meuse, trompa sans doute nos adversaires sur le point de l'attaque. La capture de la côte de Poivre accomplie tout au début coupa, semble-t-il, la retraite à un grand nombre de soldats ennemis... Les pertes de l'ennemi, sans parler des prisonniers, ont été probablement très lourdes. Les troupes de chaque côté étaient en nombre approximativement égal... Le 24 octobre et le 15 décembre, l'ennemi a été surpris à Verdun et sa résistance fut sans peine maîtrisée par une armée égale ou même inférieure numériquement; jamais on n'avait tant fait de prisonniers et capturé tant de canons. Au cours de l'attaque du 15 décembre, les Français se sont emparés d'un tiers environ de l'armée ennemie, ce chiffre n'a jamais été signalé jusqu'à ce jour sur le front occidental de l'un ou l'autre côté... La victoire remportée par les Français montre une fois de plus ce qu'on peut faire à peu de frais, même avec des armées relativement peu nombreuses, si l'attaque est bien préparée et bien organisée, et surtout si des mesures opportunes assurent la surprise. *Dans le cas qui nous occupe, les Allemands ont dû comprendre par le bombardement préliminaire qu'une attaque serait faite, mais la surprise fut réalisée en variant la méthode d'attaque, en répartissant le bombardement sur un front beaucoup plus étendu que celui choisi pour le combat, en commençant le bombardement intense sur le vrai front de l'attaque avant l'aube, et en lançant l'infanterie à l'assaut avant que l'ennemi pût s'y attendre...*

La presse a beaucoup parlé de la « méthode Nivelle » et l'a parfois comparée aux tactiques employées par les Anglais sur la Somme, en lui donnant la supériorité. La « méthode de Nivelle », comme on dit, dépend surtout d'une préparation d'artillerie organisée avec un soin méticuleux et combinée à un système de tir de barrage, une ligne d'artillerie s'avançant directement devant l'infanterie qui attaque. Pour que cette méthode puisse réussir, il est indispensable que l'infanterie ait une confiance absolue en la précision et la régularité du feu d'artillerie...

Ces deux brillantes victoires firent passer un frisson de joie et d'espoir dans la France entière, mais une chose frappa surtout les esprits : par la brusquerie et le caractere foudroyant de ses attaques, Nivelle avait payé ces triomphes d'un très petit nombre de vies humaines. Un pays désolé et assombri par le sacrifice de Verdun et par les lugubres boucheries de l'Artois, de la Champagne et de la Somme, saluait ce nouveau chef comme un libérateur. L'opinion publique, au comble de l'effervescence et de l'allégresse, était prête à accueillir tout plan qui émanerait du cerveau d'un si grand général. Quand donc on fit habilement courir le bruit qu'il avait un nouveau plan et une nouvelle méthode pour enfoncer es lignes allemandes et faire déguerpir du sol français l'envahisseur détesté, on demanda à grands cris que ce nouveau plan fût aussitôt adopté. J'avais remarqué le changement quand j'avais vu le prudent Ribot à la Conférence de Londres, à la fin de décembre. Lorsque je fis le voyage à Rome, quelques jours après, avec la délégation française, je m'aperçus que cette fermentation avait gagné M. Briand et M. Albert Thomas qui avaient été jusque-là des partisans convaincus des « chemins détournés ». Ils avaient coutume tous deux de tourner en dérision les espoirs des deux Grands Quartiers Généraux chaque fois que ceux-ci prétendaient que « la percée était certaine ». J'étais donc étonné de remarquer la transformation qui s'était opérée en eux, car maintenant ils prêchaient avec ardeur une grande offensive sur le front occidental, afin d'amener une rupture des lignes allemandes. J'ai déjà cité un passage du discours de M. Briand à la Conférence de Rome montrant clairement que son changement d'opinion était imputable

à la confiance que la victoire de Verdun lui avait inspirée pour le génie militaire du nouveau général en chef. Il faisait ressortir la différence essentielle entre ce genre d'offensive et celles qui avaient été faites auparavant, et entre la prudence de ce nouveau stratège et l'optimisme de son prédécesseur. Albert Thomas qui avait critiqué impitoyablement les offensives occidentales aux conférences et dans les conversations privées, était maintenant lui aussi, je m'en apercevais, un chaud partisan de l'attaque Nivelle. Il s'opposait à ce qu'un seul canon fût enlevé à une opération qui s'annonçait si bien. Sans aucun doute, ces deux éminents hommes d'État s'étaient laissé emporter par l'enthousiasme que suscitaient la nouvelle méthode et le nouveau chef.

Je compris après la Conférence de Rome qu'une opposition violente à cette tentative pouvait avoir de désastreuses conséquences pour les Alliés. Si Cadorna et ses ministres avaient montré plus de hardiesse, on aurait pu encore arrêter la marche d'événements dont je craignais tant les résultats, comme je l'avais dit pendant la Conférence de Rome. Mais puisque la résistance française et l'indifférence italienne avaient porté le coup de grâce au projet de la campagne d'Italie, une alternative nous restait : essayer le plan Nivelle, ou rester assis dans nos tranchées sans rien faire et attendre un fait imprévu. L'Amérique n'avait pas encore déclaré la guerre et nulle part l'horizon n'offrait une nouvelle lueur d'espoir. Du côté de l'Orient le ciel était sombre et orageux. Du côté de l'Occident, il était encore d'un gris lugubre. Si nous n'avions pas voulu jouer notre rôle dans l'attaque, notre refus aurait eu un effet désastreux sur l'opinion française. La France était malheureuse et à peine maîtresse d'elle-même. Malgré les plus grands efforts et les plus terribles sacrifices, plusieurs de ses provinces les plus prospères étaient encore occupées par l'envahisseur. Trois campagnes sanglantes n'avaient pu arracher à l'étreinte cruelle de l'ennemi plus de quelques kilomètres de sol français. Chaque millimètre libéré était profondément déchiré par les griffes féroces de la guerre et rougi par le sang des soldats qui le reprenaient. Des centaines de villages et de villes de France, ses champs les plus riches étaient dévastés. Elle saignait par chaque pore, encore debout pour faire face à

l'ennemi, mais chancelante. Brusquement se présentait à ses yeux un nouvel espoir de prompte délivrance. Contrecarrée dans ses espérances, elle aurait montré de la mauvaise humeur. Comme d'habitude, les hommes politiques auraient été blâmés chez elle et chez nous. Leur première fonction est de recevoir les reproches. Les bureaucrates gouvernent et les hommes d'État partagent les louanges, mais monopolisent le blâme. Qui les aurait remplacés? Peut-être Clemenceau, mais peut-être Caillaux. La paix à ce moment aurait équivalu à un aveu de défaite et n'aurait pu être conclue qu'en tant que telle.

Le nouvel espoir s'était propagé avec un élan si impétueux, lorsqu'à Noël s'ouvrit la première Conférence alliée de Londres, que rien n'aurait pu l'arrêter, sauf les remparts embrasés du Chemin des Dames. Il avait toute la démence et l'exagération d'une crise religieuse et patriotique. En l'absence de M. Briand qui était malade, M. Ribot demanda d'un ton péremptoire, qui ne lui était pas habituel, que le Cabinet anglais donnât sur le champ son consentement au plan de Nivelle; en vertu de ce plan les armées anglaises devaient prendre part à une attaque contre les lignes allemandes; les méthodes de l'offensive, tout comme le lieu où elle devait s'engager, différaient des conditions que nous avions acceptées par la Conférence tenue à Paris en novembre. Nivelle n'était général en chef que depuis quinze jours. L'encre était à peine sèche sur son nouveau bulletin de victoire lorsque la Conférence se réunit.

Ce fut la veille de la Conférence que j'entendis parler pour la première fois du changement de plans. On m'exposa alors les grandes lignes du projet. C'était le jour de Noël. Oui, les ministres anglais durent consacrer cette journée à l'examen d'un plan qui allait forcer deux millions de jeunes gens pris dans trois nations chrétiennes à se jeter les uns sur les autres et à s'entretuer! Mais rien n'est sacré pour la guerre. Cet expédient barbare qui n'avait pas épargné les majestueuses cathédrales de France et des Flandres, nous courbait en cette fête solennelle sur les plans de carnage.

Personne ne donna une pensée au message de paix que ce

jour apporte au monde. Comme le dit Burns, à propos d'un autre crime, la Guerre « endurcit le cœur et pétrifie les sentiments » et dans cent Bethléem les bombes accomplissaient de nouveaux massacres des Innocents. Le plan de Nivelle avait été communiqué à Sir Douglas Haig le 21 décembre 1916 par la lettre suivante :

Mon cher Général,

Comme suite à notre conversation du 20 décembre, j'ai l'honneur de vous exposer mes vues sur notre offensive de 1917 et sur les modifications que je juge indispensable d'introduire dans le plan original de ces opérations.

Objectif. — *Dans l'offensive de 1917, les armées franco-anglaises doivent se proposer la destruction de la principale masse des armées ennemies sur le théâtre de guerre occidental. Ce résultat ne peut être obtenu que par une bataille décisive, engagée avec une supériorité numérique considérable contre toutes les forces dont dispose l'ennemi.*

Voici donc ce que nous devons faire :

Retenir une partie aussi importante que possible des forces adverses;

Enfoncer le front de l'ennemi dans des conditions qui nous permettent de profiter aussitôt de cette rupture;

Battre toutes les forces que l'ennemi peut nous opposer;

Employer tous nos moyens pour que cette bataille ait un résultat décisif.

Moyens nécessaires. — *Pour réaliser ce programme, il est indispensable que nous ayons à notre disposition, en plus des forces destinées au début à retenir l'ennemi et à rompre son front, une masse de manœuvre assez puissante pour que nous soyons sûrs de vaincre toutes les forces disponibles de l'ennemi.*

Je considère que cette masse ne peut être formée que de troupes homogènes possédant une cohésion complète et exercées à remplir cette tâche par les chefs qui les commanderont. En conséquence, on ne peut les composer en les prenant aux armées chargées de l'exécution d'une offensive d'usure ou de la rupture du front ennemi.

J'estime qu'un groupe de trois armées chacune composée de

trois corps de trois divisions chacun, est la force nécessaire pour cette masse de manœuvre.

Forme générale des opérations. — *Partant de ces affirmations, je conçois de la façon suivante l'exécution des opérations de nos armées.*

Les forces de l'ennemi seront retenues dans le secteur Arras-Bapaume *et dans celui qui est entre l'Oise et la Somme au moyen d'attaques exécutées respectivement par les armées que vous commandez et par les troupes françaises.*

Pendant ce temps une brusque attaque exécutée sur une autre partie du front français aboutira à la rupture du front ennemi. *Aussitôt les opérations s'élargiront et se transformeront en une bataille décisive.*

Cette bataille, dont les effets ne manqueront pas de se faire sentir sur toute l'étendue de notre front, amènera un combat général dans une vaste zone et les armées françaises et anglaises y prendront part avec toutes les ressources dont elles pourront disposer.

Formation de la masse de manœuvre. — *Le succès de nos opérations dépendra ainsi essentiellement de la masse de manœuvre.*

Pour les raisons que j'ai énumérées ci-dessus (homogénéité, cohésion, instruction, commandement) je considère que cette force doit être distincte des grandes unités chargées d'exécuter l'attaque au nord de l'Oise et d'enfoncer le front ennemi.

Or, dans l'état présent de la division du front entre les armées alliées, il m'est impossible de former cette réserve de 27 divisions.

Pour me permettre de la former, il est indispensable que les armées anglaises relèvent une grande partie des troupes françaises qui occupent le front entre la Somme et l'Oise, et qu'elles mettent à ma disposition les divisions françaises placées entre Bouchavesnes et la route Amiens-Roye. *Je pense que ce front peut être gardé facilement par 7 ou 8 divisions, ce qui correspondrait à la densité des armées allemandes qui se trouvent à cet endroit.*

Cette relève devrait être faite sans délai si l'on ne veut pas causer un grand retard dans la préparation de notre prochaine offensive : je vous demande donc de la faire exécuter au plus tard le 15 janvier.

Rôle des armées anglaises. — *Voici brièvement exposé le rôle que les armées anglaises joueraient dans notre offensive commune. Elles devraient :*

1° *Me permettre de former sans délai la masse de manœuvre indispensable pour la bataille décisive.*

2° *Entreprendre sur le front où vous avez résolu d'attaquer, une offensive assez importante et assez puissante pour occuper une grande quantité des réserves allemandes. Je considère que votre front d'attaque devrait avoir une étendue de* 30 à 40 kilomètres, *selon que vous jugerez à propos ou non d'y laisser des parties inactives.*

3° *De participer aux opérations générales qui suivront la bataille décisive livrée dans un autre secteur, en accomplissant la désorganisation des armées installées devant votre front d'attaque, et en poursuivant l'ennemi dans une zone que nous fixerons plus tard d'un commun accord.*

En définissant ainsi la tâche des armées anglaises je voudrais vous faire bien comprendre que j'envisage aussi l'emploi possible de ma masse de manœuvre sur l'aile droite de notre front.

Si l'ennemi cherchait à nous attaquer par la Suisse, il serait inutile que je vous demande de mettre une partie de votre armée à ma disposition pour le repousser.

De l'autre côté, il est évident que ce groupe d'armées luttera dans la bataille totale autant pour vos armées que pour les miennes.

De plus, l'extension de front que je vous demande dispenserait dans une certaine mesure vos armées de poursuivre l'exécution des opérations offensives qu'elles devaient entreprendre dans le cours de l'hiver, conformément aux décisions prises à la Conférence de Chantilly du 15 novembre dernier.

Enfin, le plan des opérations que je vous soumets ne vous enlève pas la possibilité d'exécuter, si le besoin s'en fait sentir, l'opération ayant pour but la conquête d'Ostende et de Zeebrugge, puisqu'elle ne peut avoir lieu avant l'été.

L'opération peut être étudiée dans tous ses détails en prenant pour base la décision déjà adoptée, et je considère aussi que nos Alliés Belges doivent se préparer dès maintenant au rôle qu'ils auront à y jouer.

Si notre grande offensive réussit, il est certain que la côte

belge tombera dans nos mains par le fait même de la retraite des armées allemandes et sans attaque directe.

Si au contraire nos attaques échouent, il sera toujours possible d'exécuter en temps voulu les opérations projetées en Flandre.

En terminant cette explication, je vous demande de bien vouloir me donner le plus tôt possible votre réponse au sujet de l'occupation du front entre Bouchavesnes et la route de Roye. La formation de mes troupes disponibles pour les diverses éventualités qui peuvent se présenter est vraiment une question essentielle que je désire régler sans délai.

Cordialement à vous,

NIVELLE

Les armées françaises et anglaises devaient exécuter une offensive plus ou moins conforme aux anciennes méthodes, chacune sur son propre front. Mais une formidable masse de manœuvre devait être formée derrière le front français, et lorsque les deux armées auraient commencé leurs attaques, cette masse, sans avertissement, serait jetée brusquement contre l'ennemi sur une autre partie du front français.

On observera que dans ses grandes lignes, cette offensive différait fondamentalement du plan de Chantilly. Son succès dépendait de la soudaineté de l'attaque et de la possibilité d'induire en erreur l'ennemi sur le secteur où le principal effort devait être attendu.

Nulle part le changement n'était plus apparent que dans la fonction assignée à l'armée anglaise. A ce changement plus qu'à tout autre chose, on peut attribuer l'hostilité de Sir Douglas Haig. Dans le plan de Chantilly, le poids de l'attaque tombait presque entièrement sur les Anglais, et Sir Douglas Haig aurait joué le rôle principal dans l'offensive projetée. Par le plan de Nivelle, les Français devaient supporter en fait tout le poids de l'attaque et l'armée anglaise n'avait qu'une seule tâche : retenir le front qu'elle occupait par une offensive secondaire afin que les ennemis ne pussent, sur ce secteur, prélever des soldats et les envoyer au secours de leurs camarades mis en danger par l'attaque inattendue des Français. Le rôle secondaire que ce projet donnait à l'armée anglaise irrita amèrement Sir Douglas Haig. Cette

irritation se sent dans la réponse qu'il fit à la lettre du général Nivelle.

Montreuil, 23 décembre 1916.

En réponse à la lettre du général Nivelle, le général Haig a fait ce matin la déclaration suivante :

1° *Le Général en chef français demande 10 divisions anglaises; il ne resterait que 8 divisions disponibles dont 6 ont une valeur très médiocre*[1].

2° *Dans les conditions actuelles, le général Haig ne peut accepter une situation qui enlèverait à ses armées toute possibilité de prendre l'offensive.*

3° *Il a donc soumis la question au* British War Committee *lui demandant d'envoyer en France les divisions nécessaires pour répondre à la demande du Général en chef français.*

4° *Il demande avec insistance le retour des divisions de Salonique.*

5° *La relève pourrait être commencée d'ici quinze jours et continuée dans la mesure où les nouvelles divisions arriveraient si on les envoie.*

6° *Il faut s'attendre à ce que l'État-Major général anglais élève des difficultés en ce qui concerne la question d'étendre cette relève au sud de la route Amiens-Péronne, car il désirera garder les troupes à sa disposition pour une action offensive.*

Sir Douglas Haig proposait donc que l'occupation d'une partie du front français, mesure indispensable pour créer une masse de manœuvre destinée à l'attaque, ne fût accomplie que si les divisions anglaises de Salonique étaient retirées de Salonique afin de compenser le déficit apporté dans sa force offensive; cette proposition était inapplicable. Elle était ridicule, et le Général en chef anglais devait connaître les circonstances qui s'y opposaient. A ce moment, les états-majors de France, d'Angleterre et d'Italie s'attendaient à ce que les armées victorieuses des Puissances Centrales vinssent

1. Cette objection est caractéristique. Lorsque plus tard, cette même année, le général en chef demanda au Cabinet l'autorisation de commencer l'offensive de Passchendaele, il disposait de 42 divisions toutes excellentes. Maintenant il ne peut en donner 10 pour un plan qui lui déplaît.

se jeter sur Salonique. On avait de bonnes raisons pour craindre que l'armée grecque ne fût tentée de se joindre à nos ennemis. Le général Joffre nous avait demandé avec insistance d'envoyer deux nouvelles divisions dans cette zone pour renforcer nos effectifs. Nous pressions les Italiens d'en faire autant. Sir William Robertson prenait des dispositions pour envoyer un renfort de 15 000 hommes à Salonique. Sir Douglas Haig devait le savoir et sa proposition était faite sans doute dans l'intention de rendre le nouveau plan inexécutable. Il devait savoir que les divisions, même si on pouvait les retirer de Salonique, n'arriveraient pas en France avant le milieu ou la fin de février. Il savait aussi que nous avions refusé d'accepter la proposition de Joffre et d'envoyer deux divisions à Salonique, sous prétexte que nous n'avions pas assez de vaisseaux pour transporter tant de soldats.

Comment donc trouver des navires pour dix divisions? Dès que le général Nivelle reçut la communication, il télégraphia au Ministre de la guerre français :

24 décembre 1916.

Personnel.

J'ai l'honneur de vous envoyer la copie des documents suivants :

1° *La lettre que j'ai envoyée au général Haig, général en chef des forces anglaises en France, pour fixer avec lui le plan des opérations à exécuter en 1917.*

2° *Le télégramme que le général des Vallières, chef de la Mission militaire française auprès de l'Armée anglaise, m'a envoyé pour m'indiquer l'opinion du général Haig sur cette question.*

*D'après le télégramme ci-dessus mentionné, il appert que le général Haig a soumis la question à l'*English War Committee *et ne donnera son consentement que si les armées anglaises en France sont renforcées.*

De l'autre côté, j'ai vu aujourd'hui à mon Quartier Général, le général Davidson, chef du service des opérations de l'armée anglaise, il m'a répété de la part du général Haig que celui-ci était complètement d'accord avec moi sur le plan général des

opérations projetées, *et par conséquent sur la nécessité de libérer, en prenant leur place sur le front, les forces françaises indispensables à cette opération, et qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour me donner entière satisfaction.*

Il peut le faire par l'union des trois méthodes :

a) *Extension du front des divisions en ligne. (L'Armée anglaise semble adopter ce système avec une certaine timidité, attendu qu'elle compte occuper un front qui ne dépasse pas le quart du front total, avec un nombre de divisions supérieur à celui que nous employons nous-mêmes pour occuper le reste, quoique nos divisions soient très inférieures en effectifs aux divisions anglaises).*

b) *Réduction provisoire de ses réserves, sans que cela empêche les Anglais de prendre part aux offensives de printemps dans les conditions convenues.*

c) *Renforcement par de nouvelles divisions venues d'Angleterre. Incontestablement, l'aide que nous demandons à l'armée anglaise est relativement beaucoup plus petite que l'effort que nous entreprenons de notre côté; elle est parfaitement conciliable avec les projets ultérieurs du Général en chef anglais, qui, en aucun cas, ne peuvent être exécutés avant l'été.*

Il est absolument urgent de résoudre ces questions, puisque, conformément aux décisions prises à la dernière réunion des États-Majors interalliés tenue à Chantilly, nous devrions être prêts à toute éventualité à la fin de la première quinzaine de février. *Les craintes manifestées relativement à la frontière suisse nous imposent la nécessité de former aussi rapidement que possible la masse de manœuvre indispensable.*

J'ai donc pensé que vous pourriez juger utile, comme mesure préliminaire, de confier à l'un des membres du Gouvernement, qui ont sans cesse affaire à Londres, la mission d'appuyer de sa haute autorité, quand il verra le Premier anglais et le général Robertson, le point de vue que j'ai adopté; il devra insister sur la nécessité de donner au général Haig les instructions nécessaires et de hâter l'envoi des divisions territoriales anglaises destinées au front français, afin que la relève de nos divisions puisse avoir lieu le plus près possible de la date que j'ai fixée.

Je me permets d'insister sur l'importance décisive du plan d'opérations pour 1917, et sur l'inconvénient sérieux qu'il y

aurait à entreprendre les opérations avec des ressources insuffisantes.

R. NIVELLE

La teneur des lettres échangées ne fut pas communiquée au War Cabinet la veille de la Conférence anglo-française du 26 décembre. Nous n'eûmes pas la possibilité de discuter cette question avec le chef d'État-Major ou le Général en chef. Cela expliquera les débats qui s'engagèrent à la Conférence.

Dans son *Histoire de la Guerre*, M. Buchan, retombant dans ses habitudes de romancier, fait un tableau imaginaire de ma rencontre avec le général Nivelle à la gare du Nord, alors que je revenais de la Conférence de Rome en janvier; il raconte que le Général profita de l'occasion offerte par les quelques minutes d'arrêt pour m'exposer son grand plan stratégique, et que dès les premières paroles je fus emballé. Lorsqu'un brillant romancier prétend au rôle d'historien, il oublie toujours de temps en temps qu'il n'écrit plus un roman, mais qu'il s'est lancé dans une œuvre où la liberté du récit est limitée par la réalité. S'il avait pris la peine de lire les documents qui se trouvaient au War Office et qui étaient par conséquent à sa disposition, il aurait su d'abord que le plan de Nivelle m'avait été exposé le 25 décembre et avait été discuté le 26 à une réunion du War Cabinet avant mon départ pour Rome. En second lieu, il aurait su qu'au cours de la Conférence de Rome, j'exprimai les doutes que j'éprouvais sur le succès d'une offensive en France, que je proposai un autre champ d'opérations et que les états-majors d'Angleterre et de France, séduits par l'idée d'une offensive sur le front français, avaient repoussé ma proposition et accepté les grandes lignes du plan de Nivelle. Le résumé du débat que j'ai déjà cité corrobore mon affirmation. En troisième lieu, il n'ignorerait pas que, à la gare de Paris, je refusai de discuter le plan avec le général Nivelle en l'absence de Sir Douglas Haig. Ce fait est également consigné dans les rapports officiels. Trois erreurs dans une seule phrase! Bel exploit pour un écrivain qui a gagné sa renommée grâce à son imagination! La véritable explication est que M. Buchan a

jugé plus facile de répéter les bruits qui couraient au War Office que de lire les documents.

Et maintenant revenons à la Conférence du 26 et du 28 décembre, au cours de laquelle s'engagea la première discussion sur le plan Nivelle.

Avec l'intolérance d'un fanatique prêchant un nouvel Évangile, M. Ribot demanda au nom du Gouvernement français que, sur-le-champ, sans avoir recours à la sagesse humaine représentée par les conseillers militaires, nous réglions les difficultés qui s'étaient élevées dans la correspondance entre les deux généraux en chef. Nous insistâmes cependant pour qu'on nous accordât la possibilité de consulter Sir Douglas Haig. A l'une des séances de la Conférence, je convins que la question était très urgente. Mais le général Nivelle n'avait pris le commandement des armées françaises que depuis quinze jours. La veille seulement, le Gouvernement anglais avait entendu parler de son nouveau plan. Celui-ci bouleversait de fond en comble les opérations projetées, et le Gouvernement anglais devait absolument consulter non seulement le général Robertson, mais aussi son général en chef, Sir Douglas Haig. Le Cabinet considérait que la question devait être mise de côté en attendant que Sir Douglas Haig et le général Nivelle fussent arrivés à une décision. Sans doute ils finiraient par se mettre d'accord, mais, dans le cas contraire, le Gouvernement français devrait entrer en pourparlers avec le Gouvernement anglais qui pensait aussi qu'une décision et une action très promptes étaient nécessaires.

Les délégués français montrèrent une insistance déraisonnable; je répondis que M. Ribot ne pouvait demander au Gouvernement anglais de rejeter l'opinion de son Général en chef sans même l'entendre. Le Cabinet était prêt à approuver, mais il devait d'abord entendre Sir Douglas Haig. *Le chef d'État-Major de l'Empire ne faisait aucune opposition, et il était sûr que la question pourrait se régler à la satisfaction de tous.*

Cette dernière phrase prouve qu'à cette réunion Sir William Robertson ne s'opposait pas personnellement au plan de Nivelle. Il était seulement désireux d'obtenir le consentement de Sir Douglas Haig. D'après la lettre de Nivelle datée du

21 décembre, Sir Douglas Haig avait donné son approbation au nouveau plan. Mais Sir Robertson savait qu'à ce moment le Général en chef était irrité et déçu parce que le rôle principal qui lui avait été donné à Chantilly avait été transféré à l'Armée française. Mais tant que le combat devait se livrer sur le front occidental, le chef de l'État-Major de l'Empire était satisfait et il pensait que le Général finirait par se résigner.

Voici le procès-verbal de la conclusion à laquelle nous nous arrêtâmes :

La proposition des représentants français demandant une extension immédiate de la ligne occupée par l'armée anglaise sur le Front Occidental a été reçue avec la plus grande sympathie par le War Cabinet anglais, mais avant de prendre une décision définitive sur l'extension exacte de la ligne anglaise, le War Cabinet a jugé que le Général en chef de l'armée expéditionnaire anglaise devait être consulté. Le War Cabinet a enjoint au Chef d'État-Major de l'Empire d'annoncer au général Sir Douglas Haig que le Gouvernement anglais désirait qu'il se conformât aux désirs du Gouvernement français, à ce sujet, dans la mesure du possible.

Il a été convenu que si le général Sir Douglas Haig et le général Nivelle ne pouvaient arriver d'ici peu de temps à un accord satisfaisant pour le Gouvernement français, celui-ci poserait de nouveau la question.

Je n'ai pas l'intention de donner le compte rendu détaillé des négociations difficiles qui aboutirent à l'acceptation définitive de l'offensive de Nivelle. Cela demanderait trop de place. J'ai examiné avec un soin minutieux la masse de lettres, de notes et de procès-verbaux qui forment le rapport complet des débats qui précédèrent les opérations d'avril 1917, et je me propose de les résumer pour donner une idée juste et impartiale de ce qui s'est passé. Qu'était en réalité le plan Nivelle? En quoi différait-il de tant d'autres offensives faites pour enfoncer les lignes ennemies qui avaient jusque-là provoqué une succession horrible de tristes défaites?

Le principal changement venait de l'élément de surprise. Nivelle appuyait sur ce facteur et en faisait la principale idée

dans sa conception stratégique d'une offensive victorieuse. L'ennemi devait être attaqué à l'improviste au moment où il s'attendrait le moins à une opération sur ce point du front. Il n'aurait donc pas de réserves rassemblées et prêtes à repousser l'attaque. Une percée dans ce secteur serait donc moins difficile, moins coûteuse, et plus facilement menée à bien. Le bombardement préliminaire serait violent, mais court et précis. L'attaque aurait lieu sur un front beaucoup plus étendu que toutes les attaques précédentes. Mais son trait caractéristique serait de dérouter l'ennemi en ne lui laissant pas deviner le point de la principale offensive; les Allemands seraient ainsi pris entièrement par surprise. C'était une brillante conception stratégique. Pourquoi s'est-elle terminée par un tel désastre? En grande partie, sinon entièrement, parce que dans l'exécution du projet, l'élément de surprise, qui était la condition essentielle du succès, ne joua nullement. Qui faut-il blâmer? Il est odieux de distribuer les blâmes, et il serait difficile en ce cas d'être juste. D'une seule chose, je n'ai aucun doute : la faute est des deux côtés : elle est imputable aux Français aussi bien qu'aux Anglais, aux Anglais aussi bien qu'aux Français; mais pour des raisons qui paraîtront au cours du récit, ce fut la légèreté française qui permit à l'ennemi de deviner nos projets. La surprise se composait de deux éléments; l'un était un changement dans le terrain de l'attaque générale. Les Allemands s'attendaient à ce que l'offensive fût reprise sur le plateau de la Somme et exécutée en grande partie par l'armée anglaise. C'était le projet de Chantilly, et les Allemands avaient vu faire dans cette zone les préparatifs habituels d'une grande offensive. La masse de manœuvre de Nivelle était destinée à une attaque dans un secteur tout différent, où les Allemands ne prévoyaient aucun combat. L'attaque des Anglais avait pour rôle d'occuper les ennemis. Ainsi les Allemands seraient pris à l'improviste et leurs réserves seraient dispersées sur un front immense tandis que le point central de la vraie bataille en serait insuffisamment pourvu.

Le nouveau secteur adopté par Nivelle pour sa principale attaque était bien choisi car les préparatifs pouvaient être exécutés à l'insu de l'ennemi. Ludendorff lui-même le reconnaît :

Grâce à son abondante main-d'œuvre, l'Entente a pu équiper non seulement le secteur de Verdun, mais encore une grande partie du front avec tous les moyens de communication et les munitions nécessaires à une attaque. Il a donc été possible aux Alliés dans l'espace de temps le plus court, et sur divers points du front, d'organiser une offensive sans révéler leurs plans par leurs préparatifs. Les photographies des défenses et des travaux accomplis sur le champ ennemi et les continuelles vérifications par de nouvelles photographies prises par nos aviateurs ne pouvaient donc que nous donner des indications générales sur les mouvements qu'ils préparaient.

Le front français entre Vailly sur l'Aisne et l'Argonne était particulièrement bien construit, de sorte qu'il n'était pas nécessaire d'effectuer des préparatifs spéciaux pour l'attaque. Quand nous avançâmes en 1918, nous vîmes les travaux qui avaient été faits au sud du Chemin des Dames. Ils semblaient dater de 1915-1916. Il se peut que les Français aient eu l'intention d'exécuter là une offensive en 1916, mais qu'ils en aient été empêchés par l'attaque allemande contre Verdun[1].

On reconnaît que le terrain ainsi ajouté au front qui devait être attaqué présentait des difficultés exceptionnelles. C'était un plateau qui offrait des avantages naturels pour la construction d'un système de défense; les Allemands en avaient tiré parti et transformé cette hauteur en retranchements qui constituaient la forteresse la plus formidable de tout le front. Mais en envisageant une attaque par surprise, le général Nivelle considéra que ce fait en lui-même était en sa faveur. Les Allemands ne penseraient pas qu'une offensive serait déclenchée sur le point le plus fort de toute la ligne quand il y en avait d'autres plus accessibles des deux côtés. Ils ne prendraient donc aucune précaution particulière, ou pour fortifier la ligne à cet endroit, ou pour masser derrière des canons et des réserves. Les hauteurs et les travaux de défense les plus formidables pouvaient donc être pris d'assaut avant que les Allemands aient le temps de construire un nouveau système de défense ou de rassembler des réserves suffisantes pour une contre-attaque. Tel était le calcul de Nivelle. Mais la réalisation de ce plan dépendait entièrement de la surprise.

1. *Mes souvenirs de guerre.* Général Ludendorff. Vol. II, p. 410.

L'autre élément était le temps. Les Allemands étaient habitués aux mouvements lourds et retentissants de Joffre et de Haig — aux longues préparations laborieuses et bruyantes, dont on pouvait entendre le grondement à des lieues à l'aide d'un vent défavorable. Ils savaient que pas une balle ne serait tirée jusqu'à ce que le dernier obus eût été placé sur le dernier wagon, et le dernier écriteau cloué sur la dernière ligne d'approche. Bien entendu, avec un tel système, la date des attaques était toujours retardée et jamais avancée et les Allemands, suffisamment avertis, avaient tout le temps de préparer une contre-attaque. C'est pourquoi l'offensive préparée selon les règles échouait toujours. La défense bénéficiait bien plus du facteur temps que l'attaque. Nivelle s'en rendait compte. Son dernier succès était dû à la surprise. Le prochain serait obtenu d'après le même principe. Si le projet de Nivelle avait été exécuté dans son intégrité, je crois encore qu'il aurait abouti à une grande victoire. A la date fixée pour son offensive, huit divisions allemandes seulement — y compris les réserves — se trouvaient dans les lignes qu'il se proposait d'attaquer et derrière. A la date réelle de l'avance environ deux mois plus tard — il y en avait quarante. L'alarme ayant été donnée, les Allemands massèrent leurs réserves sur le point où l'on attendait l'attaque. A ce moment leur retraite jusqu'à la ligne Hindenburg était achevée; ils avaient ainsi économisé plusieurs divisions qu'ils ajoutèrent à leurs réserves. Ils construisirent de nouveaux retranchements derrière leur premier système de défense à l'endroit menacé et y accumulèrent aussi des masses de canons et de munitions. Ce délai transforma radicalement le caractère de l'opération. La stratégie de Nivelle était ruinée et l'idéal militaire Joffre-Haig remis en vigueur, mais sur un terrain plus difficile. Si l'on changeait la sphère d'attaque ce n'était pas parce que le terrain était plus propice, mais parce que l'offensive, si elle était faite à cet endroit, ne serait pas attendue par l'ennemi. C'était le seul avantage. Quand il fut perdu, une seule alternative restait : ou chercher un autre terrain d'attaque sur le front occidental, ou abandonner complètement l'idée d'une grande offensive cette année-là en France et dans les Flandres et concentrer toutes les forces sur un autre théâtre de guerre.

L'erreur définitive et fatale que commirent la France et l'Angleterre fut de ne pas choisir l'un des deux termes de cette alternative. Le second fut proposé par trois éminents généraux français, parmi lesquels se trouvait le général Pétain; mais les troupes anglaises avaient déjà commencé leur bombardement. Ce ne fut d'ailleurs pas la seule raison qui empêcha de communiquer cette idée au Gouvernement anglais.

Quels furent les hommes et les choses responsables du délai qui détruisit les chances de succès? La faute en revient en très grande partie à la division de commandement. Après un examen attentif des faits et des documents, on peut dire sans exagération que si les deux armées alliées avaient été sous les ordres d'un seul généralissime, comme plus tard après la décision de Beauvais en avril 1918, la stratégie de Nivelle, sans aboutir à une victoire décisive, aurait atteint un résultat remarquable. Dans les circonstances actuelles, les armes n'eurent pas la moindre chance de succès. L'esprit opiniâtre de Haig était fixé sur la Somme. Quand on proposa un changement de terrain, il lui fallut longtemps, métaphoriquement parlant, pour extraire ses bottes des boues de la Somme. Il se mouvait toujours d'un pas lent et lourd quand les mouvements rapides étaient indispensables. Des semaines furent perdues en discussions désagréables et acerbes sur l'extension de la ligne que devaient tenir les troupes anglaises, extension indispensable à la constitution de cette masse de manœuvre qui était la caractéristique du nouveau plan. Puis vinrent de longs délais causés par des questions de transport et de coordination. Il fallut convoquer une conférence de ministres et de généraux pour régler les différends qui s'étaient élevés à ce sujet. Elle fut tenue à Calais le 26 février. *A cette date, selon le plan initial, l'attaque devait commencer.* Les attaques allemandes contre Verdun débutèrent une semaine plus tôt. C'est pourquoi elles remportèrent tout d'abord un tel succès. Joffre ne pouvait croire que des armées étaient capables de s'ébranler si tôt.

A la Conférence de Calais, M. Briand et le général Lyautey représentèrent le gouvernement français et j'y assistai moi-même au nom du War Cabinet anglais. Le général Nivelle était venu exposer ses opinions et Sir Douglas Haig présenter

ses arguments. Sir William Robertson était là aussi en qualité de chef d'État-Major de l'Empire. Les questions de transport occupèrent la plus grande partie de notre temps. La discussion révèle la nature des problèmes qui ont causé le retard. On n'aurait dû permettre à aucune difficulté d'ajourner les opérations, alors que le temps était si important pour le succès. L'armée anglaise demandait 250 trains, 120 de plus que ceux qu'on lui avait attribués. Les compagnies françaises ne pouvaient en donner plus de 200 en tout, et encore avec peine et pour une courte période — quinze jours à partir du 1er avril, en arrêtant pendant ce temps, le ravitaillement de la population civile.

Comme le faisaient remarquer les ministres français, l'armée anglaise demandait deux fois plus de locomotives et de wagons que l'armée française et cela pour une quantité de troupes inférieure de moitié. Le général Ragenau déclara à Calais qu'il était stupéfait de voir la taille et le nombre des trains exigés quand il les comparait à ce que demandaient les armées françaises pour des opérations analogues. Les Français dont la force de combat se composait de 70 divisions ne demandaient que 2 800 wagons par jour pour deux groupes d'armées. L'armée de combat anglaise moins importante de moitié réclamait 8 000 wagons par jour. Il ne pouvait comprendre pourquoi l'armée anglaise avait besoin de plus de wagons, alors que les effectifs français étaient beaucoup plus nombreux.

Le général Nivelle fut de l'avis du général Ragenau. Si toutes les opérations étaient calculées d'après les principes adoptés par les Anglais, aucune opération, dit-il, ne serait possible. Il ne pouvait comprendre pourquoi tant de wagons étaient nécessaires pendant les opérations. Si nous ne réussissions pas en quinze jours, nous ne continuerions pas notre offensive. Si nous ne remportions pas la victoire, nous nous arrêterions. Au contraire, si nous réussissions, nous adopterions une guerre de manœuvres et le matériel nécessaire à la guerre de tranchées serait réduit. C'était lui qui avait conçu le plan et il promettait que quinze jours suffiraient.

Ni Nivelle ni les ministres anglais ne savaient ce qu'on apprit plus tard; que ces wagons et ces locomotives supplémentaires n'étaient pas demandés pour exécuter le plan

Nivelle, mais pour terminer les préparatifs compliqués déjà entrepris afin d'organiser l'attaque de Passchendaele qui aboutit à une tragédie.

Les difficultés créées par Haig à propos de l'extension de la ligne prirent du temps — les discussions sur les locomotives et les wagons entraînèrent de nouveaux délais. De nouvelles difficultés s'élevèrent quand il fallut régler la question de la responsabilité suprême et décider qui dirigerait le plan d'action et l'exécuterait au cours de la bataille. Sir Douglas Haig reçut le commandement suprême des soldats anglais et français dans l'offensive difficile de Passchendaele. Mais Robertson et lui montrèrent peu d'enthousiasme pour l'idée d'une unité de commandement dans l'offensive de printemps. En tout, il fallut trois conférences, deux à Londres et une à Calais, avant qu'un accord fût conclu sur ces questions.

A la Conférence qui eut lieu à Calais les 26 et 27 février pour régler ces différends, plusieurs jours après la date fixée tout d'abord pour l'attaque, on arriva à un compromis qui fut accepté et signé par les deux généraux en chef ainsi que par les généraux Lyautey et Robertson au nom de leurs Ministères de la Guerre respectifs.

Accord signé à la Conférence Anglo-Française tenue à Calais. 26 et 27 février 1917.

I. *La Commission de Guerre française et le War Cabinet anglais approuvent les plans d'opérations sur le Front Occidental tels qu'ils leur ont été exposés par le général Nivelle et le feldmaréchal Sir Douglas Haig le 26 février 1917.*

II. *Afin d'assurer une parfaite unité de commandement pendant les opérations militaires indiquées plus haut, la Commission de Guerre française et le War Cabinet anglais ont accepté les dispositions suivantes ;*

1° *Attendu que le but principal des opérations militaires indiquées au paragraphe I est de chasser l'ennemi du sol français, et attendu que l'armée française dispose d'effectifs plus nombreux que l'armée anglaise, le War Cabinet reconnaît que la direction générale de la campagne doit être dans les mains du Général en chef français.*

2° *Avec ce but en vue, le War Cabinet s'engage à enjoindre au Feld-Maréchal commandant l'armée expéditionnaire anglaise de conformer ses plans d'opérations aux plans stratégiques d'ensemble du Général en chef de l'armée française.*

3° *Le War Cabinet s'engage aussi à prescrire que, durant la période qui s'écoulera entre la signature de cet accord et le commencement des opérations indiquées au paragraphe I, le Feld-Maréchal commandant les forces expéditionnaires anglaises devra se conformer aux desseins du Général en chef de l'armée française, excepté au cas où il considérerait que ces desseins mettent en danger la sécurité de son armée, ou nuisent à son succès. Si pour ces motifs, le feld-maréchal Sir Douglas Haig se croit obligé de s'écarter des instructions du général Nivelle, il indiquera la ligne de conduite adoptée en même temps que ses raisons au Chef d'état-major de l'Empire, afin que le War Cabinet en soit averti.*

4° *Le War Cabinet s'engage de plus à faire entendre au Feld-Maréchal commandant l'armée expéditionnaire anglaise, que après le commencement des opérations indiquées dans le paragraphe I et jusqu'à la fin de ces opérations, il doit se conformer aux ordres du Général en chef de l'armée française pour toute question se rapportant à la conduite des opérations; bien entendu le général anglais sera libre de choisir les moyens et les méthodes pour utiliser ses troupes dans le secteur que le Général en chef français lui aura attribué dans le plan original.*

5° *Le War Cabinet et le Gouvernement anglais et le Gouvernement français, chacun en ce qui concerne son armée, seront juges de la date à laquelle les opérations indiquées dans le paragraphe I doivent être considérées comme terminées. Quand elles seront finies, les mesures en vigueur avant le commencement des opérations seront rétablies :*

A. Briand	LL. G.
Lyautey	W. R. Robertson C. I. G. S.
R. Nivelle	D. Haig F. M.

Lorsque cet arrangement eut été conclu et signé, je pensai que toute cause de dissentiment avait été écartée et qu'après cette Conférence, les deux armées s'uniraient pour n'en plus faire qu'une seule. Mais il ne faut jamais trop se fier aux

accords conclus par des hommes entêtés, surtout quand ils se croient spoliés de leurs droits. Je n'aurais donc dû éprouver aucune surprise lorsque, trois jours après l'accord de Calais, je reçus une note de Sir William Robertson et une autre de Sir Douglas Haig; tous deux protestaient contre l'accord qu'ils avaient signé. Il fallut convoquer une autre Conférence, cette fois à Londres, pour ensevelir de nouveau les griefs que j'imaginais enterrés avec tous les honneurs qui leur étaient dus et qui cependant étaient ressuscités. Haig et Robertson, à force de se monter mutuellement, étaient arrivés à éprouver une violente antipathie personnelle pour Nivelle, et cette antipathie, je le crains, était réciproque. Il est plus difficile d'oublier de vieilles rancunes que de conclure des accords, et les vieilles rancunes trouvent toujours une occasion de se manifester.

La principale objection de Sir William Robertson était que si l'on établissait pour cette bataille l'unité de commandement, ce serait un précédent pour les combats futurs que les deux armées livreraient ensemble. C'était un adversaire acharné de l'unité de commandement, même pour une seule action, si le commandement suprême était assigné aux Français. Comme je l'ai remarqué, on se conforma à l'unité de commandement à Passchendaele. Bien entendu, cette fois, Sir William Robertson ne protesta pas.

Le document de Sir Douglas Haig était soigneusement travaillé; il indiquait les difficultés de l'exécution de l'accord et proposait toutes sortes de restrictions et de réserves sur l'autorité du général Nivelle. Toutes ces questions auraient dû être soulevées plusieurs semaines plus tôt et réglées. Il est juste de dire que certains soupçons et certaines craintes énumérées dans ces protestations étaient provoqués par un message brusque et assez offensant envoyé au Général anglais par un membre de l'État-Major français et rédigé sur le ton péremptoire que prend un chef pour s'adresser à un inférieur. Ce message éveilla dans le cœur déjà méfiant de Sir Douglas Haig mille sombres pressentiments sur l'attitude ultérieure du Gouvernement français et de ses généraux. Entre autres choses le Feld-Maréchal déclara qu'« avant la Conférence de Calais, il avait appris que le bruit courait que certaines personnes en France voulaient prendre la haute main sur l'armée

anglaise et même rompre son unité en intercalant les régiments et les formations anglaises entres les troupes françaises sous l'autorité française ». En réalité ceci fut fait en 1918 sans présenter aucune difficulté et sans soulever de questions de dignité ou d'autorité personnelle. Dans le nord, les divisions françaises furent placées au milieu de divisions anglaises sous le commandement de Sir Douglas Haig, et dans le secteur de Soissons des divisions anglaises furent intercalées au milieu de divisions françaises sous les ordres du général Pétain.

Cependant, je m'attendais à vaincre sans peine les objections soulevées par Sir Douglas Haig. Mais Sir William Robertson alla encore plus loin, et s'opposa à l'accord tout entier sous prétexte qu'il créerait un précédent. Avant la Conférence de Calais, il avait fait clairement comprendre, qu'il blâmait le projet. A la Conférence de Calais à laquelle il assista, il ne prononça pas un mot de protestation. Il se borna à faire entendre des grognements et des murmures inintelligibles, chaque fois que Nivelle parlait. Ces exclamations inarticulées donnèrent le fou-rire à Briand qui était ce jour-là d'humeur joyeuse. Il se trouvait dans une phase de gai détachement, signe certain qu'il était dégoûté de la politique et qu'il avait l'intention de donner sa démission sans tarder. Ce qu'il fit peu de temps après.

Robertson ne me dit rien, ni à la Conférence ni lorsqu'elle fut terminée. Quelques jours plus tard, arriva sa protestation écrite. Elle vaut la peine d'être citée, car elle explique l'attitude qu'il adopta plus tard en 1918 sur cette question et qui l'amena à donner sa démission.

... *Il m'a semblé que le principe adopté était dangereux car il pourrait être le premier pas désiré depuis longtemps par les Français en vue de mettre les armées anglaises combattant en France sous l'autorité directe des Français; j'ai donc exposé au Premier Ministre* qu'il serait difficile de donner de bonnes raisons pour s'écarter de ce principe une fois qu'il serait établi, car si cette mesure donnait de bons résultats dans une bataille, on pourrait conclure qu'elle serait avantageuse dans toutes les autres. *J'ai aussi déclaré que nos officiers et nos soldats combattraient certainement moins bien sous les ordres*

d'un Général étranger; que les Gouvernements de Dominions pourraient faire des objections; et que confier entièrement le destin de cette grande bataille à un Général étranger qui n'a pas encore eu l'occasion de prouver ses capacités est une grave décision en ce qui concerne l'Empire. J'ai fait aussi remarquer le côté légal de la situation : aucun officier anglais ne peut être placé sous les ordres d'un officier qui n'a pas reçu son brevet de notre souverain. Peut-être cependant l'expression « conformément aux ordres », répondra à la situation. Je ne sais s'il en est ainsi ou non...

Il s'excusait d'avoir acquiescé à l'accord de Calais en disant qu'il n'avait reçu aucun avertissement préalable des opérations envisagées. Cependant, il le reconnaissait, Sir Douglas Haig l'avait avisé à Calais qu'il avait reçu les instructions du War Cabinet au sujet des opérations prochaines qu'on lui avait déjà exposées et qu'il ferait tous ses efforts pour s'y conformer.

Ce fâcheux débat nécessita une autre Conférence qui eut lieu le 12 et 13 mars à Londres, trois ou quatre semaines après la date fixée pour l'attaque. J'expliquai au cours des discussions qui s'engagèrent que le War Cabinet était froissé du ton adopté dans les documents que les Quartiers Généraux français avaient envoyé à Sir Douglas Haig. Voici le procès-verbal de ma déclaration. Je le cite comme un exemple entre mille de l'appui que j'accordai toujours à notre Général en chef quand son autorité et son prestige étaient en jeu.

M. Lloyd George observa qu'une autre difficulté s'était élevée dans ses discussions avec les deux généraux en chef. Il avait déclaré que, sans bonne volonté, tout accord ferait fiasco. Il avait remarqué que les deux premiers documents envoyés par le général Nivelle à Sir Douglas Haig après la signature de l'accord de Calais, étaient rédigés sur un ton assez péremptoire. Comme on s'y attendait cependant, on avait découvert que ces lettres n'avaient pas été écrites par le général Nivelle lui-même, mais par un subordonné. M. Lloyd George avait rappelé au général Nivelle que le feld-maréchal Sir Douglas Haig commandait à plus d'un demi-million d'hommes et c'était de beaucoup la plus grande armée anglaise qui eût jamais existé. Il avait remarqué

de plus que le feld-maréchal Sir Douglas Haig jouissait de l'entière confiance du War Cabinet, et était considéré avec admiration en Angleterre, et, croyait-il, en France aussi. Il avait donc déclaré au général Nivelle que, à son avis, ces deux documents étaient un peu cavaliers. Le général Nivelle, en réponse, avait dit que rien n'était plus loin de sa pensée que de montrer la moindre discourtoisie au feld-maréchal Sir Douglas Haig. M. Lloyd George reconnut que le général Nivelle était le dernier homme à agir de façon discourtoise, tous ceux qui, en Angleterre avaient fait sa connaissance avaient été frappés par son affabilité et sa politesse. Il voulait donc attirer l'attention du Gouvernement français sur le danger que représentait le manque de jugement de certains subordonnés. Il désirait de plus insister sur le fait que ce n'était pas seulement la lettre de l'accord qui était importante, mais également l'esprit dans lequel il était appliqué.

Dans la discussion qui s'engagea ensuite, le général Lyautey déclara qu'il avait remarqué lui-même que les communications du général Nivelle avaient un ton un peu brusque.

M. Thomas dit que toute la Commission de Guerre française était d'accord sur ce point.

Le général Lyautey annonça qu'il avait conseillé au général Nivelle de n'envoyer aucun document aux Grands Quartiers Généraux anglais sans s'assurer que le texte était rédigé par un officier, non seulement habile et compétent, mais encore sachant choisir les mots et les expressions appropriés.

L'amiral Lacaze déclara que mes paroles correspondaient exactement au sentiment des ministres français. Il se permettait d'ajouter que l'un ou l'autre Général en Chef, s'il recevait un document peut-être écrit à la hâte et rédigé en termes blessants, au lieu de garder son ressentiment, devrait demander un prompt entretien à l'autre Général en chef pour éclaircir la question.

A la Conférence assistaient quatre ministres français. Après de longues palabres, les difficultés furent réglées une fois de plus et autant que j'en puisse juger, ni rancunes ni malentendus n'empêchaient plus une collaboration efficace entre les deux généraux. Mais ce désaccord avait amené de nouveaux délais. Le plan de Chantilly et celui de Nivelle stipulaient que

les Alliés seraient prêts au cours de la première quinzaine de février. C'était déjà la première quinzaine de mars et les généraux alliés discutaient encore les questions préliminaires. Pendant cette période les ministres et les chefs militaires français étaient absolument convaincus que le Haut Commandement anglais et le War Office travaillaient sciemment contre la réussite du projet Nivelle. Ils ne cachaient pas leur antipathie pour le plan tout entier. Ils préféraient l'offensive à l'ancienne mode et se demandaient avec inquiétude qui supporterait le choc de la bataille et c'est pourquoi le sacrifice fut demandé non plus à l'armée anglaise, mais à l'armée française. Le général Nivelle était tellement convaincu de cet antagonisme qui, croyait-il, causait la lenteur des Anglais qu'il alla jusqu'à dire ouvertement que la situation ne pourrait s'améliorer tant que Sir Douglas Haig garderait le commandement de l'armée anglaise. Ces paroles me furent rapportées indirectement. Je me hâtai de repousser une semblable idée. Mais elle montre le manque de sympathie qui existait entre ces hommes dont l'entente cordiale et loyale étaient si nécessaires.

Nous n'étions pas cependant au bout des délais. Cette fois c'était l'ennemi qui les causait. Il avait décidé de raccourcir sa ligne dans le secteur de la Somme. Il gagnait ainsi trois avantages. Sa nouvelle position était beaucoup plus forte que l'ancienne. Il pouvait aussi défendre la nouvelle ligne avec moins de soldats, et ajouter plusieurs divisions à l'armée de réserve qu'il organisait en arrière en vue de l'offensive que les Alliés, il ne l'ignorait pas, envisageaient. Enfin il bouleversait les plans savants des généraux alliés au moment précis où ces plans allaient être mis à exécution.

Les États-Majors anglais et français sont à blâmer, car les Allemands, eux, purent faire jusqu'au bout les grands préparatifs exigés par des mouvements de ce genre sans éveiller les soupçons de leurs adversaires.

Les ajournements continuels avaient donné aux Allemands le temps de construire la ligne Hindenburg et d'exécuter tout à loisir leur mouvement de retraite. L'opération s'accomplit jusqu'au dernier détail sans encombre. Aurait-on dû ou non abandonner à ce moment le plan de Nivelle? C'est une question discutable. Le mouvement des ennemis avait moins d'effet sur ce

nouveau plan que sur l'ancien où l'offensive de la Somme était reprise. La retraite des Allemands s'effectuait sur la totalité de l'ancien champ de bataille et sur la plus grande partie du champ de bataille futur. Le terrain abandonné par l'ennemi, et que nos soldats devraient franchir avec tout leur équipement, était si tailladé, si dévasté, les routes, les ponts et les voies ferrées étaient en si mauvais état qu'il fallut des semaines pour rétablir un vrai contact. Une attaque sur le front de la Somme n'aurait pu s'effectuer avant la fin d'avril.

Vers le milieu de février se produisit un incident qui fit clairement comprendre aux Allemands non seulement qu'une attaque était envisagée, mais encore le secteur et l'époque où le coup devait être asséné. Voici comment Ludendorff raconte cet étrange hasard — en admettant que ce fût un hasard :

Au milieu de février 1917, afin d'améliorer sa position, la IIIe Armée avait entrepris une opération locale sur les champs de bataille de Champagne de septembre 1915. Cette opération fut couronnée de succès. Dans le matériel capturé, on trouva un ordre de la 2e Division d'infanterie française daté du 29 janvier; cet ordre indiquait clairement qu'une grande offensive française devait avoir lieu sur l'Aisne en avril. Cette indication fut extrêmement utile. Désormais on ne fit aucune attention aux bruits qui couraient sur une attaque en Lorraine et dans le Sundgau[1].

Qu'un document d'un caractère si confidentiel et si important ait été trouvé dans une tranchée à portée de l'ennemi, laisse voir une insouciance si inconcevable qu'il est difficile de ne pas croire à une trahison. Cette question n'a jamais été éclaircie; elle ne le sera peut-être jamais. L'attaque sur le flanc gauche ne fut pas révélée. Mais l'incident apprenant aux Allemands le secteur où la principale attaque devait avoir lieu fut désastreux pour nous.

Le second incident ne laisse de place à aucun doute; il a été attesté par la Commission d'enquête nommée par le Ministère de la Guerre français après la bataille, et qui avait mission d'étudier son opportunité et les mesures tactiques adoptées pendant le combat.

1. *Mes souvenirs de guerre.* Général Ludendorff. Vol. II, p. 410.

Voici ce que dit le rapport :

Le secret des opérations fut compromis par des confidences regrettables et par la capture d'un sous-officier qui portait un ordre fixant les opérations du troisième groupe d'armées.

Le sous-officier fut fait prisonnier par les Allemands la nuit du 4 avril, et le document qu'il portait donnait l'ordre de bataille des troupes au nord de l'Aisne et les divers objectifs des corps. Tout le plan était donc révélé. Chose significative, jamais un incident de ce genre n'avait eu lieu, dans l'un ou l'autre camp, avant cette offensive, et il est difficile de le croire entièrement dû au hasard. Depuis quelque temps les généraux français et leurs états-majors se querellaient violemment entre eux sur les avantages et les inconvénients du nouveau plan. Avant l'attaque, s'était livré, dans l'armée française, entre les champions de l'offensive sur la Somme et ceux de l'offensive de l'Aisne, ce qu'on pourrait appeler la Guerre du Grand Fleuve. La nomination du général Nivelle au Haut Commandement au détriment d'officiers distingués, capables et plus âgés que lui, avait aussi créé une grande irritation. Au cours du conflit funeste entre les partisans des personnalités rivales et des lieux où pouvaient s'engager les offensives, les adversaires surexcités semblent avoir dispersé de tous côtés les documents. La facilité avec laquelle les papiers secrets les plus révélateurs purent traverser les lignes fait naître des soupçons qu'il est difficile de faire taire.

Les Allemands prirent l'avertissement qui leur arrivait ainsi et se préparèrent à en profiter.

LLOYD GEORGE

(*A suivre.*)

(Traduit de l'anglais par madame JEANNE FOURNIER-PARGOIRE.)

OÙ EN EST NORMALE?

Il y a quelques années, lorsqu'il fut question de « réaménager » l'École de la rue d'Ulm — un de ses laboratoires devait être démoli pour livrer passage à une rue nouvelle, la rue Courcelle-Seneuil — un fonctionnaire des Finances téléphona à l'Académie de Paris : « Des crédits pour l'École Normale? Je croyais qu'elle n'existait plus. N'a-t-elle pas été rattachée à la Sorbonne? »

Sans partager cette conception simpliste, beaucoup de gens aujourd'hui — et parmi eux un certain nombre d'anciens normaliens — accordent volontiers que depuis le fameux rattachement, dont un tableau de Devambez, dans les salons de la Sorbonne, illustre le souvenir, l'École Normale est comme vidée de tout contenu intellectuel. Privée de ses maîtres de conférences permanents, elle ne serait plus qu'une maison sans âme. Maison plus ou moins délabrée sans doute. Mais à quoi bon la restaurer s'il est vrai qu'elle ne remplit plus aucune fonction spéciale?

Puisque la question est posée et puisque le Parlement a paru admettre que le réaménagement de notre vieille École devait être compris dans les entreprises d'outillage national qui s'imposent, il vaut la peine de faire le point. Après plus de trente années de rattachement, où en est Normale? Justement ses « Amis » — la petite et active société que préside actuellement M. François-Poncet — viennent de publier un recueil de notes et documents sur leur École. Notes et docu-

ments nous aideront à mesurer non seulement les services qu'elle a rendus, mais ceux qu'elle peut encore rendre[1].

Commençons par enlever toute illusion aux fervents amis de l'ancienne École, ceux qui croiraient volontiers que tout est perdu si tout n'est pas remis en état, si le décret de 1903 n'est pas rayé de nos papiers. Inutile de rêver ce retour à l'âge d'or, si âge d'or il y eut. La réunion de l'École Normale à l'Université de Paris ne s'explique pas par la malice de quelques pédagogues ou de quelques hommes politiques. Elle tient à des raisons historiques assez fortes. Les grandes Écoles ont été conçues par les hommes de la Révolution pour remédier à la carence des Universités, vieillies et comme ankylosées. Lorsque, par la réforme à laquelle le nom de Louis Liard demeure attaché, les Universités furent reconstituées, lorsqu'un sang nouveau leur fut infusé, et qu'elles parurent capables d'assurer elles-mêmes toutes les fonctions d'enseignement supérieur, on devait logiquement songer à réduire la part des grandes Écoles. Du moins on voulut éviter les doubles emplois, coordonner pour économiser. Ainsi fut préparé le décret de 1903, qui porte la signature de M. Chaumié. Il y était signalé que le dualisme de l'Université de Paris et de l'École Normale devenait sans objet, et même dangereux. Celle-ci devait être avant tout l'Institut de Pédagogie de l'Université, et, revenant à la pensée de ses fondateurs, insister sur « l'art d'enseigner ». En attendant, article 10 : « Les emplois de maître de conférences à l'École Normale Supérieure sont supprimés. » C'est le coup de couperet qui fit scandale. Mais allez jusqu'au bout de l'article et pesez les termes de sa deuxième partie : « Les enseignements nécessaires aux élèves de l'École, en dehors de ceux qu'ils peuvent recevoir à la Faculté des Sciences et à la Faculté des Lettres, sont confiés par le Ministre, pour une durée déterminée, à des professeurs, chargés de cours et maîtres de conférences à ces Facultés. »

1. *L'École Normale Supérieure. D'où elle vient — Où elle va.* — Textes de Lakanal, Garat, Victor Cousin, Dubois, Pasteur, Fustel de Coulanges, Perrot, Chaumié, Andler, Vidal de la Blache, Lavisse, Lanson, Herriot, François-Poncet, Dupuy, Vessiot. Documents réunis par C. Bouglé, publiés par la Société des « Amis de l'École Normale Supérieure ». (A la librairie Hachette.)

Voilà qui ouvre d'intéressantes perspectives. Qu'est-ce à dire en effet, sinon que les titulaires de l'enseignement à l'École pourront éventuellement être remplacés par des délégués, les maîtres de conférences permanents par des maîtres de conférences temporaires[1]?

Un maître de conférences permanent, s'il est comme enfermé avec les élèves, peut certes jouer un rôle incomparable. Il connaît les détours de la maison; il lui est loisible d'y exercer l'action personnelle la plus profonde. Mais M. Chaumié n'avait peut-être pas tout à fait tort, qui indiquait discrètement, dans son exposé des motifs, qu'une tâche pareille peut « fatiguer les plus actifs et les plus vaillants ». Y a-t-il grand inconvénient à ce que le personnel enseignant de l'École soit de temps en temps renouvelé? L'essentiel est que des maîtres, choisis pour leurs aptitudes, soient mis en contact intime avec quelques-unes des générations qui se succèdent rue d'Ulm.

Mais l'enseignement qu'ils y donnent ne devra pas faire double emploi avec celui de la Sorbonne? D'accord. Là encore, le mal est-il si grand? Quand les professeurs délégués à l'École devraient s'y interdire les cours magistraux, réservés aux amphithéâtres de la Sorbonne, seraient-ils pour autant des maîtres diminués? Bien loin de là. Vingt ans avant la réunion, Fustel de Coulanges, commentant le livre préparé par MM. Paul Dupuy, Dubuc, Rébelliau, Kœnigs, sur *l'École Normale de 1810 à 1883*, se réjouissait de ce qu'il n'y avait pas de chaire à l'École, pas d'enseignement *ex cathedra*. Le règlement de 1810 l'a voulu ainsi : il doit y avoir à l'intérieur de l'École, non pas un enseignement didactique, mais un enseignement par discussion : la conférence prend la place du cours. Et à plus d'un égard elle lui est supérieure. Elle empêche les élèves de demeurer passifs. Elle les forme à l'esprit critique en même temps qu'à la recherche personnelle.

C'est la conférence, ajoutait Fustel, qui a fait le caractère distinctif de l'École Normale au milieu de toutes les autres écoles ou universités d'Europe. Jusqu'alors on n'avait guère connu que l'enseignement dog-

1. « On a le droit de penser, observera M. G. Lanson en 1921, qu'on a voulu placer l'École dans une condition mixte ou complexe, la réunissant à l'Université de Paris sans l'y absorber tout à fait, et lui conservant par certains côtés un caractère national. »

matique, celui qui part du maître et qui s'impose aux esprits ou qui, plus souvent, passe sur eux sans laisser de traces; et c'est encore celui qui reste usité dans les cours ordinaires des Universités de l'Europe. La conférence, c'est l'instruction de l'élève par l'élève lui-même, c'est-à-dire l'enseignement sortant de son propre effort et de ses recherches personnelles, sous le stimulant et avec le contrôle de l'effort pareil et des recherches de ses égaux. Le rôle d'un tel élève n'est plus d'écouter religieusement ni de remplir des cahiers de notes. Il faut qu'il agisse, qu'il travaille, qu'il soit toujours en éveil, qu'il pense, qu'il sache se faire une opinion et la soutenir; et il faut aussi qu'il sache comprendre l'opinion des autres et la discuter. Cette méthode à la fois pédagogique et scientifique a été adoptée depuis par d'autres écoles en France et par les *séminaires* en Allemagne. Elle était pratiquée sans bruit à l'École Normale depuis 1811, et elle y était le principal instrument de l'éducation des esprits. Et voyez la conséquence : les gouvernements se sont succédé en France et les règlements d'études dans l'École; mais il s'est trouvé qu'aucun gouvernement n'a eu la pensée de toucher au principe de la conférence et d'en rompre la tradition, et de là est venu qu'aucun gouvernement n'a réussi à transformer l'École. C'est la conférence qui a fait sa vitalité et sa force. C'est elle surtout qui lui a assuré cette continuité d'esprit critique et d'indépendance d'esprit qui lui a fait traverser sans s'altérer tous les régimes.

Ce que Fustel écrivait avant 1903 est vrai après 1903. Personne n'interdit à l'École de perpétuer, à l'aide des délégués temporaires de la Sorbonne, un enseignement *intra-muros* sous la forme de ces conférences en petit comité qui sont en effet les plus fructueux des exercices. Et elle ne s'est pas fait faute de profiter de la permission.

***

La section des sciences est sans doute celle qui a été le moins profondément modifiée par la réforme de 1903. Un certain nombre de professeurs de la Faculté des Sciences acceptent volontiers de venir donner à l'École tout ou partie de leur enseignement et d'y poursuivre leurs recherches personnelles, en dirigeant les travaux des élèves. Ceux de ces maîtres qui se consacrent aux sciences expérimentales — physique, chimie, géologie, botanique, zoologie — ont leurs laboratoires installés rue d'Ulm, dans les mêmes bâtiments illustrés naguère par un Pasteur ou un Sainte-Claire Deville. Et ils continuent d'y mener des recherches non indignes de ces grands

devanciers. Les *Annales scientifiques de l'École Normale* en font foi, dont Pasteur réclamait la création, et qui ont valu à sa section scientifique une autorité universelle. Pour les mathématiques, la plupart des Universités étrangères considèrent que le centre de l'École mathématique française est dans cette maison de la rue d'Ulm d'où l'on a vu sortir — pour ne parler que des disparus — des hommes comme Darboux et Painlevé. Mais les expériences poursuivies dans nos laboratoires, qu'il s'agisse de la radio-synchronisation ou des mesures polarimétriques, des composés acétyléniques ou de la synthèse de l'allodulcite, continuent, elles aussi, d'attirer l'attention des chercheurs.

Il faut dire que les maîtres de conférences y sont secondés par une équipe d'agrégés-préparateurs, logeant à l'École et travaillant tout le jour dans les laboratoires. Encore une institution qui fut voulue par Pasteur, et qui, après 1903 comme avant, révèle sa fécondité. Non seulement parce qu'elle ouvre à ces jeunes gens, en leur donnant les moyens de préparer leurs thèses dans l'atmosphère le plus propre à entretenir leur curiosité intellectuelle, l'accès de l'enseignement supérieur, mais encore parce qu'elle les met en contact avec les générations nouvelles : ils forment un anneau de la chaîne. Intermédiaires entre le « patron » et les élèves, les voici pour leurs cadets des tuteurs tout désignés. Ils enseignent en cherchant, — ce qui est peut-être la meilleure manière et d'enseigner et de chercher. En tout cas, que les néophytes eux-mêmes doivent trouver grand profit à ce régime quasi familial, on le devine. Ils ne se sentent pas perdus dans des laboratoires impersonnels. Le temps ne leur y est pas mesuré. En dehors des séances de travail commandé, il leur y est loisible de mener leurs recherches « chez eux », en commun ou isolément, selon leurs goûts et les phases de leur travail, à toute heure du jour, — conditions particulièrement favorables à l'initiation, elle aussi œuvre d'imprégnation, dont ils ont besoin.

Vont-ils donc oublier, dans les délices du laboratoire, les classes qu'ils doivent faire plus tard? Vont-ils négliger toutes préoccupations scolaires? Examens et concours, certificats de licence, diplômes d'études supérieures, agrégations, sont là pour les réveiller. Et leurs maîtres ne négligent pas de consa-

crer à cette préparation une bonne part de leur activité. Sait-on que, pour les agrégations de type scientifique, le soin de préparer les candidats est laissé presque entièrement à l'École Normale? C'est là que sont organisées les conférences, multipliés les exercices pratiques qui permettent aux élèves de donner leur mesure non seulement de jeunes savants, mais de pédagogues. A cette préparation intense on a souvent souhaité qu'un plus grand nombre de candidats aux agrégations fussent admis. Ce vœu a reçu un commencement de satisfaction. Des auditeurs libres peuvent prendre place à côté des élèves. Mais il va de soi que les titres de ces surnuméraires sont soigneusement examinés, un certain niveau étant nécessaire à un travail d'équipe. D'ailleurs, pour que ce travail d'équipe ne soit pas un vain mot, pour que les étudiants restent des collaborateurs actifs, non des auditeurs passifs, il importe que le nombre des participants ne soit pas trop étendu. L'administration de l'École veille à maintenir et ce niveau et ces limites : fidèle en cela à la pensée de Fustel de Coulanges qui, dans une note au Ministre, répondait franchement : « Il est dans la nature de l'École Normale d'être peu nombreuse... Ce n'est pas seulement une question de niveau, c'est une question d'existence. Si nos portes s'ouvraient trop largement, nous ne serions plus l'École Normale, nous deviendrions une École professionnelle ou une École préparatoire. »

M. Lavisse, tout partisan qu'il fût de la « fusion », devait observer de son côté dans un rapport présenté au Conseil de l'Université en 1906 : « L'enseignement propédeutique n'a de valeur que s'il se donne par groupes restreints. C'est un enseignement de laboratoire. Il faut que l'étudiant manipule et fasse des expériences, pas une fois, mais plusieurs. Il faut que l'on cause, que l'on se connaisse, que le maître et l'étudiant tirent chacun de l'autre tout ce qu'il contient. Il faut qu'une conférence puisse être tenue dans une salle de bibliothèque et de musée. Rien de cela n'est possible avec une foule. »

L'avertissement mérite d'être médité. Non que personne méconnaisse l'avantage qu'il peut y avoir à entr'ouvrir les portes, à admettre le travailleur qualifié qui n'a pas subi les dures épreuves du concours d'entrée. Mais, que cette dure épreuve demeure la règle; c'est chose nécessaire non seulement

pour donner à l'École certaines garanties de qualité, mais pour la défendre contre l'invasion de la quantité. A l'heure où plus d'une université souffre de l'encombrement et traverse, comme eût dit Fourier, une « crise pléthorique », n'est-il pas opportun qu'un « séminaire » de proportions plus modestes puisse organiser librement ce travail en petits groupes qui est le plus fructueux de tous, sous le contrôle de maîtres connaissant personnellement le fort et le faible de chacun de leurs élèves?

***

Ce qui vient d'être dit de la section scientifique est vrai également de la section littéraire, bien que celle-ci n'ait pas de laboratoire où concentrer ses équipes. Elle possède pourtant un centre où ses élèves viennent se ravitailler librement, un foyer qui réchauffe et illumine : c'est sa bibliothèque. Lucien Herr l'a rendue illustre. On sait aujourd'hui, par le témoignage de Ch. Andler entre autres, avec quelle patience, avec quelle audace il l'a enrichie, et comment il en a fait un des plus beaux instruments de travail du monde universitaire. Après comme avant 1903 ce trésor est à la disposition des élèves. Ils y trouvent encore sur place des guides compétents, passionnés pour la science. Il leur est toujours permis, juchés sur les échelles, de fureter, de chercher leur bien sur les rayons. Rayons malheureusement surchargés maintenant, obligés de porter doubles rangées de livres : une réorganisation matérielle de la bibliothèque est la première amélioration indispensable. Telle quelle, elle demeure un délicieux asile d'initiation. Parlant de la place qu'elle a conquise dans la vie de l'École, Vidal de la Blache écrivait, dans le livre du *Centenaire* :

> Ceux dont les souvenirs remontent déjà un peu loin sont souvent à même de remarquer chez les meilleurs élèves des générations récentes une variété et une étendue de connaissances qui autrefois ne s'obtenaient guère que tard, au prix de longs efforts. L'influence de la bibliothèque n'est pas étrangère à ce progrès. Il y a là un ferment qui travaille avec l'enseignement des maîtres ou à côté de lui.

La remarque est toujours vraie et les nouvelles générations apprécient comme les anciennes le privilège d'avoir sous la main un magnifique royaume de livres.

Mais cet enseignement des maîtres auquel Vidal de la Blache fait allusion, qu'est-il devenu, pour la section des Lettres? N'en subsiste-t-il donc plus que le souvenir? Bien loin de là. Littéraires et scientifiques ont profité de la permission incluse dans l'article 10 : ils ont remplacé le permanent par le temporaire. Seulement ici la situation est plus complexe. Il n'y a pas de maître de conférences de l'ordre littéraire qui consacre tout son temps à l'École. Mais beaucoup de professeurs de Sorbonne y viennent faire une partie de leur service, une ou deux heures par semaine. Et tantôt ils y viennent pour préparer l'agrégation : leurs conférences sont alors ouvertes aux « agrégatifs » de la Sorbonne aussi bien qu'à leurs camarades et concurrents de l'École. Tantôt ils organisent des conférences d'initiation. Il s'agit de mettre les jeunes esprits au courant des résultats et des méthodes d'une discipline : linguistique, archéologie grecque ou latine, histoire byzantine, langue romane, histoire économique, littérature comparée, géographie humaine, etc... Ne sont admis à ces conférences, en dehors des Normaliens, que les travailleurs qualifiés agréés par le professeur et la direction. De petits groupes d'études se forment ainsi qui sont comme des nids de spécialistes. L'élève de l'École, à qui sa préparation dans les « khagnes » des lycées a appris à disserter de beaucoup de choses qu'il ne peut encore savoir que superficiellement, commence à travailler ici en profondeur, sous l'œil d'un maître dont la libre conversation lui est aussi précieuse que les leçons proprement dites. C'est de là qu'il prend son vol, en pensée, vers l'École de Rome, ou d'Athènes, ou de Stamboul ou de Bucarest. C'est là que s'élaborent les diplômes d'études supérieures dont beaucoup deviendront des thèses.

A l'action ainsi exercée par les professeurs délégués à l'École Normale (une quinzaine par an acceptent avec plaisir cette délégation) il faudrait ajouter celle de leurs acolytes désignés : les agrégés-répétiteurs. On a réussi enfin à créer, pour l'ordre des lettres, des postes symétriques à ceux qu'avait fait créer Pasteur pour l'ordre des sciences. Il n'y en a encore que deux : l'un pour les lettres, l'autre pour la philosophie, les disponibilités budgétaires n'ayant pas permis pour l'instant d'aller plus loin. Mais les agrégés-surveillants (surveillant : titre un

peu désuet pour l'École aujourd'hui) et le sous-bibliothécaire ne demandent pas mieux que de se transformer en répétiteurs, qui pour la géographie, qui pour le français, qui pour l'histoire. Ajoutons que quelques élèves sortants sont autorisés, après leur succès à l'agrégation, à demeurer à l'École pour y préparer leurs thèses : en échange de quoi on leur demande d'aider leurs camarades plus jeunes, de présider, le cas échéant, à leurs « soviets », aux réunions qu'ils organisent pour le travail en commun. Ainsi se constitue une escouade d'assistants jeunes, frais émoulus de l'École, en contact direct avec ceux qui étaient hier ou avant-hier leurs camarades. Et l'expérience prouve que ce contact est des plus féconds. La correction d'un « exercice pratique », leçon ou explication de texte, porte davantage, dirait-on, dans une atmosphère de camaraderie. Toujours est-il que l'École Normale, en raison même des cohabitations qu'elle rend possibles, se trouve tout naturellement appliquer ce « système tutorial » que tant d'universités, à l'heure actuelle, dans tous les pays du monde, remettent à leur ordre du jour.

Il est entendu que les conférences ainsi organisées à l'École Normale, pour la section des lettres, ne sont que des conférences complémentaires, dont elle se sert pour perfectionner ses élèves dans « l'art d'enseigner » en même temps que dans « l'art de chercher ». C'est bien à la Sorbonne qu'ils vont suivre — comme le veut le décret de 1903, et comme c'était la coutume, au surplus, bien avant ledit décret — les enseignements magistraux. Qu'il s'agisse pour eux de préparer les quatre certificats de licence — ou ceux qu'il leur reste à prendre, car beaucoup entrent demi-licenciés à l'École — ou le concours d'agrégation, ils trouvent à la Faculté des Lettres tous les enseignements nécessaires. Plus de vingt professeurs se partagent la charge de ces préparations. Si même les Normaliens devaient assister à toutes ces leçons ou explications de textes — sans oublier les conférences de l'École, — leur tableau serait singulièrement chargé...

Et pourtant, des élèves de l'École en nombre croissant trouvent moyen, pour se préparer de loin aux spécialités qui les attirent, de fréquenter d'autres cours encore. On en voit, dès leur première année, prendre le chemin de l'École pratique

des Hautes Études, ou de l'École des Langues orientales, ou de l'École du Louvre. Nous en avons même envoyé à l'École des Chartes, qui pourtant exige une assiduité peu commune. Dans sa préface au livre du *Centenaire*, M. G. Perrot, après avoir rappelé « le principe de l'École, son dogme, à savoir l'utilité, la nécessité d'une forte culture classique » se posait pour finir cette question : « Est-ce à dire que nous rêvions d'enfermer nos élèves dans une sorte de scolastique arriérée et purement formelle, de les tenir à l'écart des recherches qui se poursuivent autour de nous? » Le Directeur d'alors pourrait être aujourd'hui pleinement rassuré. Non seulement beaucoup, parmi les héritiers des Normaliens qu'il a connus, brûlent du désir de découvrir à son exemple, par de multiples voyages, les divers visages de la terre, mais volontiers ils s'initient aux disciplines spéciales dont le progrès a renouvelé la connaissance de l'homme, tant de celui d'aujourd'hui que de celui d'autrefois.

Danger, dira-t-on, pour cette culture générale, pour cette éducation classique, pour cet humanisme dont la France est justement fière, dépôt sacré sur lequel l'École devrait veiller comme un dragon farouche. Le danger n'est pas à nier, ni à dédaigner. La chose ne paraît pas douteuse : quiconque s'enfonce trop tôt dans la galerie d'une spécialité ne risque pas seulement de perdre le sentiment de l'ensemble, mais d'abord ce goût de l'humain que doit laisser une culture classique. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que contre ce danger, les Normaliens doivent être en principe mieux prémunis que d'autres. Ne fût-ce que par la préparation intense à laquelle ils se soumettent, en vue du redoutable concours d'entrée, dans les premières supérieures, et qui est le type d'une « culture », en effet, classique et formelle. Être prêts à expliquer *libro aperto* des textes anciens, à briller dans le thème comme dans la version, à disserter en trois points sur la littérature française, la philosophie, l'histoire, c'est, entre le baccalauréat et l'enseignement supérieur, une rude « propédeutique ». Il est permis de penser que ceux qui en ont bénéficié de cette préparation en gardent quelque chose, et qu'en tout ordre d'études ils sauront révéler, en même temps que leurs qualités de forme, leur fonds d'humanisme. Il leur est

loisible d'ailleurs, à l'École même, dans sa bibliothèque et dans ses conférences, d'ajouter au capital que leur laisse le lycée, de connaître en profondeur ce qu'ils n'ont guère pu connaître qu'en surface, de lire dans leur texte, avec continuité, les auteurs classiques dont on leur a parlé, de compléter enfin pour la vie leur bagage de lettrés savants. Et ce viatique est aussi, contre les abus de la spécialisation, le plus sûr des antidotes.

Mais pour réagir contre l'étroitesse d'esprit que des spécialisations prématurées risqueraient d'entraîner, nous pouvons, nous devons compter sur une autre force, sur la grande force de l'École; celle du milieu, celle d'un milieu dont l'unité est à base de variété. On y voit cohabiter, pour se stimuler et se contrôler les uns les autres, de jeunes esprits de tendances et de vocations diverses. Est-il indifférent que le philosophe soit chaque jour à même d'interroger le scientifique et réciproquement, que le grammairien et le géographe restent « coturnes »? A pouvoir se pencher sur les cahiers et les fiches du voisin, même et surtout si les voisins ne sont pas de même spécialité, on a chance de ne pas se laisser trop tôt emprisonner chacun dans la sienne. Les contacts que l'on conserve, après les amicales discussions, contribuent à maintenir dans les esprits une sorte de goût du large. Telles rencontres de naguère, dans les couloirs conventuels, ont révélé leur fécondité. Pourquoi en serait-il autrement des rencontres d'aujourd'hui?

En tout cas, et même si l'on contestait ce bénéfice intellectuel, la vie en commun pourrait encore procurer aux hôtes de la rue d'Ulm des bénéfices moraux dont on aurait tort de méconnaître le prix. A côté de la diversité des vocations, la diversité des opinions est grande à l'École. Et les tendances opposées ne manquent pas de se confronter avec vigueur, au réfectoire et en « turne ». Mais cette escrime, ici, laisse rarement des blessures cuisantes, parce qu'elle se déploie dans une atmosphère amicale. On vit tout près les uns des autres, dans le repos comme dans le travail. On constate expérimentalement que ni la valeur intellectuelle, ni la dignité du caractère, — ni le « talent », ni la « vertu » eût-on dit aux temps où l'on fondait l'École Normale — ne sont forcément liées à telle opinion politique, pas plus qu'à telle confession religieuse.

Entre des membres des groupes différents — catholiques, socialistes ou autres, sans parler de ceux, les plus nombreux sans doute, qui ne s'attachent à aucun groupe — de solides amitiés se nouent, à base d'estime mutuelle, qui donnent aux âmes l'habitude, le goût de la tolérance. Désormais celle-ci devient comme un besoin pour beaucoup d'entre elles; elle leur est une source de joies particulières.

***

On nous interroge souvent sur les tendances qui dominent à l'École Normale à l'heure actuelle. Diffèrent-elles beaucoup de celles d'autrefois? Qu'il est difficile de répondre! Il y faudrait des statistiques bien délicates à établir, surtout pour une administration qui, s'attachant à ne juger les jeunes gens que sur leurs capacités et leurs travaux, fait volontiers profession d'ignorer leurs opinions. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est que presque tous les jugements d'ensemble portés du dehors sur l'esprit de l'École sont sujets à caution. La variété des tendances y est trop grande pour se laisser enfermer dans une formule. Et puis le terrain est mouvant : tel groupe gagne aujourd'hui qui perdra demain. Mais dans cette variété, dans ce mouvement même, le roc solide, le point d'appui commun, c'est justement ce libéralisme critique que nous avons évoqué. M. Ed. Herriot, dans le livre qu'il a consacré à *Normale*, dit justement que le libéralisme, pour le Normalien, apparaît comme le complément et la conséquence de la culture. Ajoutons qu'il tient à la structure même de l'École, arrangée pour faire vivre et travailler ensemble, pendant leurs plus belles années, des jeunes gens qui ne viennent pas tous du même passé, qui ne vont pas tous au même avenir.

On comprend que ceux qui croient à ces avantages, tant moraux qu'intellectuels, de la vie commune, demeurent partisans de l'internat. Que l'internat à l'École devienne aussi libéral qu'il est possible — et il y a longtemps qu'il a pris ce chemin —; que les élèves « règlent eux-mêmes leur travail et leur repos, comme dit le règlement; qu'ils sortent et entrent librement à toute heure du jour, et même jusqu'à une heure assez avancée de la soirée, à merveille. Nous n'en sommes plus au temps de l'École-Caserne. Nul ne pourrait, nul ne voudrait

y revenir. Mais fournir aux membres d'une jeune élite, recrutée par le plus sévère des concours, l'occasion quotidienne de se connaître à fond, d'échanger leurs réflexions et leurs informations, de frotter et limer les unes contre les autres leurs cervelles, pour reprendre l'expression de Montaigne, c'est aussi offrir à la majorité d'entre eux (mettons à part les génies, comme il convient) un moyen d'éducation mutuelle fort appréciable.

Parlant des relations et échanges d'idées que facilite la vie commune à l'École, M. G. Perrot disait : « Le régime de l'internat continue singulièrement à resserrer ces relations, à leur donner, d'élève à directeur, comme d'élève à élève, un caractère d'intimité que l'on aura peine, avec la meilleure volonté du monde, à transporter ailleurs. » La remarque vaut toujours. Et c'est pourquoi le coup le plus dur qu'on eût pu porter à la vie de l'École, plus encore que la suppression de ses maîtres de conférences permanents, c'eût été la suppression de son internat. Le décret Chaumié semblait ouvrir cette perspective en mettant sur le même pied externat et internat. Il a été précisé depuis que « les élèves de l'École Normale Supérieure vivent en commun sous le régime du pensionnat ». L'externat ne doit plus être qu'une exception. Et il y a tout lieu d'espérer en effet que — mis à part les élèves mariés et aussi ceux dont la santé exige qu'ils résident dans leur famille — tous les Normaliens pourront bientôt habiter l'École, Collège désigné des boursiers de l'Université de Paris.

A l'heure où tant d'Universités bâtissent « résidences », « fraternités », « cités universitaires », pour assurer à leurs étudiants les avantages, tant matériels qu'intellectuels, de la cohabitation, comment ne profiterait-on pas, à cette fin, des bâtiments que l'on a sous la main, à deux pas de la Sorbonne? Seulement, ceci suppose en effet une remise à neuf des vieux bâtiments de 1846 : non seulement des laboratoires modernes et une bibliothèque plus spacieuse, mais des salles d'études et de conférences plus claires, et des chambres enfin, les chambres individuelles que les Normaliens de 1934 attendent toujours. A quand la « cité universitaire » de la rue d'Ulm?

C. BOUGLÉ,
directeur adjoint
de l'École Normale Supérieure.

APRÈS LES VOYAGES DE M. BARTHOU

M. Barthou lui-même a fixé le but de ses voyages et défini la politique pour laquelle il a obtenu la complaisante réserve de la Grande-Bretagne dans les deux allocutions brillantes et subtiles qu'il prononça à Bayonne le 15 juillet. « Certes, je savais la fidélité de nos amis, disait-il, mais il y a des heures où il faut raviver la flamme : je suis allé raviver la flamme. » Puis, s'expliquant sur des projets très commentés, M. le Ministre des Affaires étrangères ajoutait : « Notre politique est faite de quelques idées nécessaires et consiste essentiellement dans la recherche de la paix. Non pas la paix organisant des blocs de puissances s'opposant les unes aux autres, mais une paix par des pactes régionaux garantissant à leurs signataires qu'ils seront assurés contre toute agression et respectés. Ces pactes, en liaison avec le pacte de Locarno, inspirés par les mêmes sentiments, les mêmes préoccupations et les mêmes espérances, ont pour but d'associer avec la France à cette politique de paix les pays qui y sont également intéressés. » Ainsi M. Barthou manifestait à la fois le soin de continuer ses prédécesseurs et le souci de se distinguer d'eux. Il parlait le langage de M. Aristide Briand qui a si longtemps donné le ton à la diplomatie publique en suivant les inclinations des électeurs français; il prônait ces systèmes juridiques et politiques où les constructions cartésiennes de M. Édouard Herriot rejoignent les idées de M. Paul-Boncour; mais, en même temps, il savait tempérer l'idéal genevois par le bon sens béarnais : « En mon nom personnel, expliquait-il, j'ai dit qu'il fallait dissiper cette atmosphère ouatée, mysté-

rieuse, dans laquelle finissaient par se diluer tous les grands problèmes de l'Europe. Mieux vaut faire face à tous ces problèmes et dire ce que l'on veut : ne pas dire oui quand c'est non et ne pas dire non d'une manière mystérieuse. A Genève, j'ai dit non à l'Allemagne, présente tout en étant absente et puissante en raison de son absence même. J'ai dit que chacun devait prendre ses responsabilités. Nous n'avons pas plus de conditions à subir que de conditions à imposer. J'ai dit à l'Allemagne qu'il fallait en finir avec cette absence pleine de dangers pour tout le monde, parce que tout le monde devait prendre sa part de ses responsabilités. » Je transcris ces phrases parce qu'elles éclairent la direction imprimée depuis six mois à nos affaires extérieures. On a célébré le redressement opéré par M. Barthou. Au vrai, la politique du Quai d'Orsay est restée la même, mais alors qu'affirmations et négations y empruntaient jadis mille détours, les notes diplomatiques ont retrouvé avec une langue claire le sens catégorique qui avait trop longtemps semblé incompatible avec notre pacifisme. Pour avoir accompli cela, M. Barthou a inquiété les timides, troublé des rêveurs entêtés et surpris ceux qui imaginent que la diplomatie est une science de ruse et de duplicité : « Si la bonne foi est nécessaire quelque part, c'est surtout dans les transactions politiques, car c'est elle qui les rend nécessaires et durables. » M. Barthou a fait sien ce jugement de Talleyrand. Afin d'exprimer franchement ce qu'il veut faire, il emploie les mots qui conviennent. Et c'est déjà beaucoup que ce redressement verbal!

Ce n'est pas sans méditations, ni sans trouble, que M. Barthou prit parti, au sujet de questions essentielles, auxquelles ses prédécesseurs n'avaient pu donner de réponse définitive. Fallait-il sanctionner dans une convention les armements opérés par l'Allemagne, en violation ouverte de la partie V du traité de Versailles, sous prétexte qu'on ne disposait d'aucun moyen pratique pour les empêcher, hors le recours à la force, écarté par tous les partis, lors des discussions parlementaires? Convenait-il de passer implicitement condamnation en acceptant le plan de limitation des armements déposé à Genève, par M. MacDonald, lequel attribuait à la Reichswehr beaucoup plus d'effectifs et de matériel que le traité ne lui en

concédait? Plutôt que de prolonger de vaines controverses, ne serait-il pas avantageux d'accueillir les suggestions de M. Mussolini qui, n'envisageant aucune destruction, ni aucun abandon, garantissaient au moins aux forces militaires de la France une large supériorité sur celles de l'Allemagne? Le ministre des Affaires étrangères de M. Doumergue trouva, en arrivant au pouvoir, ces épineux problèmes en l'état. Ils avaient été longuement débattus depuis que l'imprudente résolution adoptée à Genève le 11 décembre 1932 avait fait de l'égalité des droits, cette *Gleichberechtigung* revendiquée par M. Brüning, une obligation dont les gouvernements allemands réclamaient l'exécution et que nos anciens alliés anglais et italiens nous rappelaient sans cesse, en dépit du brutal retrait de l'Allemagne de la Société des Nations. Comme toujours, depuis la liquidation de l'opération de la Ruhr et l'évacuation de la Rhénanie où nous avons laissé nos sûretés matérielles, sans envisager un règlement contractuel pratique et durable, le souci dominant était celui de la sécurité. En 1924, M. Édouard Herriot avait cru la trouver dans un protocole assurant en cas de conflit l'arbitrage et l'assistance mutuelle. Mais, en 1925, le gouvernement britannique avait signifié qu'il lui était impossible d'assumer des risques si étendus et ce fut depuis lors sa constante détermination. Dans l'automne de 1925, M. Aristide Briand avait pensé saisir la sécurité dans la conclusion de ce pacte de Locarno conçu par M. Stresemann dans ses entretiens avec lord d'Abernon et proposé par lui afin d'apaiser, au moindre prix, le souci de sécurité française, car M. Stresemann craignait de se trouver en présence du dilemme suivant exposé dans ses mémoires : « Ou bien nous réussissons à faire signer un pacte international de garantie, ou bien nous avons à redouter que la France n'obtienne l'application aux territoires rhénans d'un système de neutralisation contrôlée[1]. »

Les traités de Locarno avaient été signés, l'Allemagne était entrée à la Société des Nations, mais la France continuait à chercher la sécurité. « En raffermissant la paix et la sécurité en Europe, l'entrée en vigueur de ces accords sera de nature à hâter d'une manière efficace le désarmement prévu par

1. *Mémoires de Stresemann*, tome II, p. 43.

l'article 8 du pacte de la Société des Nations. » Ainsi s'exprimait le protocole final du traité de Locarno. Cependant, en 1927, dès les premiers travaux de la Commission préparatoire de la Conférence du désarmement, les délégués français énonçaient leurs conditions préalables par le fameux trinôme : arbitrage, sécurité, désarmement qui fut durant des années le *leit motiv* de notre action à Genève. En 1930, M. André Tardieu déposa son plan d'organisation d'une force internationale à la disposition de la Société des Nations. C'était revenir à l'assistance mutuelle, mais cette grande ambition qui avait été celle que Léon Bourgeois assignait à la Ligue des peuples, n'eut pas plus de succès pratique que le protocole de 1924. De 1932 à 1933, les innombrables débats d'une Conférence qui souffrait de plus en plus de l'impossibilité de vivre, tournèrent autour des suppressions ou des limitations des matériels et de l'organisation du contrôle, contrôle sur place ou contrôle sur pièces, notamment par la production des budgets des différents pays. Sous le gouvernement de M. Édouard Daladier, il sembla que la sécurité se confondît avec le fonctionnement pratique du contrôle et l'organisation de sanctions pour le cas de manquements constatés. Mais la bonne volonté britannique buta sur ces sanctions que MM. MacDonald et sir John Simon se déclarèrent incapables de promettre d'avance parce que cela eût constitué un de ces engagements précis que la Grande-Bretagne répugne à assumer. C'est dans ces conditions qu'on parut s'orienter vers la recherche d'un accord avec l'Allemagne. Mais les entretiens « à titre d'informations », entre M. François-Poncet et les autorités du Reich ayant replacé aussitôt au premier plan la question du réarmement illégal mais certain de l'Allemagne, l'on revint à l'examen des plans britannique et italien au sujet desquels on ne répondait ni oui ni non tout en attirant l'attention sur le fait bien oublié qu'il avait existé aussi quelques plans français!

Voilà est la situation sur laquelle M. Louis Barthou eut à réfléchir dès son arrivée au Ministère des Affaires étrangères. Sa méditation ne fut pas très longue, car le gouvernement britannique s'était enquis officiellement des dispositions françaises. La réponse fut nette : il ne faut pas attendre

que la France qui a toujours manifesté son attachement aux traités fasse elle-même une brèche dans leurs dispositions les plus importantes. D'autre part, la France ne trouve dans les propositions de la Grande-Bretagne aucune sûreté ni pour elle-même ni pour ses alliés qui pourraient avoir à souffrir d'un réarmement accompli par d'autres puissances que l'Allemagne. Faute d'obtenir les garanties d'exécution nécessaires, elle s'en tiendra donc à celles qu'elle possède en propre et qu'un souci élémentaire lui commande de maintenir. M. Barthou qui sait mieux que quiconque les faiblesses du traité qu'il a combattu publiquement, lors de sa ratification parlementaire, n'admettait donc pas que ce traité pût être ruiné pièce après pièce, avec un agrément donné lorsque le délit était déjà accompli. Puisque la Conférence du désarmement ne pouvait lui assurer la sécurité toujours réclamée, il la chercherait dans les ententes avec les puissances qui veulent, comme la France, maintenir l'état de choses actuel. Précisément, il avait trouvé au quai d'Orsay des propositions et des études toutes prêtes. C'étaient les nombreuses invites adressées par la Russie des Soviets depuis que son gouvernement, sous la menace de son redoutable voisin le régime hitlérien, est passé du camp des reviseurs de traités au camp des conservateurs. C'étaient les plans de M. Herriot, découvrant dans la Russie soviétique et dans la Turquie kemaliste, les champions de la défense des démocraties. C'étaient aussi les inclinations de M. Paul-Boncour adaptées par les sages services du Ministère des Affaires étrangères à la pratique de la Ligue de Genève comme l'avait été naguère le pacte de Rome des quatre puissances. Ramassant tous ses arguments et toutes ses armes, M. Barthou qui avait également hérité dans la succession de M. Paul-Boncour de projets de voyages, conçus dans un moment où il importait de détendre nos alliés polonais et de rassurer nos amis de la Petite Entente, s'en fut donc à Varsovie, à Prague, à Bucarest, et à Belgrade, afin d'expliquer la nouvelle forme de la permanente politique française de sécurité.

***

Il était naturel que la première démarche fût pour la Pologne. La Pologne est notre alliée. De plus, la fortune donnait

au principal négociateur du traité de 1921 l'occasion de rendre la visite faite par M. Beck à Paris, au mois de septembre 1933. Heureuse rencontre qui plaçait ce voyage sous un signe favorable! M. Barthou n'avait point cessé, en effet, d'affirmer la vérité fondamentale, que l'alliance franco-polonaise est une nécessité pour les deux pays, s'ils entendent maintenir les principaux résultats de la victoire de 1918. Ce n'est pas lui qui avait jamais affirmé, comme il était parfois de mode de le faire dans certains milieux du parlement et du journalisme, que les accords avec la Pologne constituaient pour la France une charge et un risque et pour la paix générale un danger. Il était donc hautement qualifié pour réchauffer l'amitié dont M. Jacques Bainville écrivait alors, avec perspicacité, qu'elle était un peu attiédie.

L'accueil fut parfaitement cordial, les explications franches et complètes. Après son entretien avec le maréchal Pilsudski au palais du Belvédère, M. Barthou montrait un grand contentement. C'est que le Maréchal a coutume de parler comme il pense. Il exposa au représentant de la France alliée l'évolution accomplie par la Pologne depuis treize ans et puisqu'il parlait en ami avec un ami, il ne crut pas devoir celer quelques plaintes. Jugeant les hommes et les choses avec liberté, marquant ses griefs envers tels des personnages français qu'il a approchés et ses préférences pour tels autres, il témoigna aussi de quelque scepticisme à l'endroit des conférences internationales et notamment de l'entreprise du désarmement. Le maréchal Pilsudski croit qu'il existe une hiérarchie entre les États comme il y a des différences dans la nature. Il ne fait dépendre la sécurité et la paix d'aucun système philosophique ou juridique préconçu. En revanche, il est convaincu que l'alliance de la France et de la Pologne répond à une nécessité dictée par les faits.

Des sentiments pareils furent exprimés par M. Joseph Beck au cours des libres conversations de Varsovie et de Cracovie. Désir d'explorer à nouveau tous les aspects de la convention militaire de 1921 et souci de les adapter à la situation présente. Il est évident que le gouvernement polonais est résolu à défendre la France contre toute agression possible comme le gouvernement français défendrait, le cas échéant, l'intégrité

polonaise. Au sujet de la déclaration polono-allemande de non-agression, le ministre des Affaires étrangères prit soin de rappeler que la première détente des relations eut pour origine le débarquement d'une compagnie de mitrailleuses à Dantzig qui offusqua fort, en son temps, les fonctionnaires de la Société des Nations. C'est depuis lors que l'Allemagne a témoigné à la Pologne une considération particulière. Après avoir longtemps entretenu dans le monde l'impression que le conflit polono-allemand était fatal, comment se plaindrait-on aujourd'hui de mesures propres à écarter ce péril momentanément ou définitivement?

M. Barthou ne manqua pas d'observer chez nos amis quelque froideur vis-à-vis de la Tchéco-Slovaquie et vis-à-vis de la Petite Entente, ainsi qu'une certaine réserve à l'égard du « péril de l'Anschluss » que la politique polonaise juge autrement que la nôtre. Surtout, dans toutes ses conversations officielles, il entendit parler des relations économiques et commerciales. La Pologne demande à être traitée en alliée et en amie. Elle voudrait, afin de pouvoir poursuivre le remboursement de sa dette financière, que sa balance commerciale avec la France pût disposer d'un excédent de quelque 200 millions de francs, car dans l'attiédissement de l'amitié franco-polonaise, une politique de protection douanière sans souplesse et sans discernement a joué un rôle important et déplorable. Croirait-on que le volume de nos transactions avec la Pologne n'atteint pas actuellement le montant du solde créditeur de sa balance commerciale avec la Grande-Bretagne? Ces plaintes furent approuvées par M. Barthou et transmises aux services compétents. Hélas, elles se sont arrêtées au seuil du Ministère du Commerce.

L'allure de la visite à Prague fut autre. A la manière dont les peuples s'épanchent, on peut observer les différences de leurs tempéraments. En Pologne, c'était une chaleur contenue et un peu hautaine dont il semblait qu'elle se défendît de déborder trop fort. En Tchéco-Slovaquie, ce fut l'effusion. En effet, comme l'écrivait le *Prager Tagblatt* : « Le ministre français n'a pas à resserrer à Prague des liens relâchés, ni même à renforcer une alliance, car elle a depuis longtemps le maximum de solidité. » Et la nationaliste *Bohemia* observait : « Dans

les bons comme dans les mauvais jours, toujours aux côtés de la France. » Telle est la devise de la politique étrangère tchécoslovaque, solennellement formulée il y a des années et qui n'a rien perdu de sa généralité. L'homme qui a lancé cette devise dirige toujours la politique étrangère de son pays et, depuis que l'État existe, jouit de la confiance de la majorité, ce qui semble donc prouver que sa politique liée à la France n'a connu aucun échec notoire. A Prague, M. Barthou ne sera pas accueilli comme à Varsovie, par le désir d'être traité en grande puissance, ni par des griefs à cause d'une rétention de crédits, mais par l'assurance de la volonté de rester, comme auparavant, aux côtés de la France. M. Barthou a bien su pourquoi il commençait son voyage par Varsovie, pourquoi il faisait passer le travail avant le plaisir. » Ce jugement résume bien les sentiments que la présence de M. Barthou inspirait au gouvernement tchécoslovaque. Surtout, il fait sa juste place à la personne de M. Édouard Benès, centre et animateur de ces fêtes.

M. Édouard Benès est sans doute l'homme d'État d'Europe qui peut contempler son œuvre avec le plus grand contentement. Sans attendre le recul du temps, il a le privilège d'en pouvoir juger les fruits. Il est de cette phalange obstinée et héroïque de patriotes qui ont donné l'indépendance à leur pays. Par son action personnelle, il a assuré constamment au jeune État les plus précieux appuis et son zèle peut se vanter d'avoir inspiré souvent la politique française. « Le vrai ministre des Affaires étrangères de France est M. Benès », s'écriait naguère un homme d'esprit. C'était une boutade. C'était aussi un bel éloge.

Ce prestige et ce pouvoir de séduction exercé sur notre école dirigeante, pour prendre la juste expression de M. le comte de Fels, M. Benès les doit sans doute à son intelligence, à son habileté et à son talent. Mais il en est redevable aussi à sa formation et à ses tendances : « On a rappelé à juste titre que mes opinions de gauche m'ont causé chez nous plus d'une difficulté, disait-il, le 26 mai 1934, au cours d'une cérémonie par laquelle son parti, le parti socialiste national, célébrait son cinquantième anniversaire. Mais le tempérament et les traditions de famille ne décident-ils pas de l'attachement à tel ou tel parti? Je suis le fils d'un pauvre paysan et, bien que mes fonctions pendant la guerre m'eussent mis en rapport

avec les plus hautes sphères sociales du monde, je pourrais demain, ainsi que ma femme, rentrer sans la moindre peine dans cette famille paysanne où j'ai grandi. C'est pourquoi je suis démocrate et c'est pourquoi il est impossible de contester mes sentiments démocratiques. C'est aussi pourquoi mon sens social ne peut être mis en doute. La démocratie, pour nous, n'est rien de nouveau; elle est notre histoire dont les plus belles époques sont celles où nous avons lutté pour elle. La structure sociale de notre État impose, elle aussi, la démocratie. Nous sommes un peuple de petites gens. » Ne croirait-on pas entendre M. Édouard Herriot? Un Édouard Herriot sportif, rompu non seulement aux exercices intellectuels, mais aux bagarres du corps et de l'esprit et qui a fait lui-même sa révolution! Entre le Tchèque mince, musclé et subtil et l'étincelant Béarnais, que de ressemblances aussi. C'est pourquoi je n'insiste pas sur l'accord total de MM. Louis Barthou et Édouard Benès. Ils étaient bâtis pour se comprendre et même à demi mot!

En Roumanie, autre sensation. M. Titulesco est un volcan. Son éloquence coule comme une lave. Elle réchauffe, elle entraîne, elle recouvre aussi les aspects médiocres ou inquiétants. A la tribune du parlement de Bucarest, M. Louis Barthou se mit au diapason pour proclamer que tout ce qui était devenu roumain l'avait toujours été. Une allocution sur ce thème prononcée aux portes de Kolozvar, patrie du roi Mathias, causa en Hongrie où les passions sont fortes et les cœurs fidèles, un grand émoi. L'archiduc Joseph fit entendre à la Chambre haute une protestation qui ne manquait pas d'allure et l'on accusa dans la presse de Budapest « la politique des stores baissés » car, disait-on, M. Barthou qui avait eu à Vienne une longue conversation avec M. Dollfuss avait pris soin de traverser la terre hongroise avec les rideaux de son wagon baissés. C'était d'ailleurs un jugement bien injuste. En réalité, M. Barthou avait écarté les offres de réception officielle adressées par M. Dollfuss. Ce n'était pas sa faute si les horaires des chemins de fer et la durée du trajet entre les deux gares de Vienne avaient procuré au chancelier d'Autriche l'occasion d'un entretien particulier.

Si, en Roumanie, la fidélité envers la France eut des allures d'idylle romantique, elle parut, en Yougo-Slavie, comme l'attachement rude et grave d'un soldat à son compagnon de bataille. Mais à Belgrade, comme à Bucarest, comme à Prague, comme à Varsovie, le ministre des Affaires étrangères de France entendit aussi parler des affaires économiques : « Il n'y a peut-être pas un État en Europe qui se désintéresse autant que la France des intérêts économiques de la Tchéco-Slovaquie », avait noté la *Bohemia* dans un éditorial où elle célébrait M. Barthou. Cette note se retrouvait constamment, tant il est vrai, qu'inspirée par des soucis légitimes et constituant souvent une réplique nécessaire, la funeste politique des contingents et des hauts tarifs douaniers est partout la cause de malentendus nombreux et déplorables.

***

A peine était-il arrivé de Belgrade que M. Barthou s'embarquait pour l'Angleterre accompagné par M. Alexis Léger, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères. Il était naturel qu'on vît là comme une suprême étape et le couronnement de ses entretiens diplomatiques. Si certains chemins conduisent à Rome, tous ceux de la politique française, depuis la guerre, et la conclusion de la paix, sont assurément orientés vers Londres. Cependant, il n'en était rien : la visite au gouvernement britannique ne faisait pas partie d'un plan préconçu. Elle était le résultat d'une initiative personnelle de M. MacDonald et ce sont d'imprévisibles circonstances qui firent de M. Baldwin et de sir John Simon les principaux interlocuteurs du ministre des Affaires étrangères français. D'ailleurs, quelques jours avant la date fixée pour l'arrivée à Londres, la presse et le gouvernement du Royaume-Uni marquaient un curieux embarras. Le nouvel ambassadeur à Paris, sir Georges Clerk avait été chargé d'exposer à M. Barthou ce qu'étaient, selon ses chefs, les positions réciproques. Il s'acquitta de cette mission délicate avec un tact parfait. Un communiqué fut rédigé le 3 juillet. Il y était dit qu'il ne s'agirait à Londres, ni d'une Conférence diplomatique, ni d'une négociation. Aucun commentaire officiel ne devait accompagner les entretiens. En outre, les fonctionnaires du

bureau de presse du Quai d'Orsay s'ingéniaient à détourner les journalistes du projet de suivre le ministre dans son déplacement. Mais il faut croire que les événements font la loi beaucoup plus que les déterminations des ministres, car de nombreux journalistes firent le voyage et si l'on se montra envers eux avare de renseignements, le Foreign Office leur remit cependant des notes officielles.

C'est que plus la perplexité est grande au sujet de l'état diplomatique de l'Europe, plus la Grande-Bretagne cherche sa voie dans le silence et dans l'isolement apparent. Et, précisément, elle est en train de vivre une de ces périodes où elle s'inquiète du tour que prennent les choses. Les affaires d'Allemagne sont pour elle une cause de trouble, les justes préoccupations de la France en sont une autre. Longtemps, elle a essayé de tenir la balance égale entre les revendications des vaincus et les droits des vainqueurs et tantôt elle a donné des marques d'intérêt à ceux qui préconisent la révision des traités et tantôt elle a octroyé des gages à ceux qui veulent les maintenir. L'étoile de M. Barthou voulut qu'il vînt se réclamer de la paix et du droit, tandis que l'homme de la rue était offusqué par le drame allemand du 30 juin. Tant de mépris pour les formes de la justice, tant de violence brutale dans les actes, tant de cynisme dans les propos, répugnent au peuple anglais. Il se demande si la patrie des philosophes, qu'il a appris à révérer sans bien pénétrer leur doctrine, n'est pas aussi l'éternel lieu d'asile des « Huns » de la Grande Guerre, ces fils du froid et du vent exaltés par M. Gœhring dans ses discours de chevalier teuton. Et le peuple anglais médite davantage et il s'inquiète... Il songe aux progrès techniques qui mettent ses villes sous la menace des bombardements aériens, son commerce à la merci des torpilles sous-marines et ses dominions sous l'influence de leurs propres réflexions. Alors, il devient plus disposé à admettre les soucis de la France.

Ces soucis, M. Barthou venait justement les exposer. Il le fit, avec mesure et avec force, et il plut, non seulement par la vivacité de son esprit mais aussi par le bon sens et par la franchise. Il aborda les problèmes de front, excellente méthode pour ses interlocuteurs. Il montra qu'il n'ignorait rien des suspicions dressées contre sa personne, ses projets ou ses

intentions, et il expliqua la politique permanente de la France. D'abord, elle n'attend aucun engagement nouveau. Elle n'en sollicite aucun. Tout en rendant hommage à la bonne volonté de la Grande-Bretagne, elle tient compte de ses limites qu'elle connaît et qu'elle comprend. Dans les temps difficiles où nous sommes, elle juge qu'il faut maintenir ce qui est, non par attachement aveugle à l'esprit de conservation mais parce que c'est le moindre risque. La France est donc hostile à la révision des traités. Ce n'est pas une position nouvelle, mais une position nécessaire, car si elle en prenait une autre, elle serait en contradiction avec ses engagements et avec ses amitiés. De plus, la politique française demeure fidèle à l'idéal de la Société des Nations, non pas à ce qu'il y a d'artificiel et de purement verbal dans certaines manifestations de l'esprit de Genève, mais à un régime de relations internationales dans lequel les droits des petites puissances sont respectés et les groupements d'intérêts semblables favorisés, afin d'assurer un équilibre des forces matérielles et morales. C'est la raison pour laquelle la France encourage la politique dite des pactes. Elle n'y voit aucune menace provenant des blocs hostiles que redoutent si fort nos amis anglais. Elle pense que ces ligues de défense mutuelle sont capables de créer la sécurité, ce but jusqu'ici jamais atteint de la diplomatie française. C'est pourquoi elle souhaite vivement que l'Allemagne donne son accord et sa collaboration au pacte du Nord-Est.

Tel fut, je crois, le schéma des discours explicatifs adressés par M. Barthou à M. Baldwin, à sir John Simon, à sir Robert Vansittart et à M. Antony Eden qui, durant deux jours, dans les bureaux de Downing Street ou dans les réceptions de l'ambassade de France et du Carlton furent sous le charme de ses propos. J'imagine sir John Simon et M. Antony Eden dressant l'oreille, attentifs et souriants, tandis que M. Barthou remarquait que la sécurité pouvait être une conséquence de la conclusion du nouveau Locarno. Quelques jours auparavant, dans une allocution prononcée à Stoke-on-Trent, M. Antony Eden n'avait-il pas dit : « A mon sens, aucune forme de sécurité que le gouvernement britannique pourrait aujourd'hui offrir ne saurait en elle-même permettre la réalisation d'une convention de désarmement »? Et, voici que le ministre des

Affaires étrangères de France semblait justement porter une forme nouvelle de cette sécurité à laquelle la Grande-Bretagne n'était aucunement tenue de participer. C'est dans un pacte groupant sous la garantie française les États baltes, la Pologne, la Russie, la Tchéco-Slovaquie et l'Allemagne que M. Barthou découvrait la Toison d'Or! Ainsi, la résolution de Genève du 11 décembre 1932 sur l'égalité des droits, pourrait recevoir application, l'Allemagne pourrait siéger de nouveau à la Société des Nations et une convention de limitation des armements pourrait être conclue! Le prestige de la Russie soviétique était-il donc capable de faire des miracles que n'avaient pas obtenu depuis quatre ans les insistances du gouvernement britannique? Comment bouder dans de telles conditions la négociation des pactes du nord-est? Comment même ne pas lui donner appui?

Au moment où M. Barthou quitta Londres, il était possible de résumer ainsi les résultats de son voyage :

1° Le gouvernement britannique conçoit mieux la politique française. A l'égard des pactes d'assistance, il ne modifie pas son point de vue traditionnel, c'est-à-dire qu'il ne compte pas assumer d'autres engagements que ceux découlant des traités de Locarno et qu'il n'entend pas étendre à l'est de l'Europe ce qu'il a fait pour l'ouest. Mais il approuve la France de vouloir aller plus avant et il lui promet dans toute la mesure possible, son concours diplomatique.

2° Le gouvernement britannique ne fera pas obstacle à l'entrée de la Russie soviétique dans la Société des Nations puisque la France juge qu'elle peut y apporter un concours utile pour la paix. Il n'est pas convaincu, pour sa part, que la Russie puisse être associée à une œuvre d'organisation européenne et il ne croit nullement que les ministres de Moscou aient répudié toute propagande politique. Mais il ne demande qu'à être libéré de ses craintes. Dans tous les cas, il n'y a pas d'inconvénient majeur, en ce qui le concerne, à tenter l'expérience.

3° Le gouvernement britannique estime que, pour être efficace, la politique des pactes doit grouper tous les États sans exception. Elle serait plus dangereuse qu'utile si ces pactes pouvaient ressusciter les combinaisons d'alliances hostiles. Ayant reçu à ce sujet des assurances précises de la

France, il s'en remet à elle pour la poursuite de son plan.

4° Les rivalités balkaniques ont toujours paru à la Grande-Bretagne également menaçantes pour la paix. C'est dire que le gouvernement britannique se réjouit des explications données par M. Barthou sur son projet de visite à M. Mussolini et sur les efforts qu'il a déjà faits et qu'il continuera de faire, pour amener un règlement des difficultés italo-yougoslaves.

5° Pour la Conférence du désarmement, on tâchera de découvrir une formule de conclusion convenable. Il faut tout faire pour empêcher une course aux armements et pour donner une suite pratique à la reconnaissance de l'égalité des droits. D'autre part, selon la doctrine de lord Hailsham, le fait qu'il n'y ait aucune alliance et aucun engagement précis entre deux pays, n'empêche pas les ententes communes des états-majors et des différents organes de défense nationale.

***

M. Barthou était à peine rentré que le Foreign Office recommandait à Berlin et à Varsovie les idées qui l'avaient séduit. M. Mussolini manifesta qu'il ferait comme la Grande-Bretagne, puisque la conclusion du pacte du Nord-Est devait conduire à procurer à l'Allemagne de justes satisfactions d'amour-propre en préparant le désarmement pour lequel la délégation italienne à Genève avait eu des soins constants. Sans doute, les commentaires de cet enthousiasme inattendu furent-ils un peu audacieux car, dans son discours de Bayonne, en présence de l'ambassadeur de Pologne, M. Barthou s'attacha à montrer que si un certain désarmement pourrait éventuellement, en effet, être une conséquence des pactes, il ne saurait en aucun cas en être la condition. Si cette question m'avait été posée, dit-il, j'aurais répondu nettement : « Non. » Et depuis cette déclaration, on observe à Londres et à Rome quelque désenchantement...

Néanmoins, la partie se poursuit. Sans doute durera-t-elle jusqu'à l'automne et peut-être ne sera-t-elle pas terminée au moment où M. Litvinov fera son entrée solennelle à l'Assemblée de la Société des Nations, sur la recommandation du gouvernement de M. Doumergue, que tout ce qui suit à Paris, les ordres spéciaux de Moscou s'ingénie à combattre

afin de l'abattre! Cette complaisance pour la Russie soviétique, cet acte de foi dans ses vertus apaisantes, c'est, en effet, la grande faiblesse de la politique des pactes. Elle éclate à tous les yeux. Les Anglais, gens d'expérience, ne peuvent admettre qu'un ferment de désagrégation soit devenu soudain conservateur. Ils savent que, si le Comité central exécutif de l'Union soviétique a récemment supprimé le Guépéou, il l'a fait pour servir ses préoccupations diplomatiques actuelles. Les Polonais qui connaissent mieux que quiconque les choses de Russie, les Polonais dont plusieurs des dirigeants ont autrefois conspiré contre le tsarisme avec les maîtres actuels de la Russie et auxquels il est arrivé d'être internés dans les mêmes prisons, s'étonnent des jugements que quelques hommes politiques français portent sur la politique soviétique. Certes, ils ne pensent pas que l'Union des républiques socialistes et soviétiques veuille se lancer dans une guerre d'expansion ou de propagande : ils estiment, au contraire, que son intérêt pressant est de faire durer la paix entre elle et ses voisins. Ils ne contestent pas que l'armée rouge disciplinée, bien nourrie, bien équipée et bien armée, ne soit un important facteur de force matérielle, mais ils doutent qu'elle puisse être exposée aux hasards d'une campagne et à des contacts extérieurs. Les jugements des Polonais sont presque pareils à ceux des Allemands. Un des chefs les plus importants de la Reichswehr, sinon le plus important, me disait il y a quelques mois : « Je suis bien renseigné sur l'armée rouge. Je ne songe pas à nier les relations que nous avions nouées avec elle. Nous avons entretenu en Russie une école d'aviation militaire et une école pour les chars d'assaut. Nous n'en avons retiré que des déceptions, aussi bien pour l'instruction que pour l'esprit de certains de nos officiers. Il est vrai que l'aviation soviétique possède de très bons appareils et compte quelques excellents pilotes. Mais, de même que la main-d'œuvre spécialisée manque dans les fabrications industrielles, le personnel capable de bien entretenir moteurs et appareils fait défaut. C'est l'explication d'une série de graves accidents. » Cette opinion, je l'ai entendue également dans la bouche d'un de nos plus fameux pilotes : « Il est difficile, m'expliquait-il, de se prononcer sur la valeur réelle de l'aviation russe. Il est vrai

qu'elle frappe par ses apparences extérieures. Mais on a la sensation que tout cela est gonflé. » Ce n'est pas le lieu d'ailleurs de discuter ici sur la puissance militaire vraie de la Russie soviétique. A propos des hypothèses que l'on fait aujourd'hui volontiers dans certains milieux français où l'on a vanté aútrefois, avec la même ardeur, la flotte de guerre impériale, la cavalerie cosaque et l'infanterie de la garde, j'ai voulu simplement noter les impressions d'observateurs et de techniciens. Elles se résument dans cette phrase de l'article officieux publié le 15 juillet par la *Gazeta Polska* à propos du pacte du Nord-Est : « La Pologne garde une façon réaliste d'envisager les conditions auxquelles doivent satisfaire les accords pacifiques régionaux. »

Faut-il parler du problème moral soulevé par cette coopération franco-soviétique dans laquelle nous trouverions maintenant une sécurité si longuement recherchée? S'agit-il donc de réaliser, autour de l'Allemagne hitlérienne, cette barrière d'isolement, qu'au temps de la politique du fil de fer barbelé, nous voulions dresser contre la contamination communiste? Serait-ce l'introduction à la croisade des démocraties contre les dictatures, la lutte du fidèle contre l'hérétique, la défense du droit contre ses violateurs? Mais il faudrait observer alors, qu'en fait de rupture d'engagements souscrits, le gouvernement des Soviets, de la paix séparée de Brest-Litovsk au refus de régler les emprunts souscrits en France, n'est pas dans une situation juridique et morale meilleure que celle de l'Allemagne. Est-ce parce que l'avènement du chancelier Hitler a fait passer le gouvernement soviétique du camp des réviseurs dans celui des conservateurs que nous ne devrions plus prendre loisir d'observer les effets de cette conversion?

Car, toute la manœuvre diplomatique de cette fin d'été est là. Pour maintenir plus sûrement ce qui reste du règlement de Versailles et ce qui demeure des traités, la France, gardienne souveraine de ce droit écrit et les puissances amies de la Petite Entente, doivent escompter le concours russe en procurant au gouvernement des soviets des satisfactions d'amour-propre et des assurances. C'est le problème. M. Édouard Benès qui sait où nous allons, a dit le 2 juillet, au cours de son exposé devant la Chambre des députés et le Sénat de Prague : « Ce qui

se prépare aujourd'hui, c'est une lutte vraiment acharnée pour l'évolution définitive de l'Europe, soit dans le sens de la paix, soit dans celui des conflits à main armée. » Il a raison. Il faut le louer aussi, pour la franchise avec laquelle il déclare que Roumanie, Serbie et Tchéco-Slovaquie seront intraitables sur les trois points fondamentaux de leur politique commune : révision territoriale, Anschluss et restauration des Habsbourg, sous quelque forme que ce soit. Mais, n'avons nous pas le devoir de nous souvenir, en même temps, qu'en exposant, il y a près d'un an déjà à M. Henry de Jouvenel qui lui parlait du caractère sacré des traités, sa conception du pacte des quatre puissances M. Mussolini disait : « Un traité est sacré, mais n'est pas éternel »? Il est peu probable que M. Mussolini ait changé d'opinion. Il est certain que le gouvernement français qui n'a jamais demandé aux Chambres la ratification du pacte de Rome n'a point modifié une position traditionnelle.

L'Allemagne va donc être appelée à formuler la première réponse à propos du nouvel instrument de sécurité internationale qu'on lui propose sur le modèle du pacte de Locarno qui fut une création allemande. Certes, si M. Stresemann dirigeait encore la diplomatie du Reich, il serait bien possible que cette réponse fût favorable, car M. Stresemann savait utiliser, pour des fins allemandes, les modes diplomatiques, et il excellait, comme il l'écrit dans ses précieux mémoires « à repousser la France de tranchée en tranchée puisqu'une offensive générale n'est pas possible[1] ». Mais, M. Stresemann n'est plus là! M. Hitler est guidé par des considérations toutes différentes. Il est donc probable que, péremptoire ou dilatoire, la réponse allemande sera : « Non. » Il restera à ce moment à M. Louis Barthou à tirer la conclusion de ses méditations, de ses entretiens et de ses voyages. Il n'est pas possible qu'il engage son pays dans les spéculations aventureuses que l'on nous vante depuis quelques semaines. Je crois fermement qu'il est trop renseigné, trop subtil, et pour tout dire, trop français pour ne point déclarer à l'Allemagne : « Me voici entouré de tous mes appuis et de toutes mes armes. Je suis le plus fort. Causons. »

FERNAND DE BRINON

1. *Mémoires de Stresemann*, tome II, p. 35.

ELINOR COLHOUSE[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était bien le matin le moment le plus incommode pour recevoir un étranger, surtout ce matin-là, parce qu'elle s'était lavé les cheveux et que, de plus, cette espèce de souillon n'avait jamais fini son ménage avant l'heure du déjeuner. Mais Richard Kurt l'attendait en bas. Elle se dépêcha de se coiffer; ses cheveux, bien qu'ils ne fussent pas aussi soyeux qu'elle eût aimé, étaient abondants et se prêtaient à être rapidement « wadged into shape », comme elle disait. Elle se coiffa donc et mit sa robe, dont elle venait de recoudre les agrafes pendant que ses cheveux séchaient. Tout en piquant sur le corsage une quantité de broches, d'épingles, de colifichets, autant de souvenirs de soupirants divers, elle relut la lettre qu'elle avait reçue la veille de Frank Waters.

« *Ma chère Nell,*

» *Je viens de donner au jeune Richard Kurt un mot d'introduction tout désintéressé. C'est le neveu de M. Théophilus Kurt, Président de la C. W. & M., qui est actuellement à Londres.*

1. Stephen Hudson qui occupe en Angleterre une situation littéraire considérable a écrit un certain nombre de romans, dont aucun n'a été traduit en français jusqu'à ce jour. Ami de Proust, Stephen Hudson a publié une remarquable version anglaise du *Temps retrouvé*.

Son père est riche. Moi, je ne suis pas assez huppé pour vous.

» *Il m'a demandé si vous étiez flirt. Je lui ai répondu que vous étiez la jeune fille la plus jolie du Sud, et que vous aviez pu vous montrer coquette avec certains, mais que je n'avais jamais été pour vous que ce que je demeure,*

un vieux copain

F. W. »

Elle se regarda dans la glace en se frottant le nez avec une vieille houppe à poudre et descendit.

Le jeune homme était assis dans le fauteuil près de la cheminée, il se leva et vint à sa rencontre. Grand, très mince, il avait à peine l'air d'un homme, tant il paraissait jeune. Les volets étaient à demi clos, mais elle put voir qu'il avait les cheveux clairs, les yeux sombres et qu'il portait une petite moustache blonde.

— J'espère que je ne vous dérange pas trop en venant à cette heure-ci, mademoiselle?

Il parlait avec le plus pur accent anglais.

— Pas du tout, je suis ravie. Quand êtes-vous arrivé?

Elle se laissa tomber gracieusement dans le vieux fauteuil au ressort cassé et avec tant de légèreté qu'il ne gémit point, tandis que le jeune homme restait debout, sa canne et son chapeau de paille à la main.

— Ce matin de bonne heure, j'ai voulu venir tout de suite parce que je ne dois pas rester longtemps à Manitou.

Il semblait un peu embarrassé. Elle l'invita à s'asseoir.

— Vous n'aimez pas Manitou?

— Je ne sais pas encore. Ce n'est pas comme je pensais. A ce que j'ai pu voir, on ne peut guère chasser ici.

Elinor ne fut pas étonnée par cette manière de voir. A New-York, quand on n'était pas chasseur, on faisait semblant.

— Est-ce que vous chassez à courre chez vous?

Elle posa cette question comme si cela n'avait aucune importance qu'il chassât ou non, mais elle avait appris à New-York que c'étaient les gens chic qui chassaient.

— A l'occasion.

— Sans doute vos parents chassent-ils?

Il se mit à rire.

— Si vous voyiez mon père à cheval!

— Votre père n'est pas chasseur, alors?

— Oh, vous savez, pour lui l'équitation ne va pas plus loin que ce qu'il a appris tout jeune quand il est arrivé à Londres, pour aller se promener à Hyde Park le dimanche. Il n'a aucune allure en selle. Par contre ma mère monte à la perfection. C'est une cavalière née.

Il parlait avec ardeur. Elle sentit qu'il en avait long à dire sur sa mère.

— Où a-t-elle appris?

— Oh, ça! je ne sais pas, toute seule.

Elle était intriguée, qu'est-ce qu'il voulait dire en disant qu'elle avait appris toute seule?

— Elle habitait sans doute la campagne?

— Je ne sais pas où ma mère habitait avant son mariage.

Ses yeux à lui étaient sombres et pénétrants lorsque les siens les rencontraient, mais souvent il les détournait comme s'il craignait d'avoir l'air de la fixer. Il parlait très distinctement, son allure était vive et saccadée, avec un geste nerveux de temps en temps.

Elle lui dit, pour répondre à sa question, qu'elle habitait Waterville, mais qu'elle arrivait de New-York où elle avait été chez une amie. Elle se rendait compte qu'il l'examinait de près, bien qu'elle fît mine de ne pas le remarquer. Il paraissait n'avoir plus rien à dire et elle regarda par la fenêtre entr'ouverte. Il se trouvait à sa gauche, c'était le plus joli côté de son profil, encore que les deux fussent assez jolis pour que cela n'ait guère d'importance. Elle s'enfonça avec grâce dans le fauteuil bas, ses bras nus jusqu'au coude étendus sur les bras du fauteuil sur lesquels se refermaient ses doigts effilés. Sa robe était légèrement décolletée et laissait deviner sa poitrine qui se soulevait et retombait doucement. Elle se tournait, composant une autre attitude, lorsqu'il se leva.

— Il faut que je m'en aille; c'est l'heure du déjeuner. Puis-je revenir cet après-midi faire une visite à madame votre mère?

Elle réprima un mouvement de satisfaction.

— Nous pourrions faire un tour, si vous voulez, et revenir ici après.

— Je serais ravi.

Il se dirigea légèrement vers la porte, livrant passage à un flot de soleil qui illumina ses cheveux légers et le fit paraître plus jeune que jamais.

Mais c'était l'impression qu'elle avait produite sur lui qui comptait et elle espérait bien qu'il emportait d'elle un portrait séduisant.

II

La fenêtre de sa chambre donnait sur le raccourci qui menait à l'hôtel et elle le regardait s'éloigner, par derrière le rideau. Une fois de plus elle fut frappée par son extrême jeunesse; il ne paraissait pas plus de dix-huit ans. Mais il avait de l'allure et, on ne pouvait s'y tromper, il avait l'air d'un gentleman; la coupe ample de son complet de drap écossais et ses souliers jaunes n'avaient rien d'américain.

Elle portait une robe de basin bleu qu'elle avait faite elle-même, c'était exactement le numéro qu'il fallait pour faire une petite promenade par un après-midi d'été. La légèreté de la robe mettait en valeur sa silhouette fragile et gracieuse; le décolleté garni de dentelle seyait à sa peau douce et mate. Le rouge des roses, qui tombaient de son chapeau de paille sur ses cheveux d'ébène, s'accordait à la couleur de ses lèvres et de ses joues que rehaussait un soupçon de fard. Deux roses grenat étaient posées sur la coiffeuse, elle les prit à la main et en entrant dans le salon les porta à ses narines finement dessinées. Elle s'arrêta sur le seuil tandis qu'il s'avançait vers elle. L'admiration de Richard, bien que retenue, était évidente. N'importe quel homme de sa connaissance l'eût accueillie avec une allusion flatteuse pour le talent qu'elle avait de se présenter d'une façon si artistique. Il n'en fit rien.

— Comme c'est aimable à vous de m'emmener, — dit-elle, — mais il fait terriblement chaud pour marcher.

— Ce n'est pas la peine d'aller loin, nous pouvons nous asseoir quelque part à l'ombre.

Ils allèrent en flânant au bord du lac jusqu'à un sentier qui montait doucement à travers la bruyère, et aboutissait à une

barrière à l'entrée d'un bois de pins. Ils s'étaient à peine parlé jusque-là, elle lui demanda de retirer la barre du haut. Soulevant légèrement sa jupe, elle fit un petit bond, effleurant à peine la barre du bas, en sautillant comme un oiseau. Quelques pas plus loin, il y avait des bouleaux abattus qu'elle désigna de son ombrelle.

— Il ne faut pas vous asseoir là-dessus avec cette jolie robe.

Il retira son veston et l'étendit de manière qu'elle pût s'asseoir à l'aise. Elle se posa gracieusement et il s'assit à ses pieds.

— Pensez-vous pouvoir supporter un ou deux jours de plus ici? — dit-elle en se penchant vers lui avec une expression ingénue dans ses grands yeux noirs.

— Évidemment, ceci est charmant.

Il s'interrompit gauchement.

— Ça ne vous dérange pas que je fume la pipe?

— Non, au contraire, j'aime ça.

Elle ne connaissait pas d'Américain qui fumât la pipe.

— Excusez-moi, ma blague est dans la poche de mon veston, voulez-vous me permettre?

Elle bougea juste assez pour le laisser fouiller dans la poche; en retirant la blague, il fut obligé de passer un peu sa main sous sa cuisse et il rougit.

Elle ne prêta pas attention à son embarras et se rejeta légèrement en arrière, en découvrant négligemment un ravissant mollet gainé de soie. Il alluma sa pipe et s'adossa contre le tronc sur lequel elle était assise. Une minute passa; ils ne disaient rien. Un oiseau chanta dans le lointain, un autre lui répondit. On entendait un faible clapotis qui venait du lac. Il se leva d'un bond et se planta devant elle.

— Je n'ai pas l'intention de tomber amoureux de vous, vous savez.

Elle releva lentement le visage, et sourit :

— Qui est-ce qui pense à une chose pareille, monsieur Kurt?

C'était la première fois qu'elle lui donnait un nom.

— Mais moi. Comment faire autrement quand on est avec vous?

— C'est vraiment très flatteur, — répondit-elle d'un ton railleur.

— Ne vous moquez pas de moi. Je tiens à ce que nous soyons amis, mais je ne tiens pas à flirter. Je ne sais pas comment on fait. Je me demande toujours ce que les Américains disent aux jeunes filles. On a l'impression qu'ils seraient capables de leur parler sans arrêt du matin au soir et tous les jours. De quoi diable peuvent-ils bien leur parler? De quoi faut-il que je vous parle?

Il la regarda dans les yeux. Elle se mit à rire, mais elle savait que ce n'était pas le rire qu'il fallait en cette circonstance. Ce rire la contrariait, elle n'avait pu trouver l'intonation juste, bien qu'elle eût déjà étudié tout particulièrement ces sortes d'effets, même au théâtre.

— Parlez-moi de votre vie en Angleterre. J'aimerais tant la connaître.

Elle l'invita à se rasseoir près d'elle, ce qu'il fit en tirant bravement sur sa pipe.

— Par où commencer? D'ailleurs, je suis parti depuis un an.

— Vous êtes resté un an à Cliftonburg?

— Non, Dieu merci, j'ai passé neuf mois au Canada avec Billy Kartwright.

— William Leicester Kartwright, celui qui a épousé Isolde Allones?

Elle était férue de Kartwright d'après les mondanités dans les journaux et si Richard Kurt était de leurs amis, il avait de rudement belles relations.

— Oui. Vous savez, il était dans l'affaire de mon père. Je ne sais pas exactement ce qu'il y faisait — pas grand'chose, j'imagine. Ils ont monté une grosse affaire d'exploitation agricole dans laquelle mon père a mis de l'argent. Cette société possédait des terres à différents endroits sur la ligne entre Medicine Hat et Calgary, et Billy Kartwright voyageait pour organiser des colonies sur le parcours du chemin de fer.

Il s'arrêta un instant pour réfléchir.

— C'était un beau projet, mais lorsque les colons s'aperçurent que ceux du Canada étaient payés deux fois plus qu'eux, ils ont fichu le camp. Billy Kartwright avait tout fait sur une

grande échelle. Il avait fait venir je ne sais combien de ces fameux taureaux Polled Angus et Galloway, d'étalons Clydesdale et de béliers Roscommon, mais ils ne se sont pas acclimatés, ils sont tombés malades ou je ne sais quoi et quand la neige est arrivée, ils sont à moitié morts de faim; on ne pouvait pas les nourrir sous la neige comme les bêtes du pays. Les charrues importées n'étaient pas faites pour le sol; rien n'allait. Et Kartwright avait installé de ses amis comme directeurs des exploitations, des jeunes gens de bonne famille, bien élevés et tout ça, qui ne savaient pas ce que c'était que l'Amérique et avaient pris la chose comme une espèce d'aventure sportive. L'un avait formé une meute; l'autre avait commencé par aménager un terrain de cricket...

Sa pipe était éteinte, il la ralluma.

— Vous imaginez le reste, — dit-il entre deux bouffées.

— Et que fit Sir William Kartwright?

— Il est rentré chez lui avec sa femme et nous a laissé nous débrouiller, Blackett et moi.

Il s'arrêta.

— Non, pas exactement. Il a nommé directeur général un de ses régisseurs d'Écosse. Les colons se sont emparés de lui et l'ont mis en cage. Il avait l'air d'un singe en tout cas.

Il se renversa en arrière et rit de bon cœur à ce souvenir.

— Mais où est Sir Leicester Kartwright maintenant?

Elinor ne s'intéressait pas du tout au sort du régisseur.

— En Angleterre, où il essaie d'arranger les choses avec ses actionnaires. Je crois que mon père s'attendait à perdre son argent et n'avait pris des actions que pour faire plaisir à Kartwright et me trouver une situation. Vous savez, mon père a une grosse affaire. On dépense beaucoup d'argent à la maison, surtout ma mère. Il n'a l'air d'attacher aucune importance à ce qu'elle dépense.

Il secoua sa pipe contre son talon pour faire tomber les cendres et releva la tête vers Elinor.

— Je trouve très bien qu'elle dépense beaucoup d'argent et qu'elle ait tout ce qu'elle désire. Elle a besoin de ça; il n'y en a pas deux comme elle. Mais il fait toute une histoire si moi je dépense quelques livres de plus que ma pension, et il me laisse ici quand je voudrais être à Oxford.

Elinor était intriguée, elle cherchait une réponse qui ne fût pas compromettante lorsqu'il se leva brusquement et ajouta :

— Je suis idiot de vous raconter tout ça. C'est mon plus mauvais côté. Je ne peux pas m'arrêter une fois que j'ai commencé. Mais, je vous en prie, ne croyez pas que je sois toujours ainsi. Je ne sais pas pourquoi je vous ai parlé comme ça aujourd'hui, si ce n'est parce que...

Il s'arrêta et en la regardant ses yeux noirs se mirent à briller. Elle se leva gracieusement et glissa sa main sous le bras de Richard en le pressant doucement.

— Vous êtes gentil.

Il garda sa main serrée sous son bras tandis qu'ils s'en allaient lentement côte à côte.

III

Ils trouvèrent madame Colhouse assise devant la porte, en train de parler à travers la haie de roses à madame Shuter qu'Elinor trouvait commune. Elle lança un regard contrarié à sa mère en tournant le dos à la clôture derrière laquelle sous un cytise, la voisine indésirable était assise.

Elinor, en présentant Richard Kurt à sa mère, eut la désagréable impression qu'il avait remarqué son propre manque de bienveillance. L'attitude déférente de Richard envers madame Colhouse et cette remarque faite évidemment à l'intention de la voisine inconnue : « Comme ce doit être agréable pour vous d'avoir à côté un si joli jardin. Ce cytise est ravissant », ne firent qu'augmenter son irritation.

Richard avança une chaise pour elle, le dos à la haie, mais elle feignit de ne pas s'en apercevoir et entra dans la maison. C'est bien maman de lui faire honte à frayer avec cette bonne femme. Elle grimpa l'escalier quatre à quatre et dans sa colère jeta si violemment sur son lit son joli chapeau de paille d'Italie qu'il s'y effondra lamentablement. Elle se remit de la poudre sur le nez, puis elle eut des remords d'avoir maltraité son chapeau; elle lui donna une ou deux petites tapes pour le consoler et le remit sur sa tête. Après avoir enlevé ses souliers, mis ses mules à talons hauts et plongé ses mains dans l'eau froide, après s'être abondamment parfumée au lilas et surtout après

s'être longuement regardée dans la glace, elle se sentit mieux. Toutes les madame Shuter du monde n'auraient pu altérer son incomparable beauté et s'il trouvait qu'elle avait mauvais caractère, tant pis. Une jeune fille aussi jolie et aussi bien faite qu'elle, avait bien le droit d'avoir ses mouvements d'humeur. Elle descendit lentement l'escalier en chantonnant et, sans passer la porte, de manière que madame Shuter ne pût pas la voir, elle invita les deux autres à entrer dans la maison. Il y avait sur la table du thé glacé et des gâteaux. Madame Colhouse commença à faire le service, mais Kurt insista pour qu'elle s'assît, il lui offrit le premier verre et l'assiette avec les rondelles de citron. Pourquoi tenait-il à servir maman la première? Elle fit un effort pour dissimuler son humeur, mais elle ne put arriver à prendre part à la conversation, et bien qu'il la regardât timidement de temps à autre en parlant, elle ne répondit que par monosyllabes; bientôt il se leva et dit qu'il devait s'en aller.

— Vous avez été si aimables. Je viendrai vous dire au revoir demain avant de partir.

Un instant elle se sentit désemparée, mais elle rassembla ses esprits pour lui demander :

— Est-ce qu'il n'y a pas un bal, ce soir, à l'hôtel?

— Un bal? Je ne savais pas. Alors, voulez-vous y venir?

Il rentra dans le petit salon.

— Et vous aussi, madame.

— Oh! monsieur, ça fait vingt ans que je n'ai pas été au bal, mais je crois que Nell ira volontiers.

— Alors, s'il y a un bal, est-ce que je peux venir vous chercher?

Il regarda Elinor avec anxiété.

— Si vous voulez. Mais il faudrait que je le sache tout de suite.

Après un rapide au revoir, il partit en courant par le sentier du jardin.

— Ce que tu as pu me rendre grotesque!

— Pourquoi ça, Nell?

— Je t'avais dit de laisser Shuter tranquille.

— Mais, ma chérie, je ne peux pas être malhonnête avec notre voisine, et puis, est-ce que ce n'est pas ses roses que tu as là?

— Je les lui paierai, sois tranquille. Je ne veux pas d'elle quand j'ai du monde. Elle fait des commérages à propos de tout, combien de fois est-ce que je te l'ai répété?

— Mais ça lui est bien égal, à ce petit Anglais. Il est trop jeune pour compter, n'est-ce pas?

Elinor sentit monter sa colère, mais elle se domina.

— Maintenant, maman, écoute. Je sais bien que Richard Kurt est jeune, mais c'est le meilleur parti que j'aie jamais rencontré et que probablement je rencontrerai jamais. Ses parents habitent Londres où ils ont une grosse situation. Tu sais que j'ai toujours désiré épouser un Anglais. Son père est riche... à je ne sais pas combien. Il dit que, lui, il n'a pas d'argent, mais ça ne fait rien, il en aura. Et j'ai bien l'intention de courir le risque et de l'épouser si je peux y arriver. Voilà.

Madame Colhouse se renversa dans son fauteuil et considéra sa fille avec un air ahuri.

— L'épouser, ce gamin, et tu l'as vu aujourd'hui pour la première fois! Si ce n'est pas une pitié! Tu prendrais un gosse au berceau.

Elinor manifesta son impatience en faisant claquer sa langue :

— Voyons, maman, tu sais bien que j'ai du bon sens et quelle vie nous menons. Je suis décidée à en sortir et à t'en faire sortir aussi.

— Comment l'as-tu connu? — demanda madame Colhouse.

— C'est Frank Waters qui lui a donné une lettre pour moi.

Madame Colhouse la regarda d'un air interrogateur.

— Tu te rappelles quand Sissie Warren a été à Cliftonburg au grand bal où il y avait un baron, elle en avait plein la bouche en revenant. Ce bal était donné par M. Théophilus Kurt, l'oncle de ce garçon, qui est président de la C. W. & M. Il est à Londres en ce moment.

Madame Colhouse, à travers ses lunettes, regarda Elinor avec un air étonné :

— Et qu'est-ce qu'il en dirait? Il n'accepterait jamais que ce garçon se fiance pendant son absence.

Elinor alla se regarder dans la glace de la cheminée et retira une grande épingle de son chapeau.

— Je n'ai pas l'intention d'attendre le retour de son oncle pour me fiancer.

Avec le plus grand calme elle arrangea une boucle sur son front.

— Alors, qu'est-ce que tu as l'intention de faire?

Elinor se retourna, traversa la pièce sur la pointe des pieds jusqu'au fauteuil de sa mère, un doigt sur les lèvres :

— J'ai l'intention de l'épouser, — murmura-t-elle.

IV

On dansait à l'hôtel et à huit heures les efforts combinés d'Elinor et de sa mère avaient si bien transformé ce qu'elle appelait « sa vieille guenille bleue » que seul un expert eût été capable d'identifier la robe qu'elle avait portée avec tant de succès au bal du Pomegranate Club deux ans avant. C'était une robe de velours bleu orné de guipure noire et de perles, avec des manches ballon. Elinor, qui savait s'habiller, se préparait toujours à l'avance, afin de ne pas être surprise à la dernière minute. A ses moments perdus, elle avait eu la patience de perler deux mètres carrés de velours bleu turquoise, avec des perles de jais, pour remplacer les manches moins bouffantes qui étaient démodées. Elle avait encore apporté d'autres modifications importantes, mais c'était, alors que le temps pressait, l'assemblage des différentes parties qui avait réclamé toute son ingéniosité. L'effort accompli pour mener à bien une telle œuvre d'art avait exigé de sa part une si grande dépense nerveuse, qu'elle avait complètement perdu l'appétit et qu'elle ne put prendre qu'un verre de thé froid pour affronter les événements de la soirée. Madame Colhouse s'était tenue vaillamment sur la brèche, surmontant les difficultés à mesure qu'elles se présentaient, à grand renfort d'aiguilles, de fils, d'agrafes, de pressions, de perles, de plis, selon ce que réclamaient les circonstances. On ne pouvait guère attendre qu'une telle entreprise fût couronnée de succès sans avoir à essuyer quelques revers. Lorsqu'Elinor, une fois frisée, parfumée et parée de dessous délicats, leva les bras pour enfiler sa robe par la tête, une agrafe s'accrocha à une boucle de cheveux. On aurait pu — on aurait dû — l'éviter. Il est

vrai que madame Colhouse n'était plus toute jeune, qu'elle n'avait pas dîné et qu'elle venait justement de retirer ses lunettes pour se frotter les yeux, mais ce n'en était pas moins affolant pour Elinor à qui cette coiffure avait demandé plus de vingt minutes d'un temps précieux. Elle trépignait de rage et de désespoir, tandis que sa mère ne faisait qu'aggraver les choses par ses maladroites tentatives pour dégager la boucle qui amenèrent seulement la ruine complète de cet harmonieux échafaudage.

— Oh! maman, vieille idiote, regarde ce que tu as fait de ma coiffure! et, oh! oh! tu me fais mal... tu me fais mal, oh! mon Dieu! mon Dieu!

Et elle éclata en sanglots. Ce fut un moment affreux, mais elle reprit le dessus. Elle envoya promener sa mère, rentra ses larmes et, concentrant toute sa volonté, vint à bout de l'agrafe, dégagea sa tête et fit glisser la robe : échevelée, haletante, mais prête, s'il le fallait, à faire face à une nouvelle épreuve. Celle-ci ne se fit pas attendre. Cette fois c'était le fait d'une négligence vraiment criminelle. Maman avait cousu deux agrafes à la place de deux pressions et vice versa. Elinor en resta comme stupéfaite, trop accablée pour pouvoir proférer une parole. Et la petite pendule de bronze, narquoise, marquait neuf heures moins vingt.

— Peut-on imaginer... a-t-on jamais vu une pareille idiote? Quelqu'un d'aussi bête, d'aussi abruti!

Un bruit vint frapper son oreille; on aurait dit que c'était dans la chambre, elle se retourna brusquement. Par la fenêtre ouverte sur la voûte du ciel et sur le chemin de l'hôtel, elle vit Richard Kurt et à l'instant le bruit cessa. C'était lui qui sifflait. Silencieux maintenant, il disparut, sans avoir levé la tête, en approchant de la maison.

— Et dire que par-dessus le marché, tu as laissé la fenêtre ouverte.

Elle jeta ces mots à la face de sa mère : la mesure était comble.

A Madame Colhouse qui lui demandait, à demi morte de peur: « Tu crois qu'il t'a vue? », elle ne daigna pas accorder de réponse.

Il s'excusa de ne pouvoir la conduire à l'hôtel en voiture; il n'y en avait pas. Elle se mit à rire.

— Des fiacres à Manitou! Pourquoi ne demanderiez-vous pas un boghei maintenant!

— Un boghei! Évidemment, je n'y avais pas pensé.

Tout en épinglant une écharpe de pongée sur sa tête :

— Heureusement, — dit-elle, — j'aurais été encore plus décoiffée et il n'y a que quelques pas à faire. Voulez-vous prendre ceci?

Elle était la grâce même en lui tendant ses souliers de bal, délicatement attachés avec un ruban bleu. Il les prit et les retourna dans ses mains.

— Mon Dieu! Quel petit pied vous avez!

Le vent soufflait assez fort tandis qu'ils gravissaient la pente de la colline. Il traversait sa légère robe de bal sur laquelle elle avait jeté un châle clair en cachemire que sa mère avait depuis longtemps.

En toute autre circonstance, le désagrément de cette marche, le sentiment d'être décoiffée l'auraient mise de mauvaise humeur, mais ce soir elle faisait contre mauvaise fortune bon cœur et lorsqu'il s'excusa pour la brise, elle lui répondit qu'elle aimait ça.

Ils avaient traversé la foule de l'entrée et s'arrêtèrent à la porte de la salle de bal. Elle jouissait de la sensation que leur arrivée avait produite. Elle savait qu'elle était la plus belle parmi tant de jolies filles et qu'elle était aussi la plus élégante.

Elle savait encore que l'entrée en scène de Kurt était un événement, et ce n'était pas simplement parce que ses vêtements étaient remarquablement bien coupés et qu'il était d'une élégance inaccoutumée dans ce milieu, ni parce que sa raie était très à gauche et ses cheveux bien tirés en arrière comme personne ici n'eût osé se coiffer, même si jamais personne y avait pensé! C'était un je ne sais quoi d'indéfinissable dans l'allure et d'indéniablement anglais qui le mettait au-dessus des autres. Et ce qui lui faisait encore plus plaisir, c'était que les autres hommes s'en apercevaient et lui en voulaient, à lui, tandis que les femmes s'en apercevaient aussi et l'enviaient, elle. Lorsqu'il lui dit : « J'ai peur que nous soyons obligés d'aller nous asseoir dehors; je ne peux pas danser comme ça », elle murmura, lointaine : « Comment? » Tout absorbée

par son plaisir, elle n'avait pas saisi le sens de ses paroles et ce fut seulement lorsqu'il ajouta : « A l'envers — on ne tourne jamais dans ce sens-là en Angleterre, vous savez », qu'elle fit attention et comprit. Elle savait que tout ce qu'il dirait, tout ce qu'il ferait, serait remarqué et critiqué, que leur tenue serait jugée sans indulgence, mais elle n'hésita pas :

— Nous danserons, comme vous dansez en Angleterre.

Il était debout devant elle, les bras ballants. Elle le prit par la main et l'entraîna sur la piste; à pas glissés, ils se mêlèrent à la foule des danseurs. Il avait de l'oreille pour la mesure, mais pas la moindre idée de la danse.

— Vous n'avez qu'à tourner avec moi, — murmura-t-elle. Laissez-vous faire, je conduirai.

Il fit comme elle le lui avait dit. Ils tourbillonnaient. A chaque tour il faisait des progrès; avant la fin de la valse, il avait attrapé le pas.

— C'est assez pour l'instant. Conduisez-moi au foyer.

— Comme vous dansez bien! Je ne m'en serais jamais sorti sans vous.

Il la contemplait avec admiration.

— Oui, je crois que je danse bien.

Elle parlait d'un ton négligent.

— J'aime bien la manière dont vous me tenez. En dansant, tenez-moi toujours comme ça. Ces gens qui serrent de trop près, c'est affreux.

Sa manière de se tenir faisait beaucoup d'effet; il avait de la ligne et, si elle arrivait à améliorer ses pas, ils formeraient un couple parfait.

— Évidemment, mais ils dansent tout de même très bien. En Angleterre, les hommes dansent si mal! La plupart ne dansent pas du tout et c'est défendu de tourner à l'envers. Dans les grands bals, ils vous arrêtent, ils trouvent que c'est mal élevé de tourner à l'envers, mais c'est parce qu'ils ne savent que tourner en rond toujours dans le même sens, comme des toupies. Ce ne serait pas défendu s'ils savaient danser comme vous ici.

Ils dansèrent ensemble toute la soirée. Tout absorbé dans ses pas, il faisait des progrès à chaque danse. Quelques cavaliers vinrent inviter Elinor, mais elle déclina, froidement. Aucune

femme ne lui adressa la parole, mais Richard ne s'en aperçut pas et ne fit attention à personne.

Il ne parla que de la danse en la reconduisant, et lorsqu'ils arrivèrent à la porte du cottage il avait encore des tas de choses à lui dire. Elle entra et remonta la mèche de la lampe du vestibule. Il la regardait, ne sachant s'il devait rester ou s'en aller tout de suite.

— Bonne nuit.

Elle lui tendit la main, il la prit à regret.

— Cela m'ennuie de vous quitter. Est-ce qu'on peut venir vous voir demain?

— Il est deux heures. Demain, c'est mercredi, et vous m'avez dit que vous partiez.

— Non, je ne pars plus. Je ne partirai pas avant...

Elle attendait qu'il finît sa phrase, avec un sourire à demi-moqueur.

— Vous comprenez ce que je veux dire, — fit-il embarrassé.

— Absolument pas.

Cherchant un refuge dans l'action, il rejeta sa cape sur son épaule et alluma une cigarette, puis se retourna vers elle comme s'il voulait dire quelque chose et ne pouvait trouver ses mots. Elle était accoudée à la cheminée; ils n'étaient éclairés que par la lampe du corridor dont la flamme vacillait et qui, elle en fit intérieurement la remarque, sentait horriblement mauvais. Il fit demi-tour brusquement, se dirigea vers la porte ouverte, s'arrêta de nouveau, rentra dans la pièce.

— Quand puis-je venir, après déjeuner?

— Vous pouvez venir déjeuner, si vous voulez vous accommoder de notre modeste repas.

— Comme c'est gentil à vous. Avec joie. Bonne nuit.

Elle ferma la porte d'entrée à clef et monta lentement l'escalier. Elle était fatiguée, mais elle n'avait pas du tout sommeil. Quel enfant c'était — si différent de tous les hommes qu'elle avait connus. Était-ce bien prudent de l'avoir invité à déjeuner? Lorsqu'il verrait comment elles vivaient, sa mère et elle, peut-être en serait-elle amoindrie à ses yeux. Cette pauvre vieille maman, si provinciale, la prendrait-il tout de même pour une dame? Quel risque! Mais il fallait bien le

courir; il n'y avait pas de temps à perdre. Elle alluma les bougies sur sa coiffeuse, s'examina dans le miroir, prit une glace à main pour se regarder à droite, à gauche, par derrière. Elle dégrafa le haut de son corsage et se regarda encore longuement. Elle retira sa robe, son jupon et revint, vêtue seulement de sa légère chemise de soie, se poser devant le miroir, mais il était trop haut pour réfléchir son image au-dessous de la taille. Elle baissa les yeux et regarda ses jambes avec satisfaction en retirant ses bas fins de soie noire; elle savait que ses jambes étaient parfaites. Puis elle enfila sa chemise de nuit et souffla les bougies.

V

Madame Colhouse était bonne cuisinière, surtout sous la direction d'Elinor. Au moment où elles entendirent les pas de Richard sur l'allée, le poisson était sur le gril, et les petits gâteaux prêts à mettre au four. La femme de ménage mal stylée les regardait, elle n'avait jamais le droit de se mêler de la cuisine. Elinor avait mis la table et avait préparé la salade de tomates et de concombres qui était des plus appétissantes dans un ravier vert en forme de feuille. Un vase de cristal plein des plus jolis boutons de roses de madame Shuter décorait la table, sur laquelle étaient encore disposés un plat de pommes de terre cuites au four, de petites soucoupes en cristal avec des coquilles de beurre bien rangées sur des petits morceaux de glace, une petite coupe en argent avec des amandes salées et une autre avec des chocolats. Il y avait à chaque place un demi-cantaloup rempli de glace pilée.

Un rideau de rafia séparait la salle à manger du salon où Kurt fut gauchement introduit par la femme de ménage. Il portait un pantalon de flanelle blanche et une cravate voyante, telle qu'Elinor n'en avait jamais vue. Elle était fascinée par cet affreux assemblage de couleurs. Elle était très sensible aux couleurs et ne put en détacher ses yeux lorsque, soulevant le rideau, elle s'avança vers lui. Il devait l'avoir remarqué, car aussitôt après lui avoir serré la main il lui dit :

— J'ai peur que vous n'aimiez pas ma cravate. Oh! vous savez ce n'est qu'une imitation de Zingari.

Elle n'osa pas lui demander ce que c'était que Zingari, mais lui dit que le déjeuner était servi et le fit passer dans l'autre pièce. Elle se mit tout de suite à table tandis qu'il restait debout derrière elle et attendait.

— Et madame Colhouse?

— Maman va venir tout à l'heure. Elle tient à faire la cuisine elle-même. On ne peut pas trouver de cuisinière ici et notre vieille négresse est à Waterville.

Elle guettait sur son visage l'effet que produirait cet aveu humiliant.

— Je suis désolé de lui donner un souci supplémentaire. Si j'avais su! Est-ce que je puis faire quelque chose pour vous aider. Je sais un peu faire la cuisine, j'ai appris quand j'étais « fag » et je me suis perfectionné au Canada.

Tout en se demandant ce que c'était qu'un « fag », Elinor l'invita à s'asseoir, et l'assura que sa mère serait contrariée qu'il se préoccupât du service. Il trouvait tout bien et faisait des compliments sur tout : c'était si appétissant. Et lorsqu'elle lui dit qu'elle y avait mis la main, son admiration tourna à l'enthousiasme.

Quand la femme de ménage eut apporté le poisson, madame Colhouse entra. Elle était très rouge et elle jeta un coup d'œil inquiet à Elinor pendant que Kurt se levait pour la saluer chaudement, lui avançait sa chaise, lui passait le sucre pour le melon. Mais elle n'en voulait pas, et c'est seulement lorsqu'Elinor dit que le poisson était exquis, qu'une lueur de soulagement se peignit sur son visage. Tout se passa pour le mieux et lorsqu'Elinor se leva pour aller à la glacière et revint avec un grand compotier de cristal rempli de pêches Melba qu'elle lui dit avoir préparées elle-même, il lui renouvela son admiration pour son goût et son talent. Elle commençait à croire qu'elle n'avait pas eu tort de le faire pénétrer dans leur modeste intimité et que, loin de le choquer, cela n'avait fait qu'augmenter la considération qu'il avait pour elle. On sentait chez lui un intérêt plus vif et une sympathie croissante dans son attitude envers sa mère et envers elle. Elinor eut l'impression que ce qui lui causait le plus de plaisir, c'était qu'on lui fît sentir qu'il était chez lui. C'était nouveau pour elle; n'importe qui à la place de Richard aurait sans doute été charmé

d'être ainsi admis dans son intimité, mais serait devenu familier par la force des choses. Lorsque madame Colhouse aida la femme de ménage à desservir, il la supplia de le laisser l'aider.

— Si vous saviez comme cela me ferait plaisir.

— Vous vous habituerez à être servi, le temps que vous ayez fini! — répondit la mère.

Ce n'était pas du tout la réponse qu'elle aurait dû faire, aussi Elinor emmena-t-elle Richard dans l'autre pièce en lui disant:

— Maman préfère vraiment faire le service elle-même.

— Comme j'aime votre mère, — dit-il, — elle est si bonne; mais elle a l'air un peu triste?

Elinor était assise dans le fauteuil bas, elle s'éventait; il faisait très chaud.

— Je crains qu'elle n'ait que trop de raisons pour l'être.

Elle poussa un soupir et mit son éventail devant ses yeux. Il fallait profiter de l'occasion.

— Elle n'est pas heureuse avec mon père et nous avons perdu toute notre fortune...

Il s'assit près d'elle au bout du sofa.

— Nous habitions Baltimore. Mon père est médecin et à ce moment-là il était riche. Quand il a été ruiné, nous sommes allés habiter Waterville; et les choses ont été de mal en pis. Je suis une charge pour lui, mais il m'adore; il me donnerait tout s'il pouvait. J'ai été élevée comme une petite princesse. Maintenant il est vieux et il se met à spéculer avec le peu qui lui reste.

Elle referma son éventail et détourna le visage.

— Je suis peiné pour vous, — il posa sa main légèrement sur celle d'Elinor qui reposait sur ses genoux, — vraiment peiné, — répéta-t-il.

— Oh! il n'y a rien à faire, — dit-elle avec un geste qui semblait écarter un spectre. — Je me demande pourquoi je vous ennuierais avec tout cela.

— M'ennuyer! quand je pense que je n'ai fait que vous parler de moi tout le temps et que j'ai dû vous ennuyer à mourir. Quand je pense que vous avez été assez aimable pour m'inviter à ce déjeuner exquis et tout ça, quand vous êtes... vous êtes...

Il se leva, alla à la fenêtre et revint.

— Si seulement j'avais de l'argent; cela me met tellement en colère. Mon père en a tant.

Elinor se mit à rire.

— Je ne vois pas le rapport.

— Mais si. A quoi sert l'argent si on ne peut pas aider ses amis avec?

— Mais vous nous connaissez à peine.

— J'ai l'impression de vous connaître depuis des années. Vous comprenez bien ce que je veux dire. Votre mère est si charmante.

Il avait à peine achevé ces mots que madame Colhouse apparut, suivie de la femme de ménage qui portait sur un plateau le café qui fumait et sentait délicieusement bon.

— Mon Dieu, quel festin! Je sais bien que c'est vous qui l'avez fait. A la maison, c'est toujours ma sœur aînée qui le fait, sauf quand il y a du monde.

— Combien de sœurs avez-vous, monsieur Kurt? — demanda madame Colhouse.

— Deux. Je voudrais vous les faire connaître et ma mère aussi.

Il s'arrêta un instant et regarda Elinor :

— Peut-être en aurai-je l'occasion un jour...

Il était clair qu'il voulait ne rien leur laisser ignorer de lui et, en fait, il leur expliqua pas mal de choses cet après-midi-là. Elinor voyait que sa mère était intriguée par beaucoup d'expressions et d'allusions; elle l'était aussi, mais elles n'avaient pas besoin de montrer leur ignorance. Inutile de se trahir, c'était des choses qu'on pouvait apprendre sans avoir à se les faire expliquer quand on avait du bon sens.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les jours qui suivirent ne furent pas sans inquiétude pour Elinor. C'est extraordinaire ce que vingt-quatre heures peuvent paraître longues quand on est dans l'attente d'un événement particulier, partagée entre l'espoir et l'anxiété. Non que

le temps passât lentement; au contraire, elle regrettait les heures qui ne semblaient pas la rapprocher du but, et se demandait à elle-même si elle les avait bien remplies. Elle avait l'impression que les événements ne prenaient pas la tournure qu'ils eussent dû prendre. Avait-elle fait ou négligé de faire quelque chose qui eût déterminé une situation plus favorable, plus féconde et surtout plus poignante? Car jusqu'à présent, malgré les apparences qui avaient pu frapper les voisins et les gens qui les avaient vus à l'hôtel, malgré son attitude extrêmement empressée envers elle, Richard Kurt ne lui avait pas fait de déclaration. Et elle ne trouvait aucun appui auprès de sa mère, qui, en dépit du bon sens et des sentiments les plus naturels, avait l'air de protéger les intérêts du jeune homme aux dépens de ceux de sa propre fille. On eût dit que son instinct maternel avait été réveillé par une telle absence d'artifice chez Kurt et par ce qu'elle imaginait être sa faiblesse. Il ne les quittait pas, c'était le troisième jour depuis le bal et, ce soir-là, Elinor devait dîner avec lui à l'hôtel où il était rentré s'habiller. Un orage les avait retenus tout l'après-midi à la maison, mais il avait l'air exactement aussi content quand sa mère était là que lorsqu'ils étaient seuls tous les deux. Elle alla jusqu'à s'étonner ironiquement que sa mère ne vînt à l'hôtel lui servir de chaperon.

— Oui, — répondit madame Colhouse avec aigreur, — il aurait plutôt besoin d'une mère que d'une femme.

Après quoi Elinor monta s'habiller en prenant la résolution de s'arranger, quoi qu'il arrive, sans l'aide de sa mère.

Il arriva ponctuellement à huit heures comme il était convenu, mais lorsqu'elle entra dans la pièce, il se leva presque sans faire attention à elle et continua de supplier madame Colhouse et d'insister pour qu'elle vînt avec eux.

— Je ne vois pas pourquoi vous ne viendriez pas. Votre robe? Vous êtes toujours très bien. Et puis qu'importe la toilette dans cet hôtel.

Ce qui n'était pas très aimable pour Elinor qui avait mis spécialement une robe du soir très élégante, copiée sur un modèle de New-York.

En allant à l'hôtel, il lui dit que cela ne lui plaisait pas

beaucoup de l'emmener toute seule, était-ce bien convenable? Est-ce qu'on n'allait pas jaser?

— Si vous avez peur qu'on vous voie avec moi, vous feriez mieux de le dire tout de suite et de ne pas m'emmener, — dit-elle en s'arrêtant.

A la fin, elle perdait patience avec lui.

— Vous savez bien que ce n'est pas ce que je veux dire! C'est uniquement pour vous; il ne faut pas vous en offenser, je vous en prie.

Son attitude était suppliante et elle se radoucit, mais elle n'était pas complètement calmée. Ç'était tellement irritant qu'il ne fût pas touché comme les autres par sa beauté et son élégance. Il avait l'air de trouver ça tout naturel et se contentait de jeter sur elle, de temps en temps, un coup d'œil distrait tout en parlant. Elle savait que ce soir-là elle était particulièrement en beauté; tout le monde au restaurant se retourna sur eux lorsqu'ils entrèrent. Il avait eu l'idée stupide de choisir une table dans un coin où l'on pouvait à peine la voir. Elle ne put s'empêcher de faire une allusion quelque peu sévère sur ce choix et lorsqu'il dit : « On est moins en vue ici, je croyais que vous aimeriez mieux cela », une telle réponse n'eût fait qu'augmenter son irritation, si un homme à l'air imposant et une dame couverte de bijoux, n'eussent pris place à la table voisine. Kurt leur tournait le dos, ce qui valait mieux, car l'homme regardait Elinor avec une admiration marquée — en fait il ne la quittait pas des yeux.

Ce devait être quelqu'un d'important, car, vers la fin du dîner, Hugh M'Alpin vint à la table de leurs voisins pour les saluer. Il leur serra la main et leur demanda quand ils étaient arrivés. M'Alpin était le premier à Manitou et ne se dérangeait que pour les gens qui en valaient la peine.

— Nous sommes venus d'Détroit dans mon wagon spécial. J'fais ma grande tournée annuelle. Il y a une conférence à Milwaukee, j'y vais et ça va barder.

Il parlait haut, avec un fort accent américain et, s'il s'adressait à M'Alpin, ses yeux étaient tournés vers Elinor. Il continua à parler bruyamment à sa voisine, en faisant des allusions à leur nouvelle maison de Cleveland « en pierre de taille » et à leur cottage de Narragansett. En sortant de table, Kurt

s'arrangea pour tourner le dos à ses voisins tout en s'effaçant pour laisser passer Elinor.

Ils s'assirent dans le hall où l'on se tenait après les repas.

— Vous n'avez pas vu cet homme à la table voisine? — ne put-elle se retenir de lui demander.

— Je l'ai entendu, cela m'a suffi.

Mais le personnage en question sortait du restaurant. Elinor le vit se diriger tout droit sur eux et, à sa grande surprise, tendre la main à Kurt, qui se leva sans empressement et la serra du bout des doigts tandis que l'homme lui demandait :

— Comment allez-vous, jeune homme? Où est votre oncle?

— A Londres.

— Je parie qu'il va vendre la C. W. & M. Votre groupe n'peut pas faire marcher l'affaire avec les lois *Inter-State*. Un cigare?

Kurt refusa poliment, mais l'autre n'avait pas l'air de vouloir s'en aller et continuait à ne pas la quitter des yeux.

— J'ai proposé une combinaison à votre oncle, mais il n'veut rien savoir. Il est trop collet-monté et il en r'vient toujours à ses actionnaires. Il faut qu'il apprenne à ses actionnaires c'que c'est qu'les affaires, je n'arrête pas d'lui dire.

Après avoir pendant un bon moment fait un discours assez sévère sur la politique de M. Théophilus Kurt dans l'administration de ses chemins de fer, en lui dictant ce qu'il devait faire et ce qu'il ne devait pas faire, tandis que Richard demeurait silencieux, il se tourna soudain vers Elinor et lui demanda d'une manière significative si elle habitait l'hôtel et pour combien de temps.

— Mademoiselle Colhouse habite chez sa mère, monsieur, interrompit Kurt sur un ton glacial.

L'autre, imperturbable, continua :

— Ah! vraiment? J'ai connu un docteur Colhouse qu'essayait de se débrouiller dans une affaire d'mines à Chicâgo il y a que'que temps.

Il la regarda d'un air entendu, mais Kurt était là qui le fixait sans dire un mot. L'apparition de la dame aux diamants à qui Galton fit signe, mit terme à leur embarras. Elle s'appro-

cha et il la présenta comme sa femme. Kurt lui offrit son siège, s'inclina et s'éloigna, au grand soulagement d'Elinor.

— Où avez-vous été pêcher l'jeune Kurt? Il a l'air de s'gober rudement, — lui dit M. Galton en lui soufflant un nuage de fumée à la figure.

Elinor n'aimait pas la fumée du cigare, mais elle sourit aimablement. Il lui fallait s'arranger pour qu'il ne dît rien de désobligeant sur son père en présence de Kurt.

— Il est Anglais, tellement Anglais, vous savez, — dit-elle en souriant.

— Oui, et il a beaucoup d'argent. Théophilus Kurt est dans l'groupe Alger et j'parie que l'jeune homme a d'gros intérêts dans leurs affaires. En tout cas l'baron a beaucoup d'considération pour son président; il lui laisse faire tout ce qu'il veut.

Elinor mesurait la portée de ce renseignement lorsque madame Galton dont les yeux étaient fixés sur elle pendant que son mari parlait, ajouta :

— Peut-être mademoiselle Colhouse en sait-elle plus que toi, James, sur les Kurt. Connaissez-vous madame Kurt, mademoiselle?

— Non, madame, j'ai fait la connaissance de M. Richard Kurt ici cet été, après le départ de sa tante pour l'Angleterre.

Madame Galton lança un regard d'intelligence à son mari; le moment était critique; Elinor, très gênée, se demandait ce que signifiait ce regard. Les diamants pouvaient faire diversion.

— Quels merveilleux bijoux vous avez, madame.

La vieille qui jouait complaisamment avec sa parure et regardait les pauvres petits bijoux dont Elinor avait orné son corsage, comme le voulait la mode, répondit :

— Ce sont tous des cadeaux de M. Galton.

Qu'est-ce que cette vieille sorcière ainsi parée voulait insinuer?

— Je m'en serais doutée, madame, — dit-elle en souriant au président dans le dessein réfléchi de lui plaire.

Même aux dépens de son propre intérêt, elle ne résistait jamais au plaisir de mettre quelqu'un en boîte. Ce qui, cette fois, lui réussit et si bien que la dame étincelante se leva, hocha la tête et partit.

M. Galton manifesta une joie exubérante.

— Vous avez fait sauver la vieille; vous êtes une gosse épatante. Dites, — lui souffla-t-il dans l'oreille, — et c'fils à papa, alors quoi?

Il recula un peu et attendit sa réponse.

— Je crois que je n'ai pas bien compris.

Elle voulait lui laisser entendre qu'elle ne prenait pas sa question en mauvaise part, tout en mettant une extrême distinction dans le ton de sa réponse.

— N'importe qui peut voir qu'il est amoureux d'vous. Si, moi, j'ajoutais mon mot, est-ce qu'il y aurait encore une petite place dans vot'cœur?

— Pourquoi, qu'est-ce que vous en feriez?

Il avait l'air de la transpercer avec ses petits yeux bleus.

— Je crois qu'vot'père n'en serait pas fâché, non? Il n'a pas d'veine en c'moment, hein?

C'était le moment de faire appel à sa pitié.

— C'est bien dur pour ma mère et pour moi. Quelquefois je me demande ce que nous allons devenir. — Sa mine était pitoyable. — Naturellement, M. Kurt ne sait rien de tout cela.

— Pourquoi lui en parler? Vous n'avez qu'à l'épouser et tout est dit! Si jamais j'peux faire qué'que chose pour vous, il faut me l'faire savoir.

Il sortit de sa poche un gros portefeuille bourré de billets de cent dollars et en tira une carte sur laquelle était gravé en gros caractères :

JAMES W. GALTON

Président

CCC. & O. & Associated Railroads, Cleveland.

— Nous habitons Euclid, mais écrivez-moi à mon bureau et mettez « personnel ». On n'sait jamais...

A quelque distance, Richard Kurt, incertain, était resté en suspens. Le président des chemins de fer traversa le hall d'un pas assuré, mit la main sur l'épaule du jeune Anglais et lui parla, comme il avait fait à Elinor, à l'oreille.

Un instant après, faisant mine de chasser un souvenir désagréable, Kurt se laissa tomber dans un fauteuil à côté d'elle.

— Ouf! quel type! Il m'a dit que votre père était un grand ami à lui.

Le ton ironique laissait entendre qu'il n'en croyait rien.

Elle était bien embarrassée pour lui répondre.

— Mon père, étant médecin, connaît toutes sortes de gens. Il ne peut pas toujours choisir ses relations et M. Galton a de l'influence. Il a été très gentil pour moi et m'a dit de lui écrire si jamais j'avais besoin d'un ami.

Kurt parut épouvanté.

— Il vous a dit ça? Eh bien, tout ce que je peux dire c'est que...

Il n'acheva point; son expression de dégoût parlait assez pour lui.

En la reconduisant au cottage, il laissa échapper une phrase qui lui donna à réfléchir plus tard, en se couchant, et la tint éveillée un bon moment.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que je ferais n'importe quoi plutôt que de vous laisser tomber entre les mains d'un homme pareil. Son amitié! Je préférerais qu'il vous détestât.

Ce n'était pas tout à fait un aveu, mais ce n'en était pas loin. La question était maintenant de savoir comment elle allait tirer parti de son avantage et faire avancer les choses. Fallait-il ou non se servir davantage de M. Galton?

II

Kurt ne vint pas le lendemain matin, mais envoya un mot qui ne commençait point par son habituel « Chère Amie ». Évidemment il n'était pas assez hardi pour l'appeler Elinor, même de vive voix, et il ne l'avait jamais fait. Il lui avait expliqué une fois qu'il inventait des noms pour les gens qu'il aimait, mais jusqu'ici il n'en avait pas inventé pour elle.

« *Juste un mot pour vous dire que je n'irai pas vous voir cet après-midi. J'ai promis à des gens de faire un poker ici. Mais, si vous permettez, je passerai après le dîner.*

R. K. »

C'était tout et ce n'était pas encourageant. Son premier mouvement fut pour lui répondre fraîchement et lui dire de ne pas se donner la peine de venir dans la soirée et puis elle pensa qu'il valait mieux lui écrire :

« *Je vous attends vers neuf heures. J'espère que vous ne perdrez pas tout votre argent.* »

Madame Colhouse entra dans la pièce comme elle remettait sa réponse au messager.

— Il ne vient pas cet après-midi, maman; il joue au poker.

— Oui? Eh bien, ils ont trouvé une bonne poire, pauvre garçon!

Elinor avait une robe assez défraîchie. Sa frange était frisée, mais son chignon n'était pas fait; elle avait les nerfs à fleur de peau. Dans un mouvement de colère, elle jeta dans la cheminée le mot de Richard.

— C'est tout ce que ça te fait? Tu penses plus à lui qu'à moi. J'espère qu'ils vont le tondre. Il mériterait...

Le bruit du heurtoir vivement frappé contre la porte vint l'interrompre. Un second coup suivit bientôt le premier :

— Descends à la cuisine, et va dire à cette espèce de souillon d'aller ouvrir. Je crois que c'est une visite.

Elinor avait eu à peine le temps de sortir de la pièce et de monter l'escalier précipitamment qu'elle entendit le pas lourd du visiteur impatient. Elle resta sur le palier pour écouter.

— C'est bien à m'ame Colhouse qu'j'ai l'honneur? Ravi d'faire vot'connaissance. Je suis James W. Galton, président d'la CCC. & O. Rencontré vot' fille hier soir. Rudement belle fille.

Elinor était furieuse. C'était sa mère, avec son vieux corsage en alpaga, et un tablier, et coiffée comment! Elle se précipita pour arranger sa frange et enfiler le ravissant négligé bleu que sa mère avait achevé, suivant ses conseils, pendant qu'elle était à l'hôtel, le soir précédent. Il était assis dans le fauteuil cassé, naturellement; sa mère était debout devant lui comme une bonne, naturellement.

— Vous nous prenez à l'improviste, monsieur, — dit-elle le plus gracieusement du monde et avec son accent le plus distingué.

— Pensé que j'pouvais v'nir sans façons, vu que j'connaissais vot'père.

Madame Colhouse eut l'air saisi et, sur un signe de sa fille, elle prit une chaise sur le bord de laquelle elle s'assit, regardant tour à tour Elinor et le visiteur.

— Maintenant, il faut qu' vous me considériez comme un ami d'la famille. J'ai une proposition à vous faire. J'm'en vais demain à Détroit, qu'est-ce que vous diriez de v'nir avec moi dans mon wagon spécial et d'emmener c'jeune Anglais avec nous. Vous pourriez rester un jour ou deux. Il y a d'beaux magasins à Détroit.

Il regarda Elinor des pieds à la tête et parut satisfait.

— Je m'charge de l'hôtel et du retour. Qu'est-ce que vous en dites?

Il s'adressait à madame Colhouse dont le visage exprimait une surprise croissante à mesure qu'elle se rendait compte qu'elle était comprise dans cette invitation.

— Merci bien, monsieur, mais c'est impossible pour moi. Merci beaucoup.

Elle regarda sa fille d'un air effaré. Elinor réfléchissait rapidement. Quel était son dessein? Son amabilité ne pouvait être désintéressée. Que faire? Kurt n'accepterait certainement pas et, si elle y allait sans lui, elle ne le reverrait jamais. Et à quoi M. Galton pouvait-il bien lui servir en comparaison de l'autre?

— Je crains que ce soit impossible. Ma mère ne peut pas venir et naturellement je ne peux pas y aller sans elle.

Il la regarda d'un air sceptique.

— C'est comme vous voulez, — dit-il. — Il y a des gens, comme ça, qui aiment se ballader en wagon spécial, et puis j'espérais que vot'mère viendrait comme j'connais l'docteur.

Il se leva et tendit la main à madame Colhouse :

— Ravi d'avoir fait vot'connaissance. S'il y a quéque chose pour vot'service, un jour ou l'aut', vous n'avez qu'à l'dire. J'ai donné mon adresse à vot'fille. Au revoir, mam'selle, si vous changez d'idée, vous n'avez qu'à v'nir avec vot'jeune Anglais. Nous partons à neuf heures et d'mie.

Sans en dire davantage il sortit à grands pas de la pièce et puis de la maison, en claquant la porte derrière lui.

Elinor savait bien que sa mère attendait au moins un mot d'explication sur l'arrivée et le départ incontinent du président des chemins de fer, mais elle n'était pas d'humeur à le lui accorder. Elle se sentait toute morose sans savoir exactement pourquoi, sinon que tout allait de travers sans que ce fût de sa faute.

Madame Colhouse poussa un profond soupir et se dirigea lentement vers la cuisine.

Ça, c'était bien elle, toujours prendre des airs de martyre et s'en aller à la cuisine : quelle sale habitude! Elinor la rappela.

— Tu ne pourrais pas attendre une minute? On croirait que tu ne peux pas en sortir, de cette cuisine.

Madame Colhouse chercha le ruban noir qui était sous sa blouse et sortit sa montre de son corsage.

Elinor lui lança un regard haineux :

— Ce n'est pas la peine d'essayer de me dire l'heure qu'il est sans mettre tes lunettes. Je sais bien que tu vas me dire qu'il faut bien que tu ailles préparer le déjeuner. Mais comme il y a de la viande froide et des pommes de terre au four, ça n'est pas la peine.

Sa mère ne répondit rien, elle soupira une fois de plus et remit sa montre dans son corsage.

— Maman... — Elinor entendait faire comprendre à sa mère qu'elle se contenait, — combien de fois t'ai-je dit de ne pas aller à la porte habillée comme tu es?

— Comment voulais-tu que je fasse? Je n'ai pas eu le temps de réfléchir, et puis la femme était là-haut en train de balayer. Et puis... il était déjà entré dans le jardin.

— Oui, et si tu avais fait comme je t'ai dit, tu n'y aurais pas été; combien de fois te l'ai-je répété? Mais à quoi bon faire des efforts pour te rendre un peu convenable?

Elinor fit un geste de désespoir qui provoqua un nouveau soupir.

— Je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller à Détroit avec Galton.

Elle n'avait pas la moindre intention de le faire, elle voulait simplement pousser sa mère à la désapprouver. Mais elle échoua.

— Après ce que tu as fait à New-York, ça ne tire plus à conséquence.

— Ce que j'ai fait à New-York? Qu'est-ce que tu veux dire?

Madame Colhouse réprima un nouveau soupir et garda obstinément le silence.

Elinor entendait avoir une explication.

— Je veux que tu me dises, qui est-ce qui se mêle de mes affaires? Qui est-ce qui a papoté? Évidemment, Felton, je sais, peuh! — Elle ricana. — C'est un joli coco pour me débiner.

Elle se rejeta sur sa chaise avec colère.

— Qu'est-ce qui te dit que c'est Felton Crane? — dit madame Colhouse d'une voix irritante.

— Tu sais bien qu'il est follement jaloux et qu'il est capable de dire n'importe quoi. Mais, en attendant, qu'est-ce qu'il t'a dit? Je suis décidée à le savoir, et ce n'est pas la peine de me la faire. Oui, ça, c'est bien lui.

— Je ne te dirai pas un mot de plus, Nell, ça m'a déjà suffi la dernière fois.

— Tu n'avais pas besoin de faire des ragots avec lui à ce moment-là, encore beaucoup moins maintenant, qu'est-ce qu'il a besoin de fourrer son nez dans mes affaires, de quel droit?

— Écoute, Nell, est-ce que tu as toujours été loyale avec lui? Tu ne romps pas, pourquoi? Tu n'en veux pas? D'abord, il ne vaut pas grand'chose.

Elinor changea soudain de tactique.

— Qu'est-ce qui t'autorise à dire qu'il ne vaut pas grand'-chose? Qu'est-ce que tu en sais? Il vaut toujours mieux que rien.

Sa mère parut déconcertée.

— Qu'est-ce que tu veux dire? S'il te plaît, pourquoi ne l'épouses-tu pas?

— Tu sais parfaitement que Felton n'a pas un sou. Et puis je n'ai pas l'intention de rester à Waterville jusqu'à la fin de mes jours, j'aimerais mieux mourir, — ni en Amérique — ou bien alors à New-York.

— Je pensais... — Madame Colhouse parlait cette fois avec

quelque emphase, — que, pour toi, New-York, c'était fini, mais comme tu ne dis jamais rien...

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Tu sais qu'Hilyard ne peut pas encore m'épouser. Ça, je te l'ai dit, et je n'ai pas l'intention de l'attendre. C'est à Richard Kurt que je pense.

— Mais il n'est même pas venu aujourd'hui. Tu vois bien que ce garçon ne pense pas au mariage.

Elinor fut troublée un instant, mais c'est avec fermeté qu'elle répondit :

— Tu crois ça. Justement il vient ce soir après dîner. Et je tiens à ce que tu lui dises que le président est venu me demander d'aller à Détroit.

— Qu'est-ce que ça y fera?

— Maman, écoute, tu ne vois donc pas que M. Galton est fou de moi. S'il a invité Kurt, c'est uniquement parce qu'il le considère comme un gamin. Il faut que tu le lui dises.

Madame Colhouse reprit son air résigné.

— Soit! je le lui dirai et si jamais tu l'épouses, tu auras une sacrée veine, je le reconnais.

III

Elinor n'ignorait pas le prestige de l'élégance et combien elle pouvait rehausser la beauté. Elle n'ignorait pas non plus que nulle autre femme ne savait s'en servir mieux qu'elle. En dépit de l'indifférence apparente de Kurt à ses effets les plus sûrs, elle ne pouvait vraiment pas croire qu'il y fût aussi insensible qu'il en avait l'air. Sans doute fallait-il faire la part de sa timidité, il se pouvait très bien aussi qu'en Angleterre il ne fût pas de bon ton de faire des compliments.

Elle avait décidé, en cette occasion, de paraître pâle et triste. Elle s'enduisit donc le visage de blanc, avec discernement, évitant de se farder les lèvres et choisit un déshabillé vague en crêpe de Chine noir, qui, bien soutenu par son teint et sa coiffure, lui donnerait cette hauteur languissante qu'elle avait si souvent admirée au théâtre. Après tout, la vie n'est-elle pas un théâtre dont nous sommes les acteurs?

Tout en méditant de la sorte, tout en regardant son déshabillé étalé sur le lit et en calculant qu'il pourrait s'ouvrir lorsqu'elle s'étendrait, ainsi qu'elle en avait décidé, sur le sofa, elle choisit un jupon transparent bouton d'or; elle ne mettrait pas de corset, juste une chemise légère dessous. Elle avait soigneusement arrangé le petit salon avant de monter s'habiller, elle avait poussé le sofa contre le mur de manière que la lampe à abat-jour vert projetât son éclat au milieu et au pied, tandis qu'elle ne diffuserait qu'une lumière tamisée et doucement théâtrale à l'endroit où sa tête reposerait. Elle avait disposé le meilleur des deux fauteuils près du sofa, le dos tourné à la lampe, et elle avait dit à sa mère de s'asseoir dans celui dont le ressort était cassé, de l'autre côté de la cheminée. Elle avait aussi apporté spécialement deux coussins, l'un noir et or et l'autre cramoisi, pour mettre sous sa tête et dans son dos. La seule autre lampe était près de la porte, dans le coin, et l'éclairerait au moment où elle entrerait, tandis que le dossier du sofa et le coussin, au contraire, feraient écran lorsqu'elle serait étendue.

Elle ne se pressait pas de s'habiller, se réservant de donner une dernière touche à sa toilette comme il arriverait; elle avait raison, car il était presque neuf heures et demie quand elle entendit ses pas. Elle commençait même à s'inquiéter et ne fut rassurée que lorsque la voix de Richard lui confirma son arrivée. Elle faillit rater son entrée, il avait l'air si profondément intéressé par ce que sa mère lui disait qu'elle dut attendre quelques secondes sur le seuil avant qu'il ne s'avançât vers elle. Il était en pleine lumière, elle remarqua qu'il était moins bien peigné que d'habitude et qu'il était un peu rouge; ses gestes aussi trahissaient quelque excitation et, est-ce qu'il était bien d'aplomb sur ses jambes? Elinor était assez experte à reconnaître ce genre de symptômes de par l'expérience qu'elle en avait acquise avec le docteur Colhouse. Comme elle s'enfonçait, languissante, dans les coussins, il lui demanda avec compassion :

— J'espère que vous n'êtes pas malade?

— Ce n'est qu'un léger mal de tête, c'est nerveux. Ne faites pas attention, ce n'est rien. Et ce jeu, comment vous en êtes-vous sorti?

— Au diable le jeu. Votre mère vient de me parler..., — il tourna la tête pour se faire entendre de madame Colhouse, mais elle avait quitté la pièce sans bruit, — de ce sacré Galton.

Il parlait avec rage. Cette colère était exactement celle qu'elle souhaitait. Elle passa un bras sous sa tête pour y reposer son charmant visage, et de l'autre main caressa légèrement, tendrement le bras de Richard.

— Ne soyez pas si fâché..., — et puis très doucement, elle ajouta : — cher.

Il bondit en agitant les bras fébrilement.

— Fâché! Mais vous ne voyez pas où il veut en venir, le salaud. Il me prend pour le dernier des imbéciles et il croit qu'il va me mener par le bout du nez. Savez-vous ce qu'il veut, eh bien! c'est... c'est...

Elle savait qu'il ne lui était pas possible, sans lui manquer de respect, d'expliquer en termes propres les desseins perfides du président. Elle ferma les yeux un instant.

— Ma situation n'est pas commode. Je n'ai pas de père pour me protéger; et maman est si peu méfiante. Croyez-vous que M. Galton, qu'un homme de sa situation et de son âge soit capable...

— C'est une canaille, il est capable de tout. Il croit parce qu'il est riche et qu'il a ce sacré wagon spécial, qu'il peut faire tout ce qui lui plaît. Je sais ce qu'il vaut! Vous ne le savez pas. Et comment le sauriez-vous? Je vous en prie — il se pencha vers elle, — promettez-moi de ne plus jamais revoir cet homme. Il est capable de toutes les ruses... et je ne sais même pas si...

Elle lui prit le bras et le pressa doucement.

— Asseyez-vous, Richard. Vous permettez que je vous appelle Richard?

Il lui prit la main et la serra entre les siennes.

— Si je vous le permets? Rien ne pouvait me faire plus plaisir.

Il approcha sa main de ses lèvres dont elle sentait la chaleur, une chaleur qui n'était pas naturelle; il déposa un baiser sur ses doigts qu'elle retira lentement, en frôlant son visage. Il faisait très chaud. Ses yeux parcouraient la ligne de son corps,

se relevaient vers son visage; ils étaient très brillants; la lumière du coin donnait en plein sur son propre visage, il haletait. Ils ne disaient mot ni l'un ni l'autre, les yeux dans les yeux. Elle sentait elle-même sa poitrine palpitante se soulever et retomber indépendamment de sa volonté. La situation était tendue, il fallait qu'elle ne se départît point de son air détaché, c'était capital. Tout à coup il se pencha et l'embrassa sur la joue.

— Richard! Richard!

Il recula; elle sentit qu'il était un peu effrayé de son geste.

— Je vous en supplie, pardonnez-moi, Elinor.

Il reprit sa main et la couvrit de baisers en murmurant :

— Je n'ai pas pu me retenir, non, je n'ai pas pu. Vous êtes si jolie, sans défense, et la pensée de ce salaud...

Elinor joua un atout. Écartant sa main des lèvres de Richard, elle prit la sienne, l'embrassa et la pressa contre sa poitrine. Mais il la retira en disant :

— Comment pouvez-vous embrasser ma main? C'est moi, c'est moi, qui dois embrasser la vôtre!

Et il porta sa main passionnément à ses lèvres. Elle se souleva à demi et de son autre main le prit par le cou puis, retombant sur le sofa, elle l'entraîna avec elle. A genoux contre le sofa, il enfouit son visage dans sa poitrine; elle le tenait toujours par le cou et chaque mouvement la chiffonnait davantage. Ses lèvres étaient sur ses lèvres maintenant, et elles y demeuraient. Il caressait sa poitrine, suivait la ligne de son corps, retirait sa main timidement, osait encore et ne la retirait plus. Elinor n'était pas restée insensible à ces transports et lorsque, palpitant encore, abattu, honteux, il se releva et la considéra comme si maintenant elle était devenue sa chose, d'un geste pudique à souhait elle se couvrit le visage avec les mains.

— Elinor, chère Elinor... — sa voix était entrecoupée de sanglots, il tomba à genoux devant elle. — Je vous aime! Je vous aime! Vous êtes à moi maintenant, dites, vous êtes à moi?

Très lentement, elle découvrit son visage et le regarda

doucement. Enfin, avec toute la tendresse qu'elle put mettre dans sa voix, elle murmura :

— Maintenant, qu'est-ce que ça peut faire! Je vous aime, Richard.

Il couvrit ses lèvres de baisers:

— Ma chérie... ma chérie... ma chérie... — fut tout ce qu'il put trouver.

Maintenant elle s'abandonnait à lui complètement. Son déshabillé de crêpe de Chine noir pouvait aller au diable, elle s'en fichait pas mal. Oui! et sa chemise garnie de Valenciennes aussi! Plus rien ne comptait maintenant! Il s'en donna désespérément pendant plusieurs minutes jusqu'à ce que vraiment elle commençât à en avoir assez. Il s'arrêta assez brusquement et se releva, un peu chancelant.

Elinor se remettait; avec son habileté coutumière, elle arrangea sa robe et sa coiffure sans avoir, dans l'exécution de ces gestes, la maladresse ridicule dont elle savait qu'on faisait preuve généralement en de telles circonstances. Sans avoir joué précédemment une scène exactement semblable, le genre ne lui en était pas tout à fait inconnu.

— Chérie... — il se pencha sur elle et l'embrassa, — je ne le ferai plus jamais. J'ai l'impression de ressembler à cette brute de Galton. Que puis-je faire pour réparer?

Elle avait posé ses pieds par terre, mais restait encore étendue sur les jolis coussins avec un air épuisé. Il était près d'elle maintenant, il avait pris sa main dans les siennes et la regardait anxieusement. Ils restèrent ainsi un instant, puis, d'un geste soudain, elle se redressa, mit son autre main sur la sienne et lui dit avec une ardeur frémissante, en le regardant dans les yeux :

— Une seule chose, Richard. Il faut que vous disiez tout de suite à maman que nous sommes fiancés. J'ai peur qu'elle soupçonne quelque chose, cette maison est en carton, on entend tout.

Elle ne le quitta pas des yeux en attendant sa réponse. Le moment était critique.

Il hésitait, comme s'il faisait un effort pour rassembler ses esprits et réfléchir; et puis il l'embrassa doucement.

— Fiancés! Nous sommes fiancés! Naturellement je vais le

dire à votre mère tout de suite! Quand? Demain? Mais... Qu'est-ce qu'elle va dire? Est-ce qu'elle ne va pas trouver que nous allons un peu vite?

— Maman vous aime tellement qu'elle y consentira tout de suite. Elle sera peut-être d'abord un peu surprise, mais je suis sûre qu'au fond elle sera très contente. Venez demain matin. Maintenant, il vaut mieux vous en aller.

Elle se leva en s'appuyant le bras de Richard. Ils sortirent de la pièce ensemble et il la prit dans ses bras une fois de plus. La porte d'entrée était ouverte et ils étaient en pleine lumière, sous la lampe du vestibule, mais qu'est-ce que ça faisait maintenant?

— Encore, chérie.

Il l'embrassa une dernière fois et, comme il descendait l'allée, elle vit qu'il essayait de marcher à reculons pour la regarder jusqu'au bout, mais il n'était pas assez d'aplomb sur ses jambes et dut y renoncer.

Sans plus attendre, Elinor ferma la porte à clef, éteignit les lumières et se précipita dans la chambre de sa mère. Madame Colhouse était assise devant une table avec une lampe dessus, en train de coudre une garniture à un corsage de sa fille. Elle releva la tête et parut surprise lorsqu'Elinor entra et la gratifia d'un baiser sonore sur la joue.

— Il m'a demandé de l'épouser, maman, et il t'annoncera nos fiançailles demain.

Madame Colhouse posa son ouvrage et retira ses lunettes.

— Alors, cette fois, c'est le mariage?

Elinor était dans un état d'exaltation trop grand pour se laisser ennuyer par quoi que ce soit.

— Mais oui, certainement, et même... mais peu importe.

Elle allait dire : « J'ai l'intention de l'épouser le plus tôt possible », mais elle ne voulait pas se risquer, sa mère aurait pu le répéter étourdiment à Richard et c'était tout ce qu'il fallait éviter.

— Ça ne sera pas si facile, Nell. Et qu'est-ce que sa mère dira?

Elinor sourit.

— Eh bien, si ça ne lui plaît pas, à sa mère, tant pis. Il faudra tout de même qu'elle l'encaisse. C'est son enterrement, pas le mien.

IV

Elinor ne se faisait aucune illusion en ce qui concernait son pouvoir sur Richard, mais elle n'avait pas l'intention de perdre son sommeil pour cela, elle était bien décidée au contraire à ménager ses forces physiques aussi bien que morales. Lorsqu'en reprenant conscience après avoir dormi huit bonnes heures d'un sommeil réparateur, elle enfila en se levant sa vieille robe de chambre bleue, cette fidèle amie lui rappela d'autres matins où ses espoirs de la veille avaient été déçus. Elle s'efforça cependant de conserver une attitude confiante en présence de sa mère qui l'observait de près pendant qu'elles prenaient leur café du matin à la cuisine et, malgré ses tiraillements, elle avalait de bonnes bouchées de *griddle cake* arrosé de sirop d'érable, en louant sa mère de son adresse culinaire.

— Personne ne sait le faire comme toi, maman.

Madame Colhouse reçut le compliment sans joie.

— Tu ferais mieux de dire ce que tu veux pour dîner.

— Pour déjeuner, tu veux dire. Poulet grillé, petits pois et pommes de terre nouvelles. Il me reste un peu de chocolat Caillard et si cette espèce de souillon est capable de me rapporter de la crème, je ferai un soufflé.

Là-dessus elle passa dans l'autre pièce et s'assit dans le rocking-chair pour réfléchir. Elle savait mieux que personne ce que peuvent engendrer les réactions matinales. Elle se représentait Richard Kurt à son réveil dans sa chambre à l'hôtel essayant de se rendre compte de ce qu'il avait fait au juste et de ce qu'il avait dit le soir précédent; elle savait trop bien la fragilité du fil par lequel elle le retenait. Est-ce que le fil tiendrait bon? Viendrait-il ce matin, et parlerait-il à sa mère? Jusqu'à quel point se sentait-il engagé? Cette séparation était périlleuse — on n'est jamais sûre d'un homme aussitôt qu'il a le dos tourné. Mais ce n'était pas un homme et

c'était un Anglais, avec des idées anglaises sur l'innocence des femmes et sur l'honneur. Il était allé assez loin, sa passion l'avait entraîné, il était fou d'elle — la nuit dernière. Même une fois qu'il aurait parlé à maman, elle ne le tiendrait pas tant qu'ils ne seraient pas bel et bien mariés. Mais, pour l'instant, ce qu'il fallait, c'était qu'il vînt.

Fronçant les sourcils, l'air soucieux, Elinor monta dans sa chambre pour s'habiller. Ce matin elle avait décidé de paraître fraîche comme une fleur. Elle ne pouvait pas mieux faire que de mettre sa robe de basin bleu, mais elle choisit une ceinture différente et elle se coiffa comme madame Langtry, avec un rouleau sur la nuque.

TROISIÈME PARTIE

I

Il faisait un temps splendide. Le ciel était bleu et l'eau transparente; ils étaient assis sur le pont du vapeur qui remontait les Détroits. Elinor était délicieusement habillée d'un simple tailleur et coiffée d'une toque toute unie; lui, portait un complet de serge bleu très bien coupé et une cravate bleue à pois blancs; leurs valises étaient à côté d'eux. Tout le monde les regardait avec admiration et jusque-là tout s'était bien passé.

C'était Elinor qui avait organisé le voyage. Ils allaient rejoindre ses amis O'Hara à un endroit qui s'appelait St. Mary's, à l'entrée des Détroits, et passer deux jours avec eux, pour faire une petite fugue avant son départ, puisqu'il devait s'en retourner à son travail, ce qui semblait le préoccuper beaucoup maintenant qu'ils étaient fiancés. Dennis O'Hara était journaliste, il avait épousé la seule amie intime d'Elinor, Julia Bendixon. Elinor ne lui avait pas tout dit, mais elle lui avait dit ce qu'elle voulait lui dire et elle le lui avait dit à sa manière.

Richard avait commencé par faire des difficultés, il avait demandé des explications superflues et s'était inutilement préoccupé qu'elle fût convenablement chaperonnée. Il s'était aussi inquiété de ce que madame Colhouse penserait qu'ils s'en allassent ensemble deux ou trois jours de cette manière imprévue. Il avait été décidé que les fiançailles seraient tenues secrètes jusqu'au retour de l'Oncle Théo, en septembre. Il s'était toujours bien entendu avec son Oncle Théo et sa Tante Kate était Américaine. S'il écrivait à son père ou à sa mère, ils ne comprendraient pas et elle ne pouvait imaginer quelle colère serait la leur. Il ne pouvait en être question maintenant, mais lorsque son Oncle Théo et sa Tante Kate verraient combien elle était jolie, gentille et charmante, ils écriraient à ses parents et arrangeraient tout. En attendant, il lui fallait s'en retourner à Cliftonburg et travailler pour elle.

Elinor l'avait laissé parler, mais elle n'en pensait pas moins. Le voyage à St. Mary's était indispensable et il n'avait pas été facile à combiner. Pas plus tard que la veille il avait parlé sérieusement à sa mère de leurs fiancailles et lui avait dit qu'il se devait de rentrer à Cliftonburg immédiatement. Le matin même, en arrivant au cottage avec sa valise pour aller au bateau, il lui avait encore exprimé ses craintes. « Pensez-vous vraiment qu'il soit raisonnable de partir? J'ai une espèce d'appréhension contre ce voyage. »

Enfin, maintenant ils étaient bel et bien sur le bateau et pour l'instant, du moins, il était de bonne humeur. Il changeait d'humeur subitement. Par moments il avait l'air préoccupé et si elle lui parlait, il tressaillait et ne répondait que d'une manière absente, froide même. Elle n'essayait pas d'analyser ses sentiments à son égard; son air, ses manières, sa voix étaient autant d'éléments qu'elle était sûre d'obtenir en l'épousant, au même titre que les avantages matériels que ce mariage devait lui procurer. Elle était choquée cependant de la manière spontanée et familière dont il traitait les inférieurs. Il faisait des plaisanteries avec le commissaire et blaguait même avec les domestiques de couleur au restaurant, qui éclataient de rire chaque fois qu'il leur adressait la parole. Pendant ce

temps-là elle réfléchissait. Il fallait lui parler sérieusement avant d'arriver à St Mary's. Par où commencer? La seule chose qui fût bien arrêtée dans son esprit, c'était qu'il fallait qu'ils se mariassent tout de suite. Elle pouvait compter sur l'appui des O'Hara. Dennis était aussi malin qu'il passait pour l'être, mais elle aimerait infiniment mieux mener l'affaire elle-même. En montant sur le pont après le repas, elle lui fit une allusion à son attitude à table en lui montrant bien qu'elle lui déplaisait. Il commença par en rire, mais son visage se rembrunit lorsqu'elle lui dit que cela l'humiliait. Pour qui, pensait-il, allait-on la prendre?

— Je suis désolé de vous avoir contrariée, chérie, — répondit-il; — je me sens d'humeur un peu folle quelquefois, vous savez. Et puis tout cela a été assez excitant, avouez?

— Ce n'est pas une raison pour faire le pitre.

Il se détourna d'elle et regarda au large. Il alluma une cigarette et jeta l'allumette par-dessus le bastingage.

— Oh! Si j'essayais de vous expliquer, peut-être vous ne me comprendriez pas. Vous savez, vous ne me connaissez pas depuis longtemps.

Il semblait attendre qu'elle dît quelque chose.

Ce pouvait être un moment tendre, elle ne pouvait pourtant pas s'y obliger. Tout de même, il aurait bien pu montrer plus d'égards pour elle.

— Quand une jeune fille a remis sa vie entre les mains d'un homme... — dit-elle avec flamme d'une voix troublée, — quand elle lui a tout donné, elle ne peut s'empêcher d'attacher de l'importance à tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il fait.

Comme elle disait ces mots, il changea de visage. Il jeta sa cigarette et prit la petite main gantée d'Elinor qu'il pressa entre les siennes.

— Ma chère petite, je suis navré. J'ai agi sans intention, je n'avais pas la moindre idée que je pouvais vous blesser. Que puis-je faire? Dites-moi, que puis-je faire?

Elinor poussa un soupir et son regard se perdit dans le lointain. Ses longs cils noirs s'abaissèrent sur ses grands yeux qui lentement se remplirent de larmes. Les paroles de Richard l'avaient émue, car il fallait bien qu'elle se le dît, elle était à sa

merci, à la merci de tout — belle, mais seule. Elle sortit un minuscule mouchoir parfumé, bordé de Valenciennes, et le porta à ses yeux. Il avait gardé sa main dans les siennes et continuait à la supplier de lui pardonner et de lui demander ce qu'il pourrait faire pour la consoler.

— Vous êtes un homme, Richard. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'une jeune fille peut ressentir une fois qu'elle s'est remise tout entière, pour la vie, entre les mains d'un homme. Qu'est-ce que je deviendrais si... si...

— Ma chère petite, ma chérie — si quoi — si quoi?

Son débit était haletant, sûrement il était touché.

— Cher Richard, supposez que vous vous en alliez et que vous m'abandonniez maintenant. Supposez que pour une raison ou pour une autre, à cause de votre mère ou parce que vous trouvez que c'est plus raisonnable — avec les meilleures intentions du monde — vous retourniez en Angleterre. Supposez que je ne vous revoie plus jamais après notre retour à Manitou, que vous me laissiez là avec ma pauvre vieille maman, que vous vous en alliez et ne reveniez plus. Que deviendrais-je?

— Elinor! ma chérie! je serais un monstre de faire une chose pareille. Vous n'y pensez pas. Nous sommes fiancés — rien ne pourrait me faire revenir là-dessus. D'ailleurs, je vous aime. Je veux que vous soyez ma femme.

Il regarda autour de lui : un grand nègre enroulait un cordage, à quelques pas.

— Je voudrais pouvoir vous embrasser, chérie, — dit-il en serrant sa main très fort.

Elle soupira doucement, mais profondément, inconsolable. Elle reporta son regard vers le large; à travers ses longs cils, ses grands yeux noirs reprirent leur expression lointaine et mélancolique. Il la contemplait en silence.

— Ah! Richard cher! La vie est dure pour une jeune fille seule. Si seulement... si...

Elle pressa sa main. Il fallait qu'il s'aperçût qu'elle était trop émue pour continuer.

— Oui? Oui?

Elle fit un effort pour rentrer ses larmes, parvint à se dominer.

— Si je vous appartenais devant la loi...

Elle regarda autour d'elle. Le nègre, voyant qu'ils n'étaient pas drôles, avait disparu.

— Si seulement nous étions mariés, tout me serait égal. J'attendrais des années s'il le fallait.

Elle était accoudée au bastingage et regardait le lac tristement; elle se tourna brusquement vers Richard et lui tendit les deux mains.

— Écoutez, est-ce que nous pourrions nous marier... maintenant... tout de suite? Voulez-vous, Richard?

Elle le regarda avec insistance dans les yeux. Il détourna les siens. Il y eut un silence.

— Elinor, chère Elinor, je désire faire tout ce que vous voudrez. Mais si je me marie sans le consentement de mes parents, mon père me coupera les vivres. Nous ne pouvons pas vivre avec rien, n'est-ce pas?

— Mais ils n'en sauront rien. Nous ne le dirons qu'à maman. Il faudrait bien que je lui dise après... après ce qui s'est passé.

Il relâcha son étreinte, et comme il semblait gêné, elle retira sa main.

— Mais, Elinor, je ne peux pas me marier avant d'avoir vu mes parents pour leur expliquer.

C'est avec un accent d'épouvante qu'elle lui répondit :

— Alors, cela veut dire que vous iriez en Angleterre avant notre mariage. Oh! Richard, Richard...

Elle cacha son visage dans ses mains.

Très ému, il s'efforça de la consoler.

— Mais que puis-je faire? Que puis-je faire?

— Comment pou... pouvez-vous me le demander!

Ses paroles étaient entrecoupées de sanglots.

Suivit une pause assez longue, ponctuée par ses gémissements, dont elle confinait le bruit au voisinage immédiat.

Enfin il prit la parole :

— Elinor, ma chère Elinor, ce sera comme vous voudrez, mais...

Elle ne cessait de pleurer, tout son corps était secoué par les sanglots.

— Mais, — continua-t-il, — si la nouvelle de notre mariage

arrive aux oreilles de mon père, s'il me désavoue, il ne faudra pas me le reprocher. Si vous êtes prête à en supporter toutes les conséquences et si cela ne vous effraie pas, je veux bien. Maintenant... — il mit la main sur son épaule — maintenant, ma chérie, il ne faut plus pleurer.

Elle fit un grand effort pour étouffer ses sanglots, releva la tête et murmura :

— Richard, mon chéri, merci, merci, merci!... merci! — et s'écartant un peu, elle lui tourna le dos et remit sa toque en place.

STEPHEN HUDSON

(Traduit de l'anglais par Emmanuel Boudot-Lamotte.)

Copyright by N. R. F.

LES MORTS NOUS GOUVERNENT-ILS?

La connaissance du passé d'un groupe est-elle nécessaire pour comprendre son état présent? Si oui, dans quelle mesure? Telle est la question que je soumets à mes lecteurs.

Posons-la sous la forme concrète, pratique, où elle est née dans mon esprit.

Je suis historien. Je veux comprendre les Français de 1934, les difficultés qui les étreignent, les périls externes qui les poignent, les luttes internes qui les déchirent. Est-il nécessaire pour cela que je sache ce qu'ont fait leurs pères et leurs grands-pères et les grands-pères de leurs grands-pères? Dans quelle mesure est-ce nécessaire?

Je m'adresse à ceux qui veulent *comprendre* notre âge; je ne m'adresse pas à ceux qui veulent le changer. La principale fonction de ceux-ci est d'*inventer*. Eut-on raison de leur dire, comme le fit à peu près M. Paul Valéry, que, pour une telle fin, connaître le passé ne leur servirait de rien, pourrait même bien leur nuire? Là n'est pas mon sujet. Ceux pour qui je parle n'ont rien à inventer. Ce ne sont point des hommes d'État, ce sont des historiens. Leur rôle n'est pas de créer ce qui sera, mais de comprendre ce qui est. Dans quelle mesure ont-ils besoin pour cela de savoir ce qui fut?

Prenons donc une des difficultés où se débattent les Français actuels et non la moindre : celle qu'ils éprouvent à se donner un gouvernement possédant une liberté d'action suffisante pour accomplir des actes que tous jugent nécessaires.

On me dit : vous ne comprendrez cette difficulté que si vous connaissez la Constitution que leur ont faite leurs pères. Voilà bien le cas où les morts nous gouvernent. — Je vais voir cette Constitution. Je constate qu'en effet elle demanderait pas mal de changements pour permettre à mes concitoyens de jouir d'une véritable autorité; mais qu'enfin, telle qu'elle est, ils pourraient tirer d'elle beaucoup plus qu'ils ne font, s'ils voulaient l'appliquer; que, par exemple, ils ont tellement abaissé les pouvoirs du chef de l'État au-dessous de ce qu'elle admet qu'il en est résulté la naissance d'un pouvoir dont elle n'avait même pas prononcé le nom, la présidence du conseil... Je commence à penser que ce qu'il me faut savoir pour comprendre le cas des Français actuels, c'est peut-être moins les institutions qu'ont créées des Français d'autrefois que la déformation qu'en font des Français d'aujourd'hui.

Serrons de plus près le mal de 1934. Considérons l'ingérence des députés dans l'administration, l'intrusion du législatif dans l'exécutif, le fait par lequel le parlement empêche l'action gouvernementale grâce au jeu de l'interpellation. Là encore, là surtout, on me dit : « Étudiez le passé. Voyez l'esprit dans lequel est né ce système dont nous mourons. » — J'ouvre des manuels. Je vois qu'il est né de ce que les fondateurs de la République ont voulu que l'administration — laquelle continue d'être, en principe, hiérarchique et indépendante de l'opinion publique, comme elle l'était sous l'ancien régime — lui fût pourtant soumise en fait, comme l'exige le principe démocratique; de ce qu'ils ont voulu que les populations fussent protégées par leurs élus contre les abus de pouvoir dont sont toujours capables, par essence, des ministres et leurs fonctionnaires. Il est né d'une volonté de défense à l'égard du gouvernement. Or, aujourd'hui, il est devenu un appareil d'attaque. Les députés ne défendent plus leurs ouailles contre l'arbitraire du pouvoir, ils les mènent à l'assaut des bureaux pour obtenir des places et des faveurs. Donc, là encore, ce qui me fait comprendre le présent, c'est beaucoup moins le passé que la déformation qu'en fait le présent. Et, sans doute, pour comprendre cette déformation, je dois savoir ce qu'elle déforme. Il n'en est pas moins vrai que l'essentiel, pour le but que je poursuis, c'est de saisir l'esprit selon lequel elle se fait. L'objet

de la déformation n'est pas au choix du déformateur, mais le sens en est relativement à son choix (Je dis relativement, car il y a des sens qu'en raison de sa nature l'objet ne pourra pas prendre; c'est là notre asservissement au passé, encore qu'on demeure confondu de voir ce que, dans l'histoire, les hommes ont fait de certaines formes héritées). C'est ce sens de la déformation qui définit l'homme d'aujourd'hui, celui que je veux comprendre.

On sait la fameuse réponse d'un prévenu : « Comment ose-t-on dire que je ne tiens pas compte de la loi, puisque je la tourne! » Et, en effet, je ne comprends le tournement qu'en tenant compte de ce qu'on tourne. Il n'en est pas moins vrai que c'est le tournement, le sens dans lequel il est fait, qui définit le tourneur, l'agissant, l'actuel — dont la compréhension est mon objet.

Serrons la question plus encore. Considérons l'opposition que l'autorité gouvernementale trouve dans les syndicats de fonctionnaires. Ici nous sommes en face d'une des difficultés les plus poignantes de la France actuelle, pour la compréhension de laquelle l'étude du passé ne nous fournira pas l'ombre d'une aide, par la bonne raison que le phénomène *n'a pas de passé*. Le syndicalisme des fonctionnaires — mieux, le fonctionnaire lui-même, tel que nous le concevons aujourd'hui — est quelque chose qui ne se rattache absolument à rien dans l'ancienne France; c'est un véritable commencement absolu[1]. Pour l'ancienne France, le fonctionnaire était un serviteur auquel le roi faisait appel sous le seul contrôle de sa royale conscience, hors de toute idée de concours, et qui ne pouvait

1. Qu'on entende bien cette expression de commencement absolu. Il ne s'agit pas de prétendre qu'il y a ici-bas des choses qui naissent de rien. Il s'agit de commencements absolus *par rapport à l'histoire d'un certain groupe, d'une certaine institution, d'une certaine nation*. Quand les Espagnols ont importé le cheval dans l'Amérique du Sud, il en est résulté pour l'histoire de ce pays un commencement absolu. Cela ne veut pas dire que le cheval fût une chose que l'histoire n'avait jamais vue. On peut admettre que l'introduction du communisme en Russie a produit dans l'histoire de ce peuple un commencement absolu. Cela ne veut pas dire que le communisme en soi n'ait une grande ancienneté. Mes lecteurs se rappellent l'étude de M. A. Moret : Une révolution sociale en Égypte vers l'an 2000 (*Revue de Paris*, 15 avril 1926). Toutefois le communisme d'il y a 4000 ans ne me paraît assimilable à celui de nos jours que si l'on se tient à des considérations terriblement générales.

attendre en retour de son travail que les libéralités, tout arbitraires, du souverain. Pour la démocratie, le fonctionnaire est un citoyen avec lequel l'État passe un contrat et auquel il doit une rétribution déterminée en raison d'une compétence reconnue par des examens[1]. Je pourrais consacrer des années à étudier, dans les bibliothèques, l'administration française sous l'ancien régime sans avancer d'un pas dans l'intelligence de ce conflit où se débattent les Français d'aujourd'hui. Cette fois, les morts ne nous gouvernent plus du tout, pas même par la déformation que nous faisons de leur œuvre[2].

Ici, beaucoup m'arrêtent. Oui, me disent-ils, le fonctionnaire syndicaliste est, en fait, un commencement absolu. Mais regardez l'*esprit* du phénomène; vous verrez qu'il n'est que l'aboutissant de cette rébellion de toute une catégorie de Français contre l'autorité de l'État, de cette furie d'individualisme, qui, commencée avec la Réforme, se poursuit par les Sociétés de Pensée du XVIIIe siècle et les loges maçonniques du XIXe. Connaissez le passé, si vous voulez comprendre le présent. — J'admets qu'on puisse trouver entre le fonctionnaire syndicaliste et le passé qu'on me rappelle une réelle analogie psychologique, une réelle parenté de désirs. Mais ce qu'il faut me démontrer, c'est que cette analogie n'est point un hasard, c'est qu'entre ce passé et ce présent il y a filiation, cheminement ininterrompu, tradition d'enseignement; c'est que l'âme du syndicaliste de 1934 est façonnée directement par le calviniste du XVIe siècle et le franc-maçon du XIXe siècle, par l'atmosphère morale dont ils l'ont enveloppé, que l'existence de ce rebelle est inconcevable sans ce calviniste et ce

1. Pour la définition du fonctionnaire, question encore très débattue parmi les juristes, cf. le récent ouvrage de M. F. Perroux, professeur à la Faculté de droit de Lyon : *Les traitements des fonctionnaires en France*, p. 4 et suiv.

2. Le problème du fonctionnaire est nouveau du point de vue du Syndicalisme; à d'autres, il est assez ancien. En 1828, sous le ministère Martignac, un député signalait « comme la principale plaie de la nation cette fureur de places et d'emplois salariés »; il ajoutait que « l'abus était arrivé à ce point que tout individu incapable d'embrasser la moindre carrière faute de mérite personnel regardait les emplois publics comme un refuge et que toutes les médiocrités se trouvaient ainsi à charge aux contribuables qui les subissaient et les payaient. » Un autre proposait de résolument supprimer « un million d'employés qui retourneraient à des travaux utiles au pays en déchargeant le Trésor d'une foule de traitements et de frais accessoires qui l'obéraient » (Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, tome VII, p. 460-461).

franc-maçon, en sorte qu'il m'est absolument impossible de comprendre le premier si je ne connais les seconds. J'avoue que cela ne me paraît pas évident. Qu'en outre, si cette continuité d'enseignement m'était prouvée, l'interprétation que l'homme du xxe siècle ferait de ce verbe traditionnel me semblerait si nécessairement déformatrice, en raison des circonstances toutes nouvelles auxquelles il doit l'adapter, que je croirais bien mieux connaître mon homme en l'observant directement qu'en lisant les préceptes des premiers synodes protestants ou ceux du Grand Orient sous Charles X; d'autant plus que ces préceptes, dans ce qu'ils ont d'encore utilisable, ne sauraient consister qu'en des lieux communs de revendication civique, qui traînent dans la conscience humaine depuis qu'elle existe, et que mon homme eût trouvés tout aussi bien, et même mieux, dans la phraséologie politique d'aujourd'hui. Cela dit, j'estime qu'il y a fort à retenir dans l'objection qu'on me fait ici.

Il me paraît que nos conceptions sociales, nos *idées* politiques sont une des parties de notre être politique qui est le plus fortement sous la dépendance de nos pères, un des domaines où il est le plus vrai de dire que les morts nous gouvernent. Je voudrais toutefois faire observer aux adeptes trop hâtifs de cette doctrine que la puissance, auprès des hommes, d'une même conception héritée varie grandement : d'abord, avec les lieux et les milieux; elle est évidemment beaucoup plus forte dans les campagnes que dans les villes, beaucoup plus forte dans les puissantes organisations familiales qu'auprès des solitaires; puis qu'elle varie avec le temps et généralement s'affaiblit avec lui, en raison de nouveaux héritages qui viennent la concurrencer. Ainsi, il est parfaitement exact de dire, avec Mathiez, qu'en 1794 la conception monarchique léguée aux Français par un passé multiséculaire gouvernait le fond de leur âme et empêchait que s'y installât vraiment une conception démocratique; le grand historien voit évidemment juste quand il écrit, à propos de la République qui tomba avec Thermidor : « Cette République n'était au fond qu'un accident... On n'efface pas vingt siècles de monarchie et d'esclavage en quelques mois[1]. » Mais on les

1. Mathiez, *Révolution française*, tome III, p. 223.

efface, ou du moins on en atténue fortement l'action, en cent cinquante ans. Les Français de 1934, s'ils sont encore déterminés par leurs ascendances monarchiques, le sont beaucoup moins que ceux de 1794. Aux morts qui les gouvernaient alors, se sont ajoutés d'autres morts, qui les gouvernent aussi, et contrarient grandement le pouvoir des premiers.

Prenons maintenant un autre des éléments qui conditionnent les Français de 1934 : leurs difficultés avec l'Allemagne. Ici, nous allons voir surgir une tout autre forme des relations du présent avec le passé.

Là encore, tout un monde nous assure que les morts nous gouvernent : nous subissons le legs d'un antagonisme plusieurs fois séculaire; nous continuons, contraints par les générations ensevelies, la tragique « histoire de deux peuples », la lutte commencée il y a huit cents ans entre Othon de Saxe et Louis le Gros. La vérité historique semble faire peser sur nos épaules un héritage beaucoup moins lourd et établir que la haine des Allemands contre nous, à peu près inexistante pendant tout le Moyen Age et les débuts de l'ère moderne, ne commence vraiment qu'avec la paix de Westphalie (en raison des prétentions à une mainmise sur l'Empire qu'elle signale chez les Français); qu'après un temps d'arrêt dû à la Révolution, elle ne prend une réelle consistance qu'avec Napoléon; que notre haine, à nous, ne date proprement que de 1870[1]. Mais si l'antagonisme franco-allemand n'est nullement millénaire, les Français — et les Allemands — de 1934 croient qu'il l'est, veulent croire qu'il l'est, et cette croyance a un très grand effet sur leurs sentiments et leurs rapports mutuels. Donc, ici, ce n'est pas le passé qui nous actionne, mais l'*idée* (fausse) que nous nous en faisons, que nous voulons nous en faire. Ce n'est pas les morts qui nous gouvernent, c'est nous qui gouvernons les morts. Ce qu'il me faut regarder pour comprendre le présent, ce n'est pas le passé, c'est l'idée que s'en fait le présent, c'est le présent.

Ce mode spécial d'action du passé sur le présent est plus considérable aujourd'hui qu'il ne le fut jamais dans l'histoire.

1. Cf. G. Zeller, *La France et l'Allemagne depuis dix siècles*; notamment ch. VI : « Les débuts de l'antagonisme franco-allemand. » Pour une critique de cet ouvrage, voir G. Lefebvre : *Annales historiques de la Révolution*, mars 1933.

On pourrait presque dire qu'il date de notre temps. Cela en raison de la place que les masses tiennent aujourd'hui dans la vie politique et de leur prodigieuse sensibilité aux images qui font le jeu de leurs passions. Les entraîneurs modernes ont admirablement compris cette sensibilité, et l'un des principaux soins de chacun d'eux est de fournir à ses troupes une image du passé appropriée à ce qu'il veut tirer d'elles : ici, une image du Saint-Empire germanique, de la Hanse teutonique; là, une image de l'Empire romain; ailleurs, une image de l'ancienne Monarchie française. Ajoutons que l'altération que l'on fait subir au passé est de nos jours presque avouée et glorifiée : la thèse du « mythe nécessaire », inventée par Georges Sorel, est franchement adoptée par maint conducteur d'hommes.

Ces constatations m'invitent à refuser chaque jour davantage toute espèce d'efficacité pratique aux éclaircissements que la science historique nous apporte sur les choses du passé. Quand j'apprends, par des érudits, que le choc des Barbares et de l'Empire romain s'est effectué hors de toute idée d'opposition ethnique[1], que Richelieu et Mazarin ont beaucoup moins songé à donner à la France ses frontières naturelles qu'à lui faire prendre pied dans le Saint-Empire[2], que la Révolution française n'a nullement été hostile à la propriété individuelle mais en a au contraire posé le dogme plus fermement que ne fit jamais la monarchie[3], je pense que ce sont là des mises au point dont je suis bien aise de faire personnellement mon profit, mais qui, même largement diffusées, n'entameraient en rien l'idée que mes contemporains se font de l'invasion des Barbares, de la politique étrangère des rois de France ou de l'esprit de la Révolution, parce que c'est cette idée-là qui accommode leurs engouements et leurs haines. Je songe souvent que le mot de Fustel de Coulanges — l'histoire ne sert à rien — se réalise au delà de ce que souhaitait le grand historien. Je parle de la vraie histoire, non de l'histoire partisane.

Prenons enfin les luttes intestines qui éprouvent la France de 1934, les partis qui s'y déchirent, et demandons-nous, là

1. J. Calmette, *Le Monde féodal*, p. 2.
2. G. Zeller, *La réunion de Metz à la France*, tome I, p. 425 et suiv.
3. Mathiez, *Annales de la Révolution*, 1930, p. 378.

encore, dans quelle mesure la connaissance du passé est nécessaire pour la compréhension du présent. Laissons de côté les partis dont tout le monde, je crois, m'accordera que, en tant du moins que partis conscients et déclarés, ils constituent des commencements absolus : le communisme et le fascisme[1]. Prenons des partis qui ont nettement un passé : le parti socialiste, le parti conservateur, le parti radical. Sans doute, chacun de ces partis présente des constantes historiques auxquelles il veut rester fidèle, et la connaissance de ces constantes m'est nécessaire pour comprendre son mouvement, ne serait-ce qu'afin de comprendre l'effort qu'il fait pour les ménager. Mais combien me l'est davantage de comprendre les circonstances nouvelles auxquelles il lui faut faire face, et la déformation qu'il doit imprimer à ces constantes pour s'y adapter. Or, pour cette compréhension-là, l'histoire me servira-t-elle beaucoup? Me servira-t-il beaucoup, pour comprendre l'application de nos « néo-socialistes » à adapter leur dogme au x exigences du nationalisme, de savoi l'histoire de leurs pères, dont toute la volonté fut répudiation de cette passion? pour comprendre le désir qu'ont les catholiques actuels d'accommoder leur idéal avec celui d'une République laïque et égalitaire, de me pénétrer de l'histoire de leurs aïeux, dont tout l'effort fut d'empêcher un tel régime? pour comprendre les difficultés des républicains de 1934, de pâlir sur l'histoire de leurs pères dont toute la vie se passa en luttes pour la liberté de la pres se, pour droit de réunion pour l'obtention du suffrage universel, de la laïcité, et autres batailles aujourd'hui gagnées, dont leurs fils n'ont même plus le souvenir? Ne ferais-je pas bien mieux de regarder nos socialistes *actuels*, nos catholiques *actuels*, nos radicaux *actuels*, encore qu'il soit bien entendu que la connaissance, du moins schématique, de ce qu'ils représentent historiquement soit absolument nécessaire pour comprendre leurs gestes, et qu'un homme, si avisé serait-il, qui regarderait notre temps sans rien savoir de l'histoire, n'y comprendrait rigoureusement rien

1. Certains me diront (par exemple, M. Ferrero) que le fascisme français a un passé très net, qui est le bonapartisme. Je réponds que le fascisme porte un trait essentiel qui en fait, du moins en France, un véritable commencement absolu, trait qu'il partage, d'ailleurs, avec le communisme : la proscription *déclarée* de la liberté individuelle.

Ajoutons que cette connaissance schématique (et généralement fausse) de leur passé, c'est celle que les partis en ont (combien y a-t-il de républicains qui savent vraiment l'histoire du parti républicain?) et que, là encore, c'est l'idée que les hommes se font de leur passé, plus que ce passé lui-même, qui est le facteur de leurs actions[1].

De tout cela je conclus que, si je veux comprendre les Français de 1934, mon principal soin doit être de regarder les Français de 1934, dans l'exercice de leurs passions *actuelles*, dans leur lutte avec leurs difficultés *actuelles*. Les formes politiques ou idéologiques héritées par eux du passé, je dois les envisager surtout en tant qu'ils les rendent *actuelles*, par la déformation qu'ils en font en vertu de leurs passions *actuelles*, de leurs besoins *actuels*. Je dois savoir admettre qu'ils créent certaines formes entièrement actuelles, dont il me faut renoncer à trouver l'explication dans le passé. Si je veux comprendre l'actualité, je dois surtout regarder des hommes *en acte*.

***

Cette méthode, que j'appellerai actualiste, n'est point en général celle qu'adoptent les historiens qui se donnent pour objet de comprendre le présent. Au lieu de regarder d'abord le présent puis d'en retrouver, s'il y a lieu, les sources dans le passé[2], ils commencent au contraire par regarder le passé, posant ainsi *a priori* qu'il y a filiation nécessaire du passé au présent, puis se mettent en devoir de nous montrer cette filiation. Un éclatant exemple est le livre de Taine qui, voulant nous faire comprendre la France contemporaine, commence par en chercher les « origines » dans la France du XVIIe siècle,

1. Ainsi la plupart des républicains sont convaincus d'être dans la tradition de leur parti en se montrant pacifistes, alors que durant toute la Restauration et la Monarchie de Juillet leurs pères n'ont cessé d'exiger la guerre (pour « laver la honte des traités de 1815 »). On étonnerait peut-être aussi pas mal de nos conservateurs en leur apprenant que, durant le même passé, la tradition de leur parti était le maintien de la paix à tout prix. (Voir le mal qu'eut Chateaubriand à obtenir d'eux le consentement à la guerre d'Espagne.)

2. Un de nos maîtres de la méthode historique m'a confié d'avoir été parfois tenté d'écrire une histoire de France qui consisterait à partir du présent et à remonter aux origines, en recherchant pour chaque époque ce qu'elle hérite et ce qu'elle invente.

donc avec la certitude préalable — et toute gratuite — qu'elles s'y trouvent nécessairement. Cette méthode expose à deux sortes d'incompréhensions, dont on peut dire que Taine n'a évité ni l'une ni l'autre : 1° incompréhension du présent, que l'on veut à tout prix rattacher au passé, dont alors on n'admettra pas qu'il puisse, parfois sous d'anciennes formes, comporter de véritables commencements absolus. Taine a, en partie, évité cette erreur parce qu'il n'est pas resté fidèle à son système, mais a écrit, dans les volumes qui font suite à l'*Ancien Régime*, des pages où il s'installe d'emblée dans le présent, et dont on se demande souvent en quoi, pour comprendre les faits qu'il y expose, il était nécessaire de tant scruter le passé; par exemple, quand il décrit le « Nouvel État », caractérisé, selon lui, par une *rupture totale* avec la consultation des corps intermédiaires sur lesquels s'appuyait l'ancienne royauté ou avec une certaine autonomie qu'elle laissait aux administrations locales. D'ailleurs, Taine admet implicitement que ce sont là des commencements absolus de la France contemporaine, puisqu'il intitule cette partie de son ouvrage : *Anarchie spontanée*[1]. Toutefois la continuité qu'il prétend montrer ne perd pas ses droits; car il veut que l'*esprit* qui préside à ces innovations plonge ses racines dans la société d'ancien régime. Et là nous trouvons la seconde incompréhen-

1. Taine aurait pu aussi bien appeler cette période : hiérarchie spontanée Car si un ordre s'y effondre, un autre y naît immédiatement. La critique de on jugement sur cette crise a été faite excellemment, encore que de biais, par M. Fernand Grenard, consul général de France à Moscou sous le gouvernement tzariste, dans son bel ouvrage sur la Révolution russe (p. 215) : « Dans l'ancienne Russie, le pouvoir du tzar, unique source du commandement, était extérieur et supérieur à la nation au lieu d'y être intégré; c'est pourquoi, en supprimant le tzar, on supprima toute la mécanique politique. Tout s'effondra d'un coup, de son propre poids... Aussitôt l'instinct de société réagit. Ouvriers, soldats, paysans se réunirent, formèrent de toutes parts des assemblées délibérantes pour rétablir à leur manière l'ordre détruit. Ces soviets ont excité une réprobation injustifiée; on les a accusés d'avoir causé l'anarchie. Ils en furent, au contraire, le produit naturel et le remède empirique, embryons d'organisation spontanée. A son début, la révolution française avait présenté un phénomène analogue que Taine a qualifié d'anarchie spontanée, confondant sous un même vocable, comme les critiques de la révolution russe, deux ordres de faits opposés, les déchirures et les reprises, qui n'avaient de commun que d'être également étrangers à l'autorité centrale disparue. » Rappelons toutefois que, pour Taine et d'autres penseurs, un ordre, non établi par des conservateurs, n'est pas un ordre.

sion à laquelle expose la méthode : l'incompréhension du passé, où l'on veut à tout prix voir un germe du présent. Ainsi, Taine a voulu retrouver l'esprit abstracteur et antiexpérimental des métaphysiciens de la Convention, et surtout de certains universitaires du début de la Troisième République, dans ce que l'on a depuis appelé les Sociétés de Pensée de la fin de l'ancienne monarchie, alors que M. Daniel Mornet, qui a étudié ces Sociétés en elles-mêmes et hors de tout dessein d'y reconnaître la mystique du radicalisme, a montré le caractère pratique des principales questions que se posaient, dans l'économique comme dans le social, les Académies de province et les Sociétés vers 1780[1]; alors que Mathiez écrit : « La classe qui va prendre la direction de la Révolution ne se laisse nullement séduire par une idéologie vide; *elle connaît à fond les réalités* et possède les moyens d'y conformer ses intérêts[2]. » Mais, au lieu de montrer les conséquences de cette méthode, cherchons-en plutôt les fondements. Quels sont les mobiles de cette curieuse manière qui, pour comprendre le présent, commence par ne pas le regarder et se jeter dans le passé?

J'en discerne tout de suite un : la tendance naturelle des historiens à se détourner, en tant qu'historiens, de ce qui est en vie, et à commencer, quel que soit leur sujet, par s'enfermer dans une chambre et se pencher sur des écrits. C'est un effet de la conception de l'histoire telle que Fustel de Coulanges l'a définie d'un mot célèbre : l'histoire se fait avec des textes[3].

1. D. Mornet, *Les origines intellectuelles de la Révolution française*, p. 474.

2. Mathiez, *Révolution française*, I, p. 48. Le récent ouvrage de M. Maurice Deslandres, doyen honoraire de la Faculté de Droit de Dijon, *Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870*, porte également pour conclusion que les Constitutions de la Révolution, et les différentes institutions qui en sont sorties, sont le produit, non pas de conceptions abstraites, mais des événements et des circonstances historiques.

3. On trouvera une critique très serrée de cette conception sous la plume de M. Lucien Febvre, l'éminent professeur du Collège de France (*Revue de synthèse*, passim, notamment déc. 1933, p. 215. Voir aussi Marc Bloch, à propos du récent livre de M. Simiand : « *Fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale* ». *Revue Historique*, fév. 1934, p. 29 et suiv.). — Cette conception comporte parfois d'étranges effets. Il y a quelque temps, un jeune docteur soutenait en Sorbonne une thèse sur le régime électoral tel qu'il fonctionne dans une récente démocratie, où il a longtemps séjourné. Il cite un fait. « Ce fait, lui demande un membre du jury, vous pouvez l'appuyer sur un texte? — Non, répond le candidat, mais je l'ai vu. — Alors, ce n'est pas de l'histoire. »

D'où suit cette sorte d'adage, cher à beaucoup d'entre eux : l'historien qui, ayant le choix des sujets, prend pour sujet l'histoire du temps présent prouve par cela seul qu'il n'est pas historien, les textes relatifs à ce temps étant encore beaucoup trop peu nombreux et insuffisamment susceptibles d'une critique rigoureuse. Jugement que je souscris pleinement si cet historien entend (et en général il l'entend) fonder ses propositions sur des textes. Toutefois, on pourrait peut-être concevoir une histoire du présent ayant pour base, non une étude de textes, mais une science à comprendre des hommes en train d'agir, des êtres en train de vivre. Il faut bien reconnaître que, jusqu'à ce jour, une telle histoire ne fut guère réussie et que la faiblesse des chroniqueurs dans la compréhension des grands mouvements de leur temps est une chose saisissante, depuis Froissart qui se montre très peu frappé par l'apparition de l'artillerie jusqu'à Saint-Simon dont l'attention n'est nullement retenue par la création du régime centralisateur. Les contemporains qui ont encore le mieux compris les grands mouvements de leur temps me semblent être, non pas des historiens, mais des artistes : Chateaubriand, Balzac, Stendhal... Mais je crois voir un autre mobile.

Curieuse méthode, disons-nous, celle de ces historiens qui, pour comprendre le présent, commencent par se jeter dans le passé. C'est que, le plus souvent, ces historiens *cherchent beaucoup moins à comprendre le présent qu'à le condamner*, à instruire son procès, et, pour cela, à montrer que ses vices actuels ne sont aucunement l'effet d'une erreur d'un moment, mais l'aboutissant d'une longue tradition de malfaisance, dont ils ont saisi l'origine. On est beaucoup plus fort pour confondre des coupables si on peut leur jeter à la face : « Voilà plus de cent ans que vous préparez votre crime ». (Ce dessein apparaît nettement dans certaines récentes histoires de la Troisième République.) Il est évident qu'alors la méthode doit consister, pour « comprendre le présent », à surtout « étudier le passé ». Disons, par parenthèse, que si l'on recherchait vraiment les origines de nos « vices » actuels, on les trouverait parfois bien différentes de ce que déclarent ces analystes. Ainsi on verrait que le fait par lequel le choix de nos ministres appartient à la majorité parlementaire, c'est-à-dire à un groupe d'électeurs,

et non pas au chef de l'État, c'est-à-dire à une volonté en principe au-dessus des partis, a pour origine la faiblesse du roi Louis XVIII, lequel, sommé par les ultras de choisir ses ministres parmi eux parce que les plus nombreux dans la Chambre, et non plus parmi les modérés, a cédé à leur injonction; que le manque dont nous souffrons d'une administration vraiment compétente a pour terme initial le rejet par le gouvernement de la Restauration d'un excellent projet que lui présentait Cuvier[1]; que l'origine de la Révolution et de ses suites n'est pas l'opposition que fit à la royauté la bourgeoisie en 1789, mais celle que lui fit la noblesse en 1787 (et même avant), et qui lui arracha la convocation des États Généraux[2]. Mais mon objet ici n'est pas de discuter les affirmations de ces historiens, il est de tâcher de comprendre l'âme qui leur dicte leur méthode.

Quant à ceux qui, d'une formule plus générale, nous déclarent que les morts nous gouvernent, je crois que leur vouloir profond est bien moins de publier une loi qu'ils tiennent pour scientifique que d'exhorter les hommes à s'y soumettre, de leur signifier : « Que vous le veuilliez ou non, vous êtes déterminés par le passé. Cessez donc vos folles prétentions à une humanité « nouvelle », à des régimes « nouveaux »! On ne remarque peut-être pas assez que, par l'insistance même qu'ils montrent à affirmer cette loi, ces docteurs prouvent qu'ils n'y croient pas. Car si la race humaine était aussi fatalement qu'ils le disent déterminée par son passé, il n'y aurait pas lieu de combattre en elle des « nouveautés » qui, de par cette loi même, seraient impossibles. La vérité est que ces docteurs constatent que, contrairement à leur dogme, l'humanité dispose d'une immense liberté par rapport à son passé. Leur soin dès lors est d'enrayer, au nom d'une loi qu'ils donnent pour scientifique, une liberté dont, pour des raisons que je n'ai pas à rechercher ici, ils tiennent qu'elle est déplorable[3].

1. Cf. J. Poirier, *Georges Cuvier, second fondateur de l'Université. Revue de Paris*, 1er juillet 1932, p. 111-112.

2. Mathiez, *op. cit.*, tome I, ch. II : *La révolte nobiliaire.*

3. C'est dans le même esprit que Taine, dans son *Régime moderne*, a écrit, selon le mot profond de Renouvier, un acte d'accusation contre l'histoire, parce qu'il était contraint de reconnaître dans l'histoire de ces derniers cent ans une liberté qui exaspérait son déterminisme (*Philosophie analytique de l'Histoire*, livre XX, ch. V).

Au reste, l'idée de cette école n'est pas que *tous* les morts nous gouvernent, mais seulement certains morts, ceux qui auront observé les lois de ce qu'elle tient pour le Bien, seuls morts qui, selon elle, comptent dans l'histoire. Cette attitude, bien que beaucoup de ses adeptes se donnent pour de purs expérimentaux, est exactement celle de la théologie chrétienne, selon laquelle le Bien et le Mal ne constituent nullement deux modes de l'Être, mais où le Bien seul possède l'Être, le Mal n'étant rien d'autre qu'un défaut d'Être. Comme la théologie chrétienne, elle entend condamner la liberté humaine dans la mesure où celle-ci s'exerce contre la volonté de Dieu, où elle pratique ces « futurs libres » que les anges ne connaissent pas parce qu'ils ne sont voulus que par l'Homme, a soumission à la volonté divine s'appelant ici l'acceptation des régimes politiques que ces docteurs pensent être le Bien. Elle entend flétrir la liberté humaine pour autant qu'elle s'écarte de ce que Joseph de Maistre appelait « l'instinct machinal » des peuples, inspiré par Dieu[1].

La proclamation de l'asservissement inéluctable de notre temps à son passé est bien moins une position d'historien qui veut comprendre les faits actuels qu'une position d'homme d'action qui veut les changer[2]. Est-il besoin de dire que cette position est elle-même un fait, qui agit sur notre temps, et que l'historien en doit tenir grand compte?

1. Ceux que touche l'histoire des idées aimeront peut-être de savoir qu'on trouve un vif réquisitoire contre l'acceptation systématique de la tradition chez un autre grand chrétien, Malebranche. On lit dans la *Recherche de la Vérité.* (liv. II, 2e partie, ch. III : « Raisons pour lesquelles on aime mieux suivre l'autorité que de faire usage de son esprit ») : « Les idées et les mots de *vérité* et d'*antiquité*, de *fausseté* et de *nouveauté*, ont été liés les uns avec les autres; c'en est fait, le commun des hommes ne les sépare plus, et les gens d'esprit sentent même quelque peine à les bien séparer. »

2. Ou les consacrer. Au concours d'entrée de l'École coloniale de Paris en 1932, les candidats eurent à traiter ce sujet : « Montrez, en étudiant dans ses grandes lignes la politique coloniale de la France des origines (XIe siècle) à nos ours, la continuité de cette politique. » L'auteur auquel j'emprunte cette information (M. Robert Boutruche, *Revue Historique*, sept. 1933) la commente ainsi : « On veut donner, en forçant les textes, à notre politique coloniale le prestige de l'ancienneté. » L'histoire pragmatique n'est pas le monopole des adversaires de la République.

***

La question que je viens d'évoquer au sujet de mon temps, parce que c'est lui qui me tient le plus à cœur, se pose évidemment pour n'importe quel moment de l'histoire. On peut se demander d'une manière générale : dans quelle mesure une époque est-elle déterminée par ses ascendants? Je répondrai, d'accord, je crois, avec ceux qui disent les choses comme ils les voient, non comme ils voudraient qu'elles fussent :

Elle est déterminée par ses ascendants, et aussi par elle-même; elle connaît des héritages, et aussi des inventions; des prolongements du passé, et aussi des commencements absolus. La proportion de ces deux éléments varie, d'ailleurs, grandement selon les époques; peu notables aux âges d'ordre et de ferme discipline morale, les commencements absolus sont beaucoup plus nombreux aux âges de troubles sociaux et de forte volonté critique[1]. Elle varie aussi selon qu'il s'agit des institutions ou des idées, les hommes éprouvant plus de difficulté, voire d'inquiétude, à changer les cadres de leur vie sociale et politique qu'à former sur certains sujets d'autres pensées que leurs grands-parents. Il conviendrait aussi de distinguer les nouveautés conscientes, voulues, et celles, bien plus fréquentes, dont l'âge qui les pratique ne se rend pas compte[2]. Celles qui entrent en conflit avec les anciennes formes

1. C'est la célèbre distinction de Saint-Simon entre les périodes *organiques* (à changements lents) et les périodes *critiques* (à changements rapides). « L'histoire fait comprendre le présent, en tant qu'elle explique les origines de l'état de choses actuel. A cet égard, reconnaissons qu'elle n'offre pas, d'un bout à l'autre de sa durée, un intérêt égal : il y a des générations lointaines dont les traces ne sont plus visibles dans le monde tel qu'il est; pour rendre compte de la constitution politique de l'Angleterre contemporaine, l'étude des *Witengemot* anglo-saxons est sans valeur, celle des événements du XVIIIe et du XIXe siècle est capitale. L'évolution des sociétés civilisées s'est accélérée à un tel point depuis cent ans que, pour l'intelligence de leur forme actuelle, l'histoire de ces cent ans importe plus que celle des dix siècles antérieurs. Comme explication du présent, l'histoire se réduirait presque à l'étude de la période contemporaine ». (Langlois et Seignobos, *Introduction aux Études historiques*, Conclusion.) Toutefois, *l'idée fausse* que les Anglais se font de leur Grande Charte du XIIIe siècle est un réel facteur de l'Angleterre contemporaine. (Cf. Petit-Dutaillis, *La monarchie féodale en France et en Angleterre*, livre III, ch. IV, p. 416.)

2. Par exemple, la rupture définitive des Églises d'Occident et d'Orient (1054) laquelle a été à peu près inaperçue des contemporains. (Calmette, *op. cit.*, p. 317.)

et celles qui tranquillement s'y juxtaposent[1]. La question comporte encore bien d'autres nuances. Tout ce que je veux retenir ici, c'est que, à côté des formes qu'elles héritent et que, très souvent, elles transforment au point de les rendre méconnaissables[2], certaines époques présentent des formes entièrement neuves, d'indéniables discontinuités par rapport à leur passé[3].

Or, je crois constater, chez la plupart des historiens, une tendance à refuser de reconnaître ces hiatus, même si on les leur signale, à vouloir coûte que coûte qu'une époque soit toute déterminée par ses antécédents, toute gouvernée par ses morts. Tels, par exemple, ceux qui, traitant de l'ancienne monarchie française et arrivant au gouvernement personnel pratiqué par Louis XIV, à la haute administration financière organisée par Colbert, à l'institution de la police créée par le même ministre, à la dévolution de l'administration des provinces aux intendants, à la mise en tutelle des communes, refusent de voir ce que ces faits ont d'entièrement nouveau, mais veulent qu'ils soient à tout prix le prolongement de formes

1. Par exemple, aucun conflit, au XIVe siècle, entre le capitalisme naissant et l'artisanat. (Pirenne, « Les périodes de l'histoire sociale du capitalisme », *infra*, p. 278.)

2. Les formes changent du seul fait qu'on les vit. Souvent il n'en subsiste que le nom, mais c'est beaucoup. Témoin le Saint-Empire germanique, dont le nom fit se battre les hommes pendant des siècles, alors que depuis longtemps la chose n'existait plus. (Voir la préface de Lavisse au fameux livre de Bryce.) On sait le cas du couteau de Jeannot. On en avait changé le manche et la lame, mais on lui avait gardé son nom, qui faisait son effet. Je pense souvent à ce couteau en lisant l'Histoire.

3. La question du dosage entre le continu et le discontinu, entre le commencement absolu et l'héritage inéluctable, se pose éminemment pour la révolution russe. Elle trouve sa réponse pertinente dans l'ouvrage de M. Grenard (*op. cit.*, p. 381 et suiv.) : « Cette révolution est la première qui ait été accomplie sans et contre toutes les autorités préexistantes. » Ses chefs du début ont appliqué leur doctrine marxiste « dans l'absolutisme du génie russe, dont le raisonnement ignore l'obstacle ». Voilà pour le commencement absolu. Et voici maintenant pour l'héritage inéluctable : « Ils (les maîtres actuels de la Russie) ont eu beau rejeter avec violence tout ce qui rappelait une histoire odieuse, ils ont dû ajuster leur conduite aux conditions de vie propre au peuple dont ils ont assumé le gouvernement. Jusque dans leur politique extérieure, dans leur expansion asiatique tournée vers l'Angleterre, le passé qu'ils méprisent les saisit à la nuque et les pousse dans la voie qu'il a ouverte... Le contenant permanent transforme le contenu provisoire. » — Selon M. Grenard, M. Milioukov verrait exclusivement le continu et penserait que tout le passé de la Russie la menait nécessairement au bolchevisme.

antérieures quelque peu modifiées; ne veulent pas voir, par exemple, que la police, envahissante et militaire, du gouvernement de Louvois n'est pas fille de la « bonne police » du temps de Henri IV, que le statut administratif des intendants du XVIIe siècle est tout autre chose que celui des trésoriers généraux du XVIe [1]. Tels encore ceux qui, comme Taine, veulent ignorer la part de commencement absolu que représente la personne de Napoléon dans l'organisation centralisatrice de la France moderne, mais n'y veulent voir qu'une continuation du travail commencé par l'ancienne monarchie[2]. Cette tendance paraît éminemment chez certains historiens de la vie économique au Moyen Age et a été mise en pleine lumière par le grand spécialiste de cette période, M. Henri Pirenne. L'illustre savant a montré (non, bien entendu, sans tenir compte, lorsqu'il y a lieu, des empreintes du passé) que l'économie fermée, purement continentale, qui caractérise l'époque carolingienne, est un véritable commencement absolu par rapport à l'économie méditerranéenne, que les Mérovingiens avaient héritée du monde romain[3]; que les marchands professionnels, dont l'apparition caractérise la renaissance économique du XIe siècle, ne sont nullement les descendants des serfs qui tenaient le petit marché, au IXe siècle, autour de l'abbaye ou du château, mais strictement des « hommes nouveaux »; que le statut juridique obtenu par la bourgeoisie lors de la fondation des villes ne sort aucunement de l'ancien droit féodal; que l'organisation urbaine ne s'est faite sur aucun modèle du passé, que la ville ne sort nullement du bourg comme la plante sort de sa graine; que les foires du XIIIe siècle ne sont en rien les dérivées des marchés

1. Cf. G. Pagès, *Revue d'Histoire moderne*, janv. 1932. — Sur les innovations radicales introduites par Louis XIV et Colbert dans la tradition du gouvernement monarchique, cf. Pagès, *La Monarchie d'Ancien régime*, p. 142, 150, 163, 179.

2. Sur la fausseté de cette idée, cf. Pagès, *id.*, janv. 1933, p. 55. — Sur les grandes transformations qui n'ont pas d'autre cause intelligible qu'un accident individuel, cf. Cournot, *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, I, p. 4.

3. « Un contraste économique : Mérovingiens et Carolingiens. » (*Revue belge de philosophie et d'histoire*, 1922-1923). La thèse de Pirenne est que l'économie continentale, d'où est sortie le régime féodal, a été imposée aux Carolingiens par l'irruption de l'Islam en Occident, laquelle leur ferme soudain le commerce de la Méditerranée. Thèse critiquée par M. Louis Halphen (*Les Barbares*, p. 390-391).

du IXe; que la propriété mobilière s'est constituée, non pas en prolongement, mais en rupture de la propriété foncière; que la monnaie d'argent émise par Charlemagne est le signal d'une ère entièrement nouvelle dans l'histoire. Il a montré que ce n'est jamais d'un groupe de capitalistes d'une époque donnée que sortent les capitalistes de l'époque suivante, qu'ils sont toujours des *self-made men*, de « nouveaux riches »; que le capitalisme progresse toujours par discontinuité[1]. Mais, du même coup, il verse aux débats l'application des historiens adverses, et très nombreux, à vouloir que la plupart de ces phénomènes sortent par filiation de phénomènes antérieurs, à la manière dont l'adulte sort de l'embryon. Admettre des commencements absolus en histoire est évidemment, pour certains historiens, une véritable souffrance. Il y a là, entre autres mobiles, le désir de satisfaire un besoin artistique, de contempler un développement régulier, exempt de l'irrationnel et inesthétique *saltus*[2]. Il y a aussi le désir de se persuader que les actes d'une génération sont toujours commandés par quelque chose qui n'est pas elle, de leur dénier toute liberté. Comme au fond de toutes nos attitudes intellectuelles, il y a là une préférence métaphysique.

Notre excursion dans l'âme des historiens serait par trop sommaire si nous n'indiquions la tendance opposée, le penchant qu'ont certains d'entre eux à prendre un phénomène pour un commencement absolu, alors qu'il est l'épanouissement d'un long travail antérieur et ne se peut vraiment comprendre qu'à la lueur de ce passé. Tel, par exemple, le cas de Marx qui, étudiant le fait selon lequel les classes sociales repo-

1. *Histoire du Moyen Age* (collection Glotz), p. 19 à 189, et *Les périodes de l'histoire sociale du capitalisme* (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique, classe Lettres*, 1914). — Cette thèse de Pirenne, selon laquelle le capitalisme progresse toujours par discontinuité, serait à rapprocher de celle de M. Simiand (*Fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*) qui définit le progrès économique à travers l'histoire comme une succession de déséquilibres. M. Marc Bloch (*Revue Historique*, janv. 1934) va plus loin et croit pouvoir définir le progrès économique comme une succession de banqueroutes, la première en date lui paraissant celle des tenanciers des seigneuries, « astreints à des paiements dont l'expression monétaire demeurait stable, alors que leur valeur intrinsèque décroissait presque sans trève ». Malgré M. Paul Valéry, on est souvent tenté de penser que l'histoire se recommence.

2. Aussi l'habitude (littéraire) d'assimiler le développement d'un être collectif au développement d'un individu.

sent aujourd'hui, non plus sur des distinctions juridiques, mais sur des distinctions économiques, et dont la conséquence est de rendre nos sociétés modernes infiniment plus instables que leurs devancières, ne l'a guère étudié que comme fait contemporain et n'en prend pas l'intelligence totale qu'il en eût prise s'il l'eût regardé davantage en tant qu'aboutissant d'un travail continu qui dure depuis cinq siècles[1]. On pourrait citer encore le beau livre, devenu quasi classique, de M. Paul Mantoux, *la Révolution industrielle du XVIIIe siècle*, dont le seul défaut qu'y aient relevé les spécialistes[2] est de trop considérer le phénomène qu'il décrit comme une révolution, non comme la résultante d'une longue évolution. Toutefois, cette tendance à ne point voir la continuité alors qu'elle existe est bien moins fréquente chez les historiens sérieux que le penchant à la voir où elle n'existe pas. Je dis chez les historiens sérieux; car, chez les polémistes, le spectre de la discontinuité surgit sitôt que leur thèse l'exige; par exemple, quand ils veulent que l'esprit de la Révolution soit un phénomène dépourvu de toute racine dans l'histoire des Français, mais créé de toutes pièces par l'action de l'étranger, ou encore que l'anticléricalisme ne relève d'aucune tradition en France, mais y ait été brusquement implanté par la franc-maçonnerie de la Troisième République.

En somme, le devoir de l'historien comporte un double rôle : il doit montrer aux hommes leurs continuités avec leur passé, et aussi leurs ruptures. Je crois constater qu'il leur montre amplement les premières, plus parfois qu'il n'est juste, et assez peu les secondes. Au fond, c'est peut-être là un moyen que l'humanité emploie pour s'exhorter elle-même à demeurer autant que possible dans les sillons déjà tracés, à essayer jusqu'à la dernière heure de se tirer d'affaire avec les formes existantes, à éviter les changements radicaux, qui ne sont pas toujours profitables et ne sont jamais indolores. Les hommes, M. Valéry n'a que trop raison, se servent de l'histoire pour justifier leurs démences. Peut-être s'en servent-ils aussi pour s'inviter à la sagesse.

JULIEN BENDA

1. Cf. Henri Sée, *Les origines du capitalisme moderne*, ch. VII, p. 196.
2. Cf. H. Hauser, *Les débuts du capitalisme*, introduction, et p. 310.

LE POUVOIR DES FABLES[1]

XV

Jean-Daniel engagea sa petite voiture dans un sentier qui pénétrait sous bois. Elle roula sans bruit sur le sol élastique, moussu, nourri d'aiguilles de sapin. Parfois elle accrochait une racine, cahotait sur une pierre.

Ce bois, à la lisière duquel se dressait Falkenstein, attirait Jean-Daniel par sa solitude et son silence. Évitant le grand arbre où il eût risqué de rencontrer ses cousins, il s'en allait, écartant les branches qui lui barraient le passage, par des pistes repérées, vers une clairière où il était sûr d'être tranquille. Parfois il s'arrêtait pour respirer l'odeur des écorces, écouter les cris légers des oiseaux, ou bien pour ramasser une pomme de pin, un caillou qu'il déposait dans sa voiture. Il ne distinguait pas très bien s'il collectionnait ou s'il chassait : ce butin, il le rapporterait à Élise ou il le classerait dans de grandes boîtes en carton disposées sur sa commode.

Elise, il l'aimait bien, sans jamais le lui dire. Élise l'aimait aussi et elle le lui disait, avec de petites tapes sur la joue et en l'appelant « mon coco ». Quand il venait rôder autour de la cuisine, il savait qu'elle lui donnerait un fruit, mis de côté à son intention, ou un gâteau fait exprès pour lui. Jamais elle n'accordait aux autres de telles faveurs.

Parvenu au bord de la clairière, Jean-Daniel arrêta sa voiture et s'assit sur la mousse. Un sourd bourdonnement venait

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

de partout, qui était la rumeur même du bois : il l'écoutait en le comparant à celui qu'on entend dans un coquillage. Quelle chance d'être seul! Quand les autres se trouvaient là, ils bavardaient et on n'entendait rien.

Tout à coup, sur cette basse presque indistincte, éclata en l'air deux ou trois bruits secs. Levant sa tête ébouriffée, Jean-Daniel découvrit, assis sur la branche d'un hêtre, un écureuil qui brisait avec gaieté de petites branches. Il ne s'effrayait guère de Jean-Daniel qui, d'ailleurs, prit bien garde de ne pas bouger. Et quand il en eut assez de casser ainsi du bois, il dégringola le long du tronc, s'arrêta, puis, en trois sauts à brusque détente, gagna le milieu de la clairière où il s'immobilisa.

Maintenant Jean-Daniel le voyait très bien, avec son museau fûté, son ventre blanc, et surtout sa queue magnifique, d'un roux doré, vraiment disproportionnée à ce petit corps. Et ce panache qui tantôt balayait le sol, tantôt s'épanouissait en hauteur, on eût dit qu'il lui appartenait moins qu'il n'était chargé de le promener, de le déployer aux yeux, à la façon d'un étendard.

Puis soudain le spectacle se compliqua : un second écureuil apparut. D'où venait-il, celui-là? Il avançait par bonds ondulatoires, à la fois souple et mécanique. Le premier, qui l'attendait sûrement, courut à sa rencontre, et ils se regardèrent, assis, les pattes levées. Puis le second reprit sa course sautillante à travers la clairière et le premier le suivit, à la même allure, sans chercher à le rejoindre, mais prenant garde de ne pas se laisser distancer.

Jean-Daniel ne put s'empêcher de rire, tout bas et sans remuer, pour ne pas les effaroucher. Certes, il aurait aimé caresser leur belle fourrure rouge marquée de noir, car c'est un grand plaisir que de voir les bêtes de tout près et de les toucher. Mais il préférait encore assister à leurs libres ébats, à ce jeu plein de grâce et de pétulance.

Ensuite, à la même cadence rapide, les deux écureuils se sauvèrent, l'un précédant l'autre. D'abord, ils grimpèrent sur un tronc; puis, une fois arrivés assez haut, ils longèrent une grosse branche jusqu'à son extrémité; ils sautèrent sur une autre pour gagner l'arbre voisin. La tête renversée, Jean-Daniel les

suivait dans leur voyage et, quand il ne les voyait plus, un frémissement de feuilles indiquait encore le sillage de leur fuite.

Une dernière fois ils se montrèrent, tous deux côte à côte, penchés vers lui comme sur un haut balcon, et désireux sans doute de prendre congé car ils firent un double signe de leurs petites têtes pointues, avant de disparaître de compagnie.

Jean-Daniel était enchanté. Dans les bois, une invisible compagnie vous entoure. Et si l'on se tient tranquille, les bêtes vous prennent pour l'un des leurs. C'était cette amitié tacite qu'il recherchait. Il se leva, empoigna les brancards de sa voiture et repartit par le sentier qui l'avait amené, l'esprit tout occupé du spectacle qu'il venait de contempler. A la lisière, il rencontra Élise qui rapportait des salades.

— Qu'avez-vous vu dans le bois, mon coco? — demanda-t-elle gaiement.

— Rien, — fit Jean-Daniel.

— Eh bien alors, venez à la cuisine. Je vous ferai une belle tartine de beurre avec de la confiture dessus.

— Je veux bien, — fit Jean-Daniel.

XVI

Madame Morestal referma le coffret à bijoux qu'elle tenait sur ses genoux, et dit, comme si elle accordait une grâce :

— Entrez.

Sans faire plus de bruit qu'une jeune chatte, Nine se glissa dans la chambre. Elle s'était composé un visage d'innocence et de sagesse. Elle tendit son front au baiser de sa grand-mère, puis, sortant un livre de son tablier, elle demanda doucereusement si on l'autorisait à le lire.

— Bonne petite, — fit madame Morestal, satisfaite de constater chez cette enfant une si respectueuse docilité. — Qu'est-ce que c'est?

— *Les Aventures du Capitaine Corcoran.*

— Mais oui, naturellement, lis-le.

Nine tira un tabouret et s'installa aux pieds de madame Morestal.

— Vous aimez les récits d'aventures, grand-mère? — demanda-t-elle avec l'amabilité d'une personne en visite.

— J'en lisais quand j'avais ton âge. Maintenant, je préfère les histoires vraies.

— Mais il y a des livres pour enfants qui sont vrais, n'est-ce pas?

— Peut-être... Oui, sans doute.

D'un accent plus insidieux, Nine poursuivit :

— Ainsi le *Château maudit* : un trésor y est enfermé!... Un trésor qui a été dérobé à une pauvre jeune fille... Toute une bande, c'est-à-dire toute une famille conserve ce secret terrible et se refuse à restituer...

Nine releva les yeux et, perfide, ajouta avec un frémissement :

— Est-ce que vous croyez que c'est arrivé pour de bon?

Qu'attendait-elle? Assurément, elle n'ignorait pas qu'elle avait inventé du premier au dernier mot la fable qui enfiévrait ses cousins. Mais, avec ses éternels « si », elle avait tant de fois brouillé l'absurde et le possible qu'elle ne s'y retrouvait plus très bien. Sa grand-mère, sournoisement interrogée, allait peut-être lui fournir elle ne savait quelle confirmation.

— Mon Dieu, — fit madame Morestal avec indifférence, — on a vu en effet, sinon des trésors, du moins des fortunes séquestrées, des héritages captés.

Elle s'exprimait avec une tranquillité parfaite, sans l'ombre d'une gêne. Il fallait s'y attendre, bien sûr. Néanmoins, Nine en éprouva une déception. Pour s'en remettre et s'emparant de ce qui était une preuve d'innocence comme d'une marque de culpabilité, elle pensa :

— Elle est rudement forte!

Puis, mordillant de temps en temps le bout de ses tresses, elle reprit :

— Vous connaissez des gens titrés, grand-mère?

D'abord un peu surprise — où les enfants vont-ils donc chercher leurs questions? — madame Morestal se borna à répondre qu'elle en connaissait quelques-uns.

— Un baron?

— Non, je ne connais pas de baron.

— Des comtes?...

— Attends... oui, j'en connais un.

Nine lâcha ses tresses, se pencha en avant, l'œil à la fois curieux et péremptoire :

— Et une princesse?

— Ah, je dois t'avouer que non. Je n'ai jamais rencontré de princesse de ma vie.

Madame Morestal se mit à rire avec bonhomie, une bonhomie rudement bien jouée ou tout à fait sincère. Nine baissa les paupières pour mieux réprimer son rire à elle. Dans le fait même de lui poser des questions sur un trésor et des gens titrés, il y avait une bravade sans risque, une insolence gratuite et secrète qui la ravissait. Et elle évoquait aussi la tête de sa grand-mère si elle se doutait de quoi on s'amusait à la soupçonner : le contraste entre l'expression qu'elle imaginait et le visage replet et tranquille de madame Morestal était irrésistiblement comique.

Mais après avoir jubilé, son esprit mobile et fantasque vira dans une autre direction. Madame Morestal s'était levée, avait posé sur la table le coffret qu'elle tenait sur ses genoux, puis avait pris sur sa coiffeuse son collier de perles pour le mettre dans le coffret.

— Grand-mère!

— Quoi, mon enfant?

— Me permettez-vous de toucher votre collier?

Certaine de ne pas s'en défaire pour bien longtemps, amusée, madame Morestal passa le collier autour du cou de sa petite-fille.

— Qu'il est beau, — fit alors celle-ci d'un accent méditatif.

C'est que, tout à coup, elle s'était sentie gagnée, séduite par l'opulence des perles. Elle les souleva, elle entendit leur léger bruit de billes heurtées, et elle fut envahie d'un étrange sentiment de bonheur et de sécurité. Elle chercha des yeux la glace, se vit de loin et, soudain intimidée, mais fière, se trouva belle. Posséder ce collier! Elle comprit qu'on pût vouloir s'emparer, par n'importe quel moyen, d'un tel talisman.

— Rends-le-moi.

Avec un soupir, elle l'enleva et redevint une petite fille. Sa grand-mère le mit dans le coffret où son chatoiement s'éteignit, elle referma le couvercle, et comme elle aimait bien

ses petits-enfants, mais à condition de les voir peu, elle dit avec condescendance :

— Ne veux-tu pas aller jouer? Ou lire ton livre?

Tête baissée, mordant ses lèvres minces, Nine s'en alla, descendit l'escalier. Mais comme elle arrivait à la dernière marche, elle cria :

— Claude!

Le vestibule était vide. Elle courut au salon :

— Claude! Mais où est-il donc?

Elle gagna la bibliothèque et l'y trouva :

— Claude, écoute...

Il leva les yeux de la lettre à laquelle il s'appliquait : il fallait le laisser tranquille parce qu'il écrivait à sa marraine. Mais Nine bouscula le papier, l'encrier, la plume, et s'écria :

— Écoute, Claude, grand-mère a laissé échapper des paroles imprudentes. Elle m'a dit qu'elle ne connaissait pas de princesse, mais elle a tellement rougi... Alors, je lui ai demandé si elle était bien sûre, et elle est devenue toute pâle... Et puis, tu sais, son beau collier de perles, il vient du trésor : elle ne me l'a pas tout à fait avoué, non, mais il aurait suffi que je la pousse un peu...

— Qu'est-ce que tu racontes? — fit Claude en balançant ses jambes.

— Je suis allée lui parler, il a bien fallu qu'elle réponde. Maintenant, je suis sûre...

— Mais si elle sait que nous savons, elle va s'arranger pour que nous ne trouvions rien.

Cette réflexion de bon sens n'arrêta Nine qu'une seconde. Elle reprit :

— Me prends-tu pour une idiote? Je l'ai fait avouer, mais sans qu'elle s'en doute. Elle ne sait pas que je sais...

Claude accrocha ses talons au barreau de sa chaise. Le porte-plume avait roulé sur sa lettre en y semant des taches d'encre ; il faudrait la recommencer. Soit. De même il acceptait ce que lui disait Nine.

— Alors? — fit-il.

— Alors, j'ai une preuve de plus.

— Puisque tu y étais, n'aurais-tu pas pu essayer de savoir où est la cachette?

— Gros malin, va! Te rends-tu compte de la difficulté de lui arracher des aveux sans se compromettre? Rien que des allusions. J'aurais voulu t'y voir, toi qui ne sais même pas deviner une charade.

Mortifié, Claude se remit à sa lettre. Nine s'accouda à côté de lui sur la table, et murmura :

— Quand nous aurons trouvé le trésor, nous le rendrons à son propriétaire. Mais nous pourrons bien, comme récompense, demander quelque chose. Dis?

— Tu crois? — fit Claude qui songea à un train électrique ou à une petite carabine.

— Bien sûr. En souvenir. Par exemple...

Elle n'osa poursuivre. Elle revoyait le doux chatoiement des perles et puis son propre visage dans la glace, son cou orné comme celui d'une femme. Mais comment dire... Et puis, qui lui offrirait... Elle toisa Claude qui ne s'en aperçut pas. Alors, elle se mit à secouer sa chaise au point de provoquer de nouvelles taches d'encre, et cria :

— Elle nous embête, ta marraine!

XVII

Les recherches des enfants, à vrai dire, n'aboutissaient pas. « Il est joliment bien caché, le trésor! » pensaient-ils avec découragement. Nul indice nouveau ne les renseignait. La cave, ils ne savaient pourquoi, avait été fermée à clef. Et comme ils essayaient, un matin, d'en ébranler la porte, Alfred avait surgi et, d'une voix étrange, leur avait demandé ce qu'ils faisaient là. Alors, ils s'étaient enfuis.

Ils décidèrent qu'en haut lieu on se doutait de leurs soupçons et que l'on contrecarrait leurs efforts. Sûrement Alfred était chargé de les espionner, de les dépister. Ils avaient remarqué qu'il apparaissait toujours de façon inopinée, silencieux dans ses pantoufles. On ne l'entendait pas venir : il était là, patelin, équivoque. Nine affirmait qu'il pouvait se rendre invisible. Grand-mère elle-même disait qu'il était inutile de le sonner : quand elle avait besoin de lui, la porte s'ouvrait, il avançait son visage blême et demandait : « Madame m'a appelé? » Grand-mère en concluait qu'il était un bon

domestique. Les enfants, eux, le tenaient pour un magicien. Et aussi pour un dangereux bandit.

— Il faudrait nous emparer de lui à l'improviste, — soutint Claude, — l'attacher avec des cordes et le torturer jusqu'à ce qu'il avoue.

— Impossible, — fit Nine. — Il s'évanouirait en fumée.

— Peut-être, — suggéra Simone, — a-t-il sur lui la clef du souterrain. On pourrait fouiller ses habits quand il dort.

— Très bonne idée, — fit Denis. — Je vais l'avoir à l'œil.

En attendant, ils résolurent d'explorer le grenier. Ce lieu à demi obscur, où ils jouaient à cache-cache les jours de pluie, encombré de malles, de vieilles défroques, de meubles inutilisés, excitait à la fois leur curiosité et leur attendrissement. Ils s'y sentaient plus libres qu'ailleurs, délivrés des cadres habituels. Tout y était poussiéreux et bizarre. Tout y ressemblait à des souvenirs. Un grand silence régnait là, un silence endormi et presque solennel.

Comme ils déplaçaient un vieux lavabo et repliaient un paravent crevé, ils découvrirent leur théâtre de marionnettes, qu'ils avaient oublié. Rien ne les émouvait plus que les témoignages des étés passés : si récents fussent-ils, ils les jugeaient toujours préhistoriques. Et ils s'y retrouvaient avec un plaisir étonné, s'y reconnaissant à nouveau comme dans un miroir imprévu.

— Tu te rappelles? — demanda Denis à Claude, en manœuvrant le rideau du petit théâtre.

Il ne précisa pas davantage. Le prestige des souvenirs tenait à leur caractère vague et flottant, qu'il s'agissait ensuite — et c'était là le plaisir — de détailler peu à peu... Il y avait fort longtemps — un siècle peut-être, mais deux années en réalité, — ils avaient été fous de leurs marionnettes. L'été très pluvieux les empêchait de sortir et ils passaient des journées délicieuses à improviser sans fin des comédies et des drames. Bien entendu, c'était Nine qui inventait les scénarios les plus abracadabrants. Denis lui donnait la réplique. Claude bafouillait et riait. Simone, assise sur une chaise basse, faisait le public.

— Tu te rappelles le commencement du *Triomphe des Borgia*?

Ni les uns, ni les autres, ne savaient qui étaient les Borgia. Mais le nom accroché au hasard d'une conversation de grandes personnes, leur plaisait. Dans la pièce qu'ils avaient imaginée, les Borgia étaient une famille de bûcherons, quelque chose comme les parents du Petit Poucet. Et la première scène débutait en pleins bois par cette phrase que prononçait le personnage le plus solennel de leur troupe, un juge au visage poupin, en robe noire et rabat :

— Personne dans cette forêt! Me serais-je égaré?

Ils avaient aussi combiné un grand drame sur Napoléon. Mais comme ils ne possédaient, outre le décor de la forêt, qu'un salon Louis XV et une place publique au moyen âge, leur évocation napoléonienne paraissait assez invraisemblable.

Tandis que Denis reprenait dans leur boîte les petits acteurs vêtus d'étoffes bariolées, les dévisageait, leur redonnait des noms, et presque une âme, Claude s'empara d'un tube à demi dessoudé et le fit rouler à grand bruit sur le plancher. Simone caressa un vieux cheval à roulettes qui avait perdu sa queue de crin. Nine s'écria :

— Nous perdons notre temps. Oubliez-vous que nous avons une mission à remplir?

Claude leva des yeux étonnés, puis se rappela soudain pourquoi ils étaient là.

— Eh bien, — demanda-t-il, — que faut-il faire?

Denis bougonna. Le théâtre de marionnettes l'intéressait davantage. Avec précaution, démêlant les fils de fer qui les tenaient debout, soufflant sur les costumes pour en chasser la poussière, il rangea côte à côte le roi barbu, la reine dont la couronne de papier s'était à moitié déchirée, le juge, le soldat, la paysanne avec ses sabots, la danseuse en robe rose, le moine.

— Hein, — fit-il, — la représentation que nous avons donnée aux parents!

Il revoyait la rampe de petites bougies allumées; il entendait les airs joués au piano par Simone — elle recommençait tout le temps le *Frölicher Landmann* et une assommante étude de Czerny dont elle était très fière — il retrouvait son impression étrange que les grandes personnes, cette fois, attendaient ce qu'allaient dire les enfants. Elles avaient écouté en

souriant, avec une complaisante indulgence, et on aurait pu leur faire accepter, ce jour-là, les histoires les plus extravagantes... Soudain, il s'écria :

— Dis donc, Nine?

— Quoi?

— Si nous redonnions une représentation aux parents?

Elle haussa les épaules. Les marionnettes, c'était « bébé », comme elle disait. Elle préférait l'aventure du trésor, que l'on jouait pour de bon. Claude aussi. Mais Denis insista :

— Justement. On leur représenterait l'histoire du trésor. Vous vous rendez compte comme ils seraient embêtés?

— Comment?

— Mais oui : la princesse, le souterrain... Tiens, fit-il en levant dans sa main la petite créature à la couronne abîmée, voilà la Reine des Perles, grand-mère quoi... Elle poursuivrait la danseuse, autrement dit la princesse Angélique. Le moine, ce serait Alfred.

— Et puis, après?

— Ne comprenez-vous pas, — s'écria Denis avec agacement, — qu'ils verront alors que nous savons tout, et qu'ils avoueront?

— Oui, — fit Simone, — mais nous serions joliment grondés.

— Et s'ils ne disent rien? — objecta Nine.

Bien sûr, ils ne diraient rien, pensa-t-elle. Tout de même, l'idée lui parut assez drôle, assez provocante. Mais comme elle ne l'avait pas eue la première, elle pinça les lèvres.

— Ton idée est idiote, — fit-elle.

— Naturellement, tu critiques toujours ce que proposent les autres.

Elle lui jeta un regard mauvais — au fond, elle ne l'aimait pas — et répondit :

— Tu oublies que je suis votre chef, et que, sans moi, vous ne sauriez rien du tout.

— C'est vrai, — dit Claude.

— S'il y a quelqu'un de contredisant, — continua-t-elle, encouragée par cet appui, — c'est bien toi. Tante Marie-Louise te l'a encore dit hier.

— Hier soir, — répliqua Denis révolté, — c'est moi qui avais raison. J'avais prêté mon stylo à Angèle et maman me

reprochait de l'avoir oublié à la poste. J'ai dit que je l'avais prêté : c'est pas contredire.

— Mais pourquoi l'as-tu prêté à Angèle?

— Parce qu'elle me l'avait demandé, à cause qu'elle n'avait plus d'encre et que...

Il s'arrêta et domina son irritation, en s'apercevant que Nine venait de l'entraîner exprès loin du théâtre de marionnettes. Il voulut revenir à sa proposition, mais Claude, gagné à son tour par une brusque colère, intervint :

— C'est vrai, on est là à chercher une clef, un document, et tu viens tout bouleverser. Laisse-nous tranquilles.

— Tu vois, — fit Nine, — tout le monde te donne tort.

Elle se rapprocha de Claude, et passa son bras sous le sien. Devant tant de mauvaise foi et d'injustice, Denis suffoqua d'exaspération :

— Ta gueule! — s'écria-t-il.

— C'est ça, sois grossier, maintenant, — fit Nine, très maîtresse d'elle-même et qui jubilait de le voir aggraver son cas.

Claude dégagea son bras et marcha sur son frère. Celui-ci, les dents serrées, murmura :

— N'approche pas, n'approche pas...

Nine rattrapa Claude qui se laissa faire, content peut être d'être retenu. Mais ses yeux brillaient d'indignation.

— Laisse-le donc, — dit-elle, — tu connais son sale caractère.

Il était entendu que Denis avait un caractère déplorable. Sa mère l'avait assez répété pour qu'on le sût. Cela fournissait un reproche facile quand on manquait d'arguments. Mais Denis, affolé d'être toujours condamné sur le fond, inexorablement, et même en quelque sorte d'avance, s'arrangeait pour justifier au plus vite ce reproche exécré. Il n'y manqua pas cette fois. Comme Simone, compatissante, et qui n'était mêlée en rien à la querelle, s'approchait pour le réconforter, il lui jeta :

— Fous-moi la paix...

— De mieux en mieux, — susurra Nine qui, pourtant, à l'occasion, ne reculait pas devant un gros mot.

Tremblant, Denis leur tourna le dos. Il se sentait à la fois, et comme toujours, innocent et coupable. Il ne savait pas

s'il devait injurier « les autres », ceux qui se refusaient à le comprendre, à entrer dans ses raisons, à partager ses désirs et ses tristesses, ou s'il devait les étonner en éclatant de rire. « Les autres », quand donc et comment parviendrait-il à s'entendre avec eux?

Un silence fait en partie de réprobation et de dédain, et en partie d'amertume, régnait dans le grenier. La majorité continuait, mais sans grande conviction, car elle était gênée de son coup de force, à chercher dans les débris disparates; elle s'y appliquait comme à une corvée imposée, et l'élément d'improvisation amusante, de jeu, avait disparu. La minorité reniflait dans un coin. Bientôt, sans rien dire, elle se dirigea vers la porte.

— Denis, — s'écria Simone, — reste avec nous!

Autant elle détestait les éclats de voix, les batailles, qui choquaient son sens de l'ordre et lui faisaient peur, autant elle adorait les réconciliations. Se jeter dans les bras les uns des autres, se pardonner des griefs réciproques, voilà qui l'attendrissait. Il lui était naturel et agréable de plaindre les malheureux : les petits pauvres qui ont si froid l'hiver ou les chiens sur la patte desquels on a marché. Elle jouissait d'avoir bon cœur. Elle devinait l'obscure sensualité qu'il y a dans la consolation. Sans compter que pleurer sur autrui, c'est autrement moins vexant que de pleurer sur soi.

Elle sentit la peine, la colère de Denis. Malgré sa rebuffade de tout à l'heure, elle aurait aimé panser sa plaie. Mais il ne l'écouta pas, il disparut dans l'escalier.

Il ne savait où aller, il voulait fuir le genre humain, au moins sous la forme de sa famille. Souvent il avait eu des envies de fugue. Exaspéré, il dégringola les deux étages. Que faire? Se mettrait-il à penser à son royaume, à son peuple, déciderait-il de quelques lois nouvelles ou de grands travaux publics? Mais non, il était trop remué par la rage. Les rêveries de compensation ne prenaient leur vertu, leur évidence hallucinatoire que lorsqu'il était paisible, offert au rêve, dans son lit, par exemple, ou en classe, à ne pas écouter le professeur.

Il arriva dans la cour au moment où la grille se refermait et faisait tinter sa sonnette cachée dans le lierre.

— Alfred...

Où allait-il, celui-là, avec des airs mystérieux, ses coups d'œil jetés à gauche et à droite? Instantanément, Denis résolut de le suivre, et de lui soutirer peut-être son secret. Quel triomphe s'il rapportait aux autres le renseignement nécessaire! Quelle revanche!

Ragaillardi, il gagna la route. Devant lui, à pas feutrés, Alfred s'en allait vers le village. Il avait enlevé son tablier et mis un vieux chapeau de paille. Comme on l'eût dit inoffensif, le fourbe! Il tenait sous le bras un paquet enveloppé dans un journal. « Peut-être une bombe! Peut-être va-t-il rejoindre un complice. Avant tout, il ne faut pas qu'il me voie. »

Denis se jeta dans la haie, guetta, courut une vingtaine de mètres, et se cacha de nouveau, puis repartit. Cette surveillance de quelqu'un qui ne s'en doutait pas, ces bonds rapides l'amusèrent, dissipèrent complètement sa mauvaise humeur. Puis, aux premières maisons du village, il renonça à ses précautions. D'abord parce qu'Alfred ne se retournait pas, ne se méfiait même pas assez, et puis parce que, bien que la rue fût vide, on aurait pu l'observer des fenêtres et s'étonner d'un tel manège.

Au carrefour qui formait le centre du village et groupait quelques boutiques. Alfred entra chez le cordonnier. Derrière lui, Denis se glissa le long de la vitrine et jeta un coup d'œil: Alfred avait déballé son redoutable paquet et il en tirait des souliers à ressemeler. « Comme il cache bien son jeu! » décida Denis qui se réfugia dans la ruelle voisine au moment où Alfred ressortait. Tous les romans policiers qu'il avait lus revenaient à son esprit, et il chercha fébrilement à se rappeler les trucs et les ruses des détectives.

Cheminant à petits pas, Alfred traversa la place et entra au café. Denis la traversa à son tour et s'assit sur une borne d'où, par la fenêtre ouverte et tout en ayant l'air de s'être simplement arrêté pour se reposer, il pouvait voir l'intérieur de la salle à boire. Au premier regard, il tressaillit d'aise et même un peu d'anxiété, tellement le spectacle ressemblait à ce qu'il espérait : Alfred s'était attablé avec deux individus de mine patibulaire et les trois hommes, têtes rapprochées, parlaient à voix basse. Dans l'un d'eux il reconnut le facteur. Quoi, le facteur en était aussi?

« Dois-je prendre des notes? » se demanda Denis, en invoquant Sherlock Holmes. Il observa l'attitude des trois hommes, leurs vêtements, les tables inoccupées autour d'eux, le dressoir avec les bouteilles. Mais il n'y avait rien à en tirer en fait de déductions logiques. Soudain, le troisième interlocteuur, rejetant son vieux feutre en arrière, s'écria :

— Faudrait être bien malin pour découvrir la vérité...

Avec sa chemise à carreaux sans col, ouverte sur la poitrine, son pantalon terreux, il avait tout à fait l'air d'un vieux paysan.

« Rudement bien grimé », pensa Denis.

Alfred répondit quelque chose, mais il tournait le dos et Denis ne put le comprendre. Le facteur demanda :

— Est-ce qu'on reprend un litre?

Et devant l'hésitation de ses compagnons, il ajouta d'un air goguenard :

— Puisque c'est la princesse qui paie!

La Princesse! Denis en eut presque un étourdissement. Il se colla au bord de la fenêtre et les entendit mieux.

— Moi, — disait le faux paysan avec une violence embarrassée, — je suis pour qu'on aille jusqu'au bout. Quand nous serons les maîtres, on verra bien...

Alfred haussa les épaules. Dans sa veste d'alpaga noir, son dos avait quelque chose d'énigmatique et presque d'effrayant. Le facteur — mais peut-être était-ce un faux facteur? — répondit :

— On verra quoi? Rien du tout. Autant continuer comme au jour d'aujourd'hui.

— Non. Il faut tout changer. Pourquoi toujours des gros et toujours des petits?

— Tu veux partager, alors?

« On ne les a pas assez récompensés, songea Denis. Ils complotent pour obtenir davantage. »

— Ah, — dit le faux paysan, le menton dans les poings, — je ne sais pas bien m'expliquer. Mais si quelqu'un savait, pouvait dénoncer...

Denis jubila. Qui savait? Mais eux, tout simplement... Le patron s'approcha de la table avec un litre :

— Nous parlons politique, — fit Alfred.

Tout en admirant son art de dissimuler, Denis crut plus prudent de se baisser sous la fenêtre et il ne vit et n'entendit plus rien. Quand il se releva, les trois hommes s'entretenaient du temps, des récoltes. Puis le faux paysan demanda à Alfred :

— Et chez vous? Y a du monde, hein, et du travail?

— Sûr et certain, — fit le vieux domestique. — Toute une famille, vous pensez! Les uns veulent ceci, les autres cela. Ils sont difficiles.

— Les riches, — fit sentencieusement le facteur, — ça aime être servi et puis bien.

— C'est vrai qu'y sont riches, — murmura Alfred.

Mais les trois compagnons recommencèrent à parler bas. Puis, ayant vidé leurs verres, ils se mirent debout, et Denis redouta d'être surpris. Alors il gagna en deux sauts l'épicerie d'en face, où il acheta des pastilles de menthe, et d'où il observa de nouveau le dehors. Après avoir dit longuement adieu à ses amis, le vieux valet de chambre, de son allure traînante, repartit dans la direction du Vignou.

A peine avait-il dépassé les dernières maisons du village qu'il entendit un léger pas sur ses talons.

— Alfred, dites...

Il se retourna.

— Dites, vous en avez parlé, vous pouvez bien m'en parler aussi.

— Parlé de quoi, monsieur Denis?

— Oh, c'est pas la peine de rien me cacher. Je sais tout. Et d'abord que vous avez bu deux litres.

Le vieil homme jeta à l'enfant un regard qui louchait.

— J'ai mes heures de sortie.

— Je ne dirai rien, — fit Denis, — si vous me racontez...

— Quoi?

— Où est la cachette?

— Quelle cachette?

— Celle où grand'mère a mis le produit de ses rapines.

Alfred s'arrêta et loucha davantage.

— Monsieur Denis, je ne vous comprends pas bien, mais c'est pas des choses à dire de Madame.

Il reprit sa marche, mécontent et troublé. Denis se serra contre lui :

— Pourquoi ne pas tout m'avouer, puisque je sais... Tenez, voulez-vous un machin à la menthe?

Alfred pressa le pas.

— La cave, — reprit Denis en suçant une pastille, — ça ne vous intéresse pas?

— Si vous me reprochez maintenant de boire le vin de Madame, j'irai me plaindre à Madame. Je ne suis pas un ivrogne, monsieur Denis. C'est compris?

— Je vous parle de la cave à cause du souterrain. Est-ce qu'il mène au trésor?

Le visage d'Alfred prit une expression d'anxiété stupide.

— Vous voulez vous moquer de moi, sûr.

— Et la princesse? Vous la connaissez, hein?

— J'ai jamais vu de princesse, — bougonna Alfred de plus en plus abasourdi.

— Quelle blague! Vous avez parlé d'elle au café : j'ai tout entendu.

Le vieux crut qu'il perdait la raison. Ou bien que c'était le petit qui devenait fou... Il garda un silence inquiet, pressé de rentrer, de retrouver son office où il était seul, et où son argenterie l'attendait. Pourtant, comme l'autre ne le lâchait pas, il finit par grommeler :

— Si on a des observations à me faire sur mon service, qu on me le dise.

— Où est l'entrée du trésor? — répéta Denis avec un accent passionné. — Donnez-m'en la clef, dites...

Mais l'autre ne voulait plus répondre. Il secouait la tête tout en marchant, poursuivi, harcelé par Denis qui le pressait de questions et lui mettait sous le nez son cornet de bonbons à la menthe. Arrivés à la grille du Vignou, il s'arrêta et, sur un ton solennel mais en bégayant un peu, il déclara :

— Je ne suis qu'un domestique, mais je-je ne suis plus d'â-âge à être tourné en ri-ridicule.

Denis le regarda disparaître par la cour. Il en savait assez pour éblouir les autres. Et il suffirait d'arranger un peu ce qu'il avait appris pour faire encore plus d'effet. Chantonnant d'aise, il se dirigea d'instinct vers Falkenstein.

— Hé, là-haut!

Ils y étaient, mais répondirent à peine. Alors, il se mit à

grimper en se hâtant. Et, de branche en branche, un peu haletant, il expliquait :

— J'ai espionné Alfred... j'ai découvert ses complices, j'ai écouté leur conversation... Je l'ai interrogé, il sait maintenant que nous savons...

Radieux, il émergea à la hauteur des autres, assis en silence.

— Et le clef du trésor, je l'aurai un de ces jours.

Il s'étonna de l'indifférence qui l'accueillait. Un peu refroidi, il insista :

— Il faut que je te raconte, Nine, ce que je viens d'apprendre.

Nine fit la moue. L'histoire du trésor lui appartenait, c'était à elle de la conduire et de la développer. Pour remettre Denis à sa place, elle lui déclara :

— Tu nous raconteras plus tard... L'important, c'est que la princesse Angélique...

— Alfred m'a parlé d'elle.

— Mais tu nous ennuies avec ton vieux larbin. Comme s'il était au courant! Il ne fait qu'obéir sans comprendre. Moi, je me suis mise en rapport avec la Princesse elle-même.

— Comment? — demanda Denis interloqué.

— Ça te la coupe, hein?

Nine leva les sourcils, hésita entre plusieurs versions, puis se décida :

— La Princesse, ayant appris nos valeureux efforts, veut nous rejoindre. Elle va arriver. En tout cas, il est complètement inutile de s'informer ailleurs. Elle nous dira tout.

— Comment sais-tu qu'elle va arriver? — demanda Denis, ahuri.

— Elle me l'a fait dire par un messager sûr, que je suis seule à connaître.

Pour achever sa victoire, Nine ajouta :

— Et par la même occasion, elle m'a fait exprimer ses remerciements personnels. A moi!

Claude, Simone se taisaient, émus par les grandes choses qui s'accomplissaient autour d'eux. Denis releva la mèche qui lui pendait sur les yeux, tâta au fond de sa poche ses pastilles de menthe qui s'étaient un peu fondues ensemble, en détacha une et, la suçant, murmura :

— Ça, par exemple...

Nine prit un air supérieur, tourna la tête avec, soudain, la majesté de sa grand-mère, et regarda au loin.

***

— Pourquoi que vous ne dites rien, Alfred?

Les coudes sur la table, le vieux domestique mastiquait lentement, en face d'Élise immobile et plantureuse. C'était Angèle qui lui avait posé la question parce qu'étant nourrie, maintenant, et satisfaite, elle s'étonnait de son silence préoccupé. Autour d'eux, c'était la pénombre tranquille de la cuisine, animée par le léger sifflement de la bouilloire que Mariette avait mise au feu.

Alfred leva un œil las, soupira, et recommença à mâcher avec précaution. Rosa, qui se curait les dents avec des airs distingués, s'étonna à son tour :

— Alors quoi, vous ne répondez même plus?

— Je ne suis pas arrivé où j'en suis, — murmura-t-il, — pour ne rien comprendre à ce qui se passe.

Il repoussa son assiette et demanda avec inquiétude :

— Comprenez-vous ce qui se passe?

Le beau visage d'Élise demeura sans bouger. Puis, par sympathie, elle soupira. Et elle pensa qu'il lui fallait mettre tremper les haricots blancs.

— Qu'est-ce qui se passe? — demanda Angèle.

— Hier, sûr, on avait fouillé dans l'office. Rien ne manquait, mais on avait fouillé. A la cave, l'autre jour, le bougeoir a disparu, puis reparu. Au salon, à la bibliothèque, on a déplacé des meubles, changé des coussins. Les enfants, ici, parlent de Madame, faut entendre comment! Et puis, qu'est-ce que c'est cette princesse?

— Une princesse? — fit Élise avec indifférence.

Elle se versa une tasse de café. Rosa avait achevé de se curer les dents, elle rejeta le buste en arrière, reprit son expression vexée. Angèle plia sa serviette et se leva... Sans plus rien dire Alfred secoua la tête avec tristesse, il avait toujours souffert de l'incompréhension des femmes.

XVIII

Cette nuit-là encore la lune s'épancha sur le jardin somnolent du Vignou. Pâle clarté, qui donnait à la maison, aux arbres immobiles, un aspect stupéfié, éternel. Dans les plates-bandes, les fleurs, décolorées, semblaient de petits fantômes assis. Les pelouses étaient comme des lacs laiteux, encadrées de frondaisons qui ne bougeaient pas. Des reflets blancs brillaient aux vitres des serres. Et cette douce illumination n'était pour personne. Elle glorifiait une solitude. Aucun mouvement, aucune parole. Sauf, sur la terrasse, la fontaine, assidue, qui chantait pour elle-même, à défaut d'être écoutée.

Au premier étage du Vignou, entre les persiennes closes de la chambre verte, passait un fil de lumière. Marie-Louise était déjà couchée : les mains croisées sous la nuque, elle reposait dans ses oreillers, sans la moindre envie de dormir. Guillaume, en pyjama, en babouches, se tenait devant la cheminée. De toute évidence, il prenait du ventre et cessait d'être fort pour devenir gros. Mais un homme qui réussit plaît aux femmes : Marie-Louise l'aimait davantage en cette période où leur vie commune s'arrangeait pour le mieux. Son mari lui apportait la considération dont elle avait besoin, celle qui s'acquiert par l'argent et les grands emplois. Aussi le trouvait-elle beau.

— Qu'est-ce que va dire papa? fit-elle en souriant.

Elle était également fière de son père et de son mari. Son père aussi présidait des conseils d'administration et il possédait une grosse fortune. Mais, à mesure qu'elle s'était attachée à Guillaume, elle avait mêlé de la jalousie à l'admiration qu'elle portait à son père. Elle se réjouissait qu'il apprît les succès de son gendre.

— Notre situation matérielle, — dit Guillaume, — va changer.

— Vraiment?

Elle le savait mais voulait se l'entendre dire. Une émotion de confiance et d'orgueil parcourut sa chair tandis que Guillaume parlait de chercher un plus grand appartement, de prendre un chauffeur. Il suggéra aussi à Marie-Louise d'augmenter ses dépenses personnelles : ces paroles lui firent l'effet d'une caresse. Mais elle se hâta d'ajouter :

— Et toi, mon chéri, qu'est-ce que tu vas t'offrir?

Il passa la main sur son front dégarni, il hésita. Il avait de l'ambition, mais c'était l'effort qui l'intéressait, l'arrivée au but visé. Ensuite, il ne savait pas exploiter ce qu'il avait obtenu. Il manquait de passions à satisfaire. Juste à l'instant où il s'interrogeait sur ce qui lui ferait plaisir, il découvrit qu'il ne souhaitait rien.

Et alors, par une association d'idées nouée au plus inconnu de lui-même, il songea à l'amour malheureux qu'il avait éprouvé dans sa jeunesse. Amour d'enfance, lié à ses premiers émois, exaltation adolescente, don de soi poussé jusqu'au sacrifice. Certes, c'était une chose bien finie, qui ne le faisait plus souffrir depuis longtemps. Quand il lui arrivait d'y penser, fugitivement, sa vie actuelle lui apparaissait comme une revanche si complète qu'elle compensait, et au delà, les déboires et les illusions d'autrefois. Mais ce soir, tout à coup, il en fut autrement.

En silence, il passa de nouveau la main sur son front et contempla la chambre éclairée, le bouquet de roses sur la table, et, dans le grand lit de l'alcôve, une femme, sa femme, qui l'attendait. Il se retourna, éteignit les appliques de la cheminée, et comme il regardait dans la glace devenue presque obscure, il vit, plus loin que sa propre image, un jeune visage aux boucles brunes qu'il reconnut tout de suite.

Un instant, il se crut revenu à l'époque où il était enthousiaste et malheureux, où il désirait précisément ce qu'il n'avait pas. Et ce qu'il n'aurait jamais. Le cher visage aux boucles brunes s'était refusé à lui. Malgré ses supplications, malgré son ardeur si juvénile et si pure. Si elle l'avait voulu, il n'aurait aimé, de toute sa vie, que cette petite fille, cette adolescente, cette seule femme. Oui, il avait pleuré et souffert, autrefois, le Président satisfait d'aujourd'hui.

— Il est tard, chéri. Viens donc.

Guillaume se retourna vers sa femme et du coup se retrouva important industriel, quadragénaire solide, père de famille bien installé, certain de l'avenir. Il passa la main dans le col de son pyjama qui le serrait un peu, et il se dirigea vers l'alcôve. Marie-Louise, les bras nus hors de sa chemise légère, se poussa pour lui faire place. Que de fois elle l'avait accueilli

ainsi, avec le même geste pour tapoter les oreillers! Posant le genou sur le bord du lit, Guillaume renia définitivement ses rêves au profit de ce qu'il avait obtenu.

A côté, dans la chambre jaune où palpitait une veilleuse, madame Morestal mère, étendue sur le dos, les mains croisées, le souffle paisible, dormait. Comme d'habitude, son sommeil était calme et sans rêves. Autour d'elle, beaucoup de photographies de son mari, de ses enfants et petits-enfants, qu'elle ne regardait plus, d'ailleurs, depuis longtemps. Sur une petite étagère étaient rangés des livres de piété, qui se trouvaient là à titre de recours éventuel, ou de garantie, ou de porte-bonheur. On ne sait jamais.

Dans la chambre rouge qui sentait l'andrinople, appuyée sur un monceau d'oreillers, Agnès lisait, et dans un cendrier à côté d'elle s'empilaient des bouts de cigarettes. Elle prolongeait ses lectures jusqu'au petit matin, poursuivant à travers des histoires romanesques qu'elle jugeait d'ailleurs absurdes, l'espoir de se réveiller le cœur ou les sens. Mais, en dépit des exemples les plus passionnés, elle demeurait inerte, stérile. Alors, elle finissait par jeter le livre sur la descente de lit et éteindre en se disant : « A quoi bon? ».

Juliette et Pierre gisaient ensemble dans le vaste lit de la chambre italienne — « un lit pour trois », disait Pierre d'un ton sarcastique — mais en se tournant le dos. Si elle se réveillait, inquiète de ne plus sentir auprès d'elle le long corps auquel elle était habituée, Juliette se désolait de son attitude involontaire. Elle se retournait vers son mari, engourdie mais toujours aimante, s'accrochait à lui, puis sombrait à nouveau dans son bon sommeil de saine créature. Au réveil définitif, elle devait constater avec regret qu'elle avait inconsciemment dénoué ses bras et de nouveau opposé son dos à celui de Pierre. Lui ne s'apercevait de rien, et peu lui aurait importé. Il murmurait parfois, le menton levé au-dessus des draps, avec une expression de défi sur sa face sans regard.

A l'étage au-dessus, Nine, excédée par la chaleur, avait repoussé du pied ses draps et dormait en chien de fusil, les cheveux collés de sueur. Un amusement indéfinissable flottait sur son visage. Elle semblait continuer à travers ses

rêves une entreprise moqueuse et perfide dont personne ne se doutait. Les visages souriants sont bien plus énigmatiques que les visages fermés : ils se jouent de vous par les fausses hypothèses qu'ils vous suggèrent. Ces plis fins aux coins de sa bouche, cette légère expression narquoise faisaient de Nine endormie, quoiqu'elle fût immobile, une créature insaisissable.

Dans le lit voisin, Simone ronflait, serrant deux poupées dans ses bras. De jour elle n'osait pas les descendre, les sortir dans le jardin. Elle craignait les railleries. Et puis il faut être seule pour jouer vraiment bien avec ses poupées. En été, elle ne leur consacrait que les heures du sommeil. Elle les prenait contre elle, leur parlait un peu sous le drap, les consolait d'avoir été abandonnées. Et toutes trois s'endormaient de conserve.

Dans la chambre des garçons, les vêtements traînaient par terre, les tiroirs de la commode étaient ouverts et bouleversés. Un soulier trônait avec indépendance sur le lavabo. Et ce désordre présentait un caractère d'impétuosité et d'insouciance qui ressemblait à de la joie.

Tandis que Claude reposait, bouche ouverte et beau comme un ange, en toute confiance, Denis, lui, contestait jusque dans son sommeil. Il parlait en dormant, d'une voix de médium, il s'agitait. Parfois, il se redressait sur son coude, l'air égaré, puis retombait d'un bloc, tué net. Des cauchemars affreux l'envahissaient : il roulait dans des précipices, il fuyait devant des monstres, il pleurait en proie à des chagrins démesurés. Vers minuit, se produisit une accalmie : il se trouva dans un beau jardin, entouré d'enfants de son âge qui lui demandaient de vivre désormais avec eux. Alors il s'apaisa. Sa physionomie devint régulière et calme. Une telle sérénité, on ne la lui connaissait pas durant le jour; elle eût interdit de lui reprocher de la mauvaise humeur ou de la bêtise. Sur le masque détendu, d'une noblesse insolite, apparut, monté du fond de sa nature, et par un aveu dont il ne se doutait pas, ce qu'il pourrait être.

A l'étage des parents, les heures nocturnes ressuscitaient le passé dans les chairs et les cœurs, tel quel ou bizarrement déguisé, triste dans les deux cas, amer parfois, à jamais perdu. Mais chez les enfants, le sommeil préparait au futur. Ces

petits, assurément, deviendraient des adultes, à la ressemblance de leurs parents : Claude voudrait, à son tour, conquérir et posséder; Denis, transposant en défauts la nature maternelle, se montrerait violent et faible, sincère à l'excès; Simone serait douce, bonne et trahie; Nine, après mille détours et ayant dupé tout le monde, se réfugierait dans la déception. Ainsi se prêteraient-ils les erreurs et les échecs qui avaient contribué à les faire naître. Mais peut-être aussi quelque ancêtre lointain, ou le hasard, ou une grâce d'en haut les gratifierait d'une inspiration nouvelle. Peut-être offriraient-ils au monde un don de leur enfance qu'ils auraient su préserver.

Plus tard. Pour le moment, ils ne participaient pas aux passions médiocres et aux drames inachevés de leurs parents. Ils n'étaient pas encore compromis par les intérêts matériels ni la vanité sociale. Ils se trouvaient avant la réussite et avant la défaite. Ils ignoraient les regrets, ils n'avaient rien accompli d'irréparable. Tout, pour eux, était encore possible. A les regarder, endormis et intacts, on aurait repris confiance dans la nouveauté de l'avenir.

Et ainsi la maison, avec, au rez-de-chaussée, ses salons vides où s'effeuillaient des bouquets, la cuisine vide où traînait une odeur de soupe, le vestibule vide où pendaient les manteaux inertes, reposait dans le silence. Seule, la grosse horloge de la bibliothèque scandait frénétiquement les secondes de son important balancier, sonnait des heures que personne n'entendait, et, de temps à autre, comme enrhumée ou bougonnante, tirait de son mécanisme un ronflement rauque. Au-dessus, dans les chambres obscures et peuplées, des corps étendus se contorsionnaient. Des haleines s'élevaient, légères ou oppressées, des râles, de longs soupirs, parfois suspendus, puis qui reprenaient, puissants et mystérieux.

La maison ressemblait à un navire aux feux éteints qui faisait la traversée de la nuit. Elle avait quitté les rivages de la veille, elle aborderait à ceux du lendemain. La lumière revenue rendrait chacun à son identité, et il renaîtrait en rouvrant les yeux. Pour le moment, sur l'abîme insondable du sommeil, elle emportait ses passagers évanouis.

Dehors, le clair de lune continuait de prodiguer sa douceur

laiteuse. En vain. Excepté pour Roland qui refusait d'aller se coucher, et, seul sous les spectres d'arbres, au bord de l'étang mystérieux, par le jardin potager devenu irréel, promenait sa plainte inutile. Cette fête nocturne, dont il était l'unique témoin, il ne savait comment en disposer. Il eût aimé l'offrir, mais à qui? Ah, s'il avait pu murmurer des paroles, en entendre, à peine chuchotées, éprouver de grands sentiments, de généreuses passions, et, ombre lui-même parmi ces ombres bleuâtres, enfin faire illusion à quelqu'un.

XIX

Ce matin, madame Morestal avait rendu sa liberté à sa cousine. Et celle-ci avait décidé de faire une promenade toute seule, d'aller au moins jusqu'à l'étang. Elle s'avançait donc dans l'allée en hochant la tête de plaisir, délivrée de sa servitude. Quand elle était seule, elle redevenait elle-même, c'est-à-dire une vieille demoiselle famélique et falote, certes, mais joviale, ironique même à l'égard des puissants qui la dédaignaient.

Tout l'émerveillait, ce matin-là : le ciel d'un bleu léger où de petits nuages s'en allaient en flottille, les branches touffues qui se balançaient au-dessus de sa tête comme si elles prenaient la peine de l'éventer, les insectes qui sautillaient dans l'herbe, libres comme elle l'était pour une heure ou deux. Elle tendit au soleil ses mains gonflées afin de mieux sentir la chaleur. Elle rit sans savoir pourquoi. Que d'étés elle avait déjà connus et dont les souvenirs usés s'entassaient au fond de sa mémoire. Un été de plus! Tout de même elle n'était pas encore morte. Elle en verrait peut-être un autre. Alors elle se remit à rire en montrant ses gencives. A la voir, on eût dit une vieille radoteuse se promenant dans le jardin d'un asile.

Elle entendit courir derrière elle et, sans se retourner, reprit sournoisement son expression d'ineptie. Puis elle fit face. C'était Claude qui venait la rejoindre. Et d'abord elle recula, craignant que dans sa brusquerie d'enfant il ne la fît tomber. Mais il leva vers elle un visage si pur et si blond, avec ses longs cils qui battaient sur ses prunelles bleues, qu'elle se rassura et restitua plus d'intelligence à son regard.

— Tante Zoé, — fit-il d'un ton caressant, — vous voilà toute seule.

— Mais non, — dit-elle, — puisque j'ai la compagnie des oiseaux et des sauterelles.

— Oh, c'est pas assez pour faire la conversation.

— Je te demande pardon, mon petit bonhomme, nous causons. Je comprends leurs chansons, figure-toi, et je leur réponds.

— Allez... — fit-il avec incrédulité.

— Tiens, tu entends ce *pi-huit-ti-ti*? Eh bien, c'est un pinson qui me demande si je ne suis pas fatiguée.

— Eh bien, répondez-lui.

Tante Zoé lui flatta la joue de ses doigts flétris : une joue fraîche et douce comme une fleur.

— Pourquoi ne voulez-vous pas lui répondre? — insista Claude.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, se vit seule avec lui, et élevant la voix autant qu'elle le pouvait, lança dans l'air une espèce d'onomatopée en forme de trille.

— Qu'est-ce que vous avez dit, qu'est-ce que vous avez dit?

— Que je n'étais pas fatiguée parce que j'étais contente de me promener avec toi.

Ils rirent tous les deux et se dévisagèrent avec amitié.

« Il ressemble à son père, pensait-elle, mais avec moins d'importance. Simone aussi est plus gentille que Pierre. C'est avec eux que je m'entendrais le mieux. Ils sont moins effrayants que leurs parents. »

— Tante Zoé, — continua Claude mis en confiance, — vous aimez les enfants?

— Bien sûr, puisque j'en suis un moi-même. Comme toi.

— Mais non, vous êtes trop vieille.

— Pas du tout. Si je te disais que je suis une petite fille déguisée en vieille dame? Ah, vois-tu!

— Tante Zoé, que vous êtes drôle!

Claude riait, ravi de sa découverte. Il prit la main de sa tante et tous deux se promenèrent en se racontant d'incohérentes histoires.

***

Dans le bûcher se trouvait un établi de menuisier. Penché dessus, Denis essayait de remettre droit, à grands coups de marteau, le manche faussé d'une de leurs pelles. Nine, assise dans une brouette, le regardait faire. Elle guettait les moments où il se tapait sur les doigts. Chaque fois, elle en éprouvait un petit frémissement qui n'était pas désagréable. Mais elle ne disait rien. Lui jurait brièvement, se suçait la main pour avoir moins mal et recommençait à taper. Ce qui le préoccupait surtout, c'étaient les questions qu'il posait à sa cousine.

— Mais comment la princesse Angélique t'a-t-elle prévenue qu'elle allait venir ici?

— Je te l'ai déjà dit : par un messager secret.

— Encore des cachotteries.

— Mais depuis, — continua Nine sur un ton mystérieux, — elle me l'a confirmé elle-même.

Denis s'arrêta, la bouche ouverte :

— Tu l'as vue? Elle t'a parlé?

— Naturellement.

— Où?

— Ici, au Vignou.

— Ici? La Princesse est ici? Où donc?

— Tu n'as qu'à chercher.

Denis laissa retomber son marteau et regarda autour de lui comme s'il allait la voir paraître. Mais il ne vit que des piles de bûches montant jusqu'aux solives, un monceau de fascines, du petit bois entassé. Alors il se plaignit : depuis des jours et des jours, il cherchait le trésor sans rien trouver, il en avait assez de ce jeu où l'on ne gagnait jamais. A part lui, il préférait son île. Il médita de reprendre son cahier et de tracer sur la carte une nouvelle ligne de chemin de fer, de la capitale à la côte. Il inventerait un nouveau modèle de locomotive.

— Non, — fit-il en bougonnant, — le trésor, la princesse, j'y renonce.

— C'est pourtant bien facile maintenant, — dit Nine. — Tu n'as qu'à ouvrir les yeux.

— Je les ouvre, tiens : personne!

— C'est que tu ne sais pas la reconnaître.

Il haussa les épaules. Alors, elle décida d'une nouvelle supercherie et de ses lèvres minces sortirent ces mots extraordinaires :

— Tu lui as pourtant parlé hier.

— Moi?

Denis jeta son marteau et vint empoigner les brancards de la brouette en menaçant Nine de la renverser sur le sol si elle n'expliquait pas ses énigmes. Nine poussa des cris de frayeur, mais bientôt de plaisir, car elle était contente de le voir exaspéré et pourtant à sa merci.

— Prends garde! Si tu me renverses, je ne te dirai rien.

Il la tira hors de la brouette et la supplia de lui dire la vérité.

— Tu comprends bien, — fit-elle, — qu'elle est déguisée. On ne la reconnaît pas du premier coup.

— Nine, Nine, — répétait-il en trépignant.

Il s'en voulait de la croire, et néanmoins l'idée de savoir enfin le remplissait d'une chaude impatience. Alors elle le saisit par la main et l'entraîna, en lui disant :

— Viens, je vais te la montrer. Tu lui demanderas toi-même...

Sans échanger d'autre parole, ils s'en allèrent vers la maison, la contournèrent, enfilèrent l'allée de l'étang, et virent de loin tante Zoé et Claude.

— Dépêchons, — fit Nine, — les voilà.

— Où donc? — demanda-t-il, pris de peur.

Bientôt, Denis interdit, malheureux, Nine excitée et bavarde, ils eurent rejoint les deux autres.

— Eh bien, parle-lui maintenant.

Mais comme il n'y parvenait pas, paralysé par l'angoisse de comprendre et par l'angoisse d'avoir compris de travers, elle reprit, avec une audace incroyable :

— N'est-ce pas, tante Zoé, que vous êtes la Princesse?

— Quoi? — fit Claude abasourdi.

— Quelle princesse? — demanda la vieille demoiselle.

— Celle que nous cherchons, pardi.

« Comme ils sont gentils », pensa tante Zoé, et de nouveau un peu de rose vint à ses vieilles joues. Décidément, ce matin, elle était bien accessible à l'émotion. Mais jamais on ne lui

avait témoigné tant d'intérêt, jamais on ne lui avait prêté une si flatteuse qualité.

— Eh bien, peut-être, — murmura-t-elle, pour prolonger son propre plaisir, et confuse à son tour.

— C'est vrai, — s'écria Claude frappé d'une idée soudaine, — elle m'a dit tout à l'heure qu'elle était déguisée!

Tante Zoé hocha la tête de haut en bas, de ce mouvement habituel qui avait l'air de signifier « Oui-oui ». Ah, certes, en tant que princesse, elle était bien déguisée. Mais pourquoi pas? Le soleil, la liberté, la gentillesse de ces petits la grisaient de plus en plus. Et puis, tout de même, le souvenir de madame Morestal vint l'effrayer. Alors, elle murmura :

— Seulement, il ne faut pas le dire.

Enthousiasmés, les trois enfants battirent des mains. Claude fit même une cabriole dans l'herbe. Puis, groupés autour d'elle, ils s'écrièrent passionnément :

— Bien sûr, nous ne le dirons pas. C'est bien plus chic d'avoir un secret. Et puis, vous savez, nous vous rendrons le trésor.

— Quel trésor, mes mignons?

— Celui qui vous appartient et que grand-mère vous a indignement dérobé pour le cacher quelque part. Dans le souterrain, peut-être. Nous le chercherons avec vous et, vous verrez, nous le trouverons.

— Puisque nous vous avons trouvée! — dit Claude en levant vers elle des yeux illuminés de béatitude.

Et sautant aussi haut qu'il le pouvait, il jeta dans les airs le cri de guerre des Comanches :

— *Haiatoia!*

Denis, de sa voix qui avait toujours quelque chose de rauque, surtout lorsqu'il était troublé, demanda :

— Quand est-ce que vous reprendrez votre vraie forme? Parce que, vous savez, la princesse Angélique, elle est jeune et très jolie.

Il se sentait pressé de la voir sous son aspect définitif. Peut-être pour l'emmener dans son île et lui offrir la couronne.

— Plus tard, plus tard, — fit la vieille demoiselle.

Elle ferma ses yeux bordés de rouge. Son cœur affaibli lui faisait un peu mal. Autrefois, certes, elle avait été jeune, et

même jolie, mais personne ne s'en était aperçu et, en tout cas, personne ne s'en souvenait. Elle-même n'y pensait plus. Et voilà qu'on le lui rappelait, après tant et tant d'années. Elle rouvrit les yeux et sourit à ses amis, moins puérils qu'elle-même. Elle les vit, avec leurs bouches fraîches, leur expression d'attente et de bonheur, persuadés qu'une transformation soudaine allait s'opérer devant eux, comme on le raconte dans les contes de fées, et elle murmura :

— Mes petits, mes petits!

Puis elle dit, un peu égarée :

— Il faut que je rentre.

Ensuite, toute la journée, elle demeura dans un état de douceur, d'étonnement et d'hilarité secrète. Madame Morestal, Guillaume, Juliette lui parlèrent comme d'habitude; ils ne savaient pas eux, qui elle était. Elle tenait les yeux baissés, sournoise et muette, et ne les relevait que pour envoyer des coups d'œil de connivence aux enfants, qui jubilaient. Elle avait passé de leur côté, elle trahissait allégrement le parti des grandes personnes. Ils se sentaient délicieusement complices, unis entre eux et contre les autres. En même temps, il leur semblait que, d'un instant à l'autre, pas aujourd'hui, peut-être demain, il faudrait tout révéler à la famille, l'obliger à capituler. Ils étaient comme des révolutionnaires à la veille d'un coup d'État dont on est sûr qu'il va réussir. Et puis, parfois, ils prenaient des fous rires convulsifs qui agaçaient leurs parents.

— Tiens-toi donc tranquille, — dit Roland à Claude.

Et Claude faillit s'étrangler de bonheur.

La tante Zoé ne savait plus très bien si c'était un jeu, une illusion, ou le commencement inattendu d'une vie nouvelle. La tête lui tournait un peu. Marie-Louise l'interrogea et elle ne put que balbutier. Après déjeuner, elle éprouva des bouffées de chaleur, presque un malaise, et demanda à se retirer dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'elle a? — fit Pierre, d'un ton rogue, car il n'admettait pas la maladie.

Dès qu'elle fut étendue sur son lit, elle s'endormit, comme pour mieux continuer le rêve qu'elle faisait tout éveillée.

***

Tard dans l'après-midi, on cogna à sa porte, avec précaution. Des coups espacés qui avaient l'air d'un code convenu. C'étaient les enfants, Nine en tête. Ils pénétrèrent sur la pointe des pieds et refermèrent la porte sans le moindre bruit, ce qui ne leur arrivait pas souvent. Tante Zoé s'était levée avant leur entrée — jamais personne ne l'avait vue au lit — mais ils l'obligèrent à se mettre dans son fauteuil, et ils s'assirent par terre, en rond autour d'elle.

— Tante Zoé, — fit Claude, — nous avons beaucoup de choses à vous raconter. D'abord, il faut savoir le truc de la langue que nous avons inventée : on ajoute *li* à la fin des noms masculins et *la* à la fin...

— Mais non, — interrompit Denis, — c'est pas important. Il faut que vous sachiez la liste des Endroits défendus pour y venir avec nous. Écoutez : il y a l'étang, la carrière, la salle de bains de grand-mère, le chemin creux.

— Dites, — reprit Claude avec animation, — monterez-vous un soir avec nous, quand nous allons nous coucher, pour se raconter des histoires, dans le noir?

— Aimez-vous mieux celles qui sont tristes ou celles qui font peur? — fit Simone.

Ils l'accablaient de questions sans attendre de réponses. Ils souhaitaient l'initier le plus vite possible à leurs rites familiers, la mettre en tiers dans toutes leurs préférences, avec cette générosité dans le partage et cette spontanéité dans la fraternisation qu'ont la plupart des enfants. Il fallait qu'elle devînt membre actif de leur équipe, patronne de leur tribu.

— Méfiez-vous d'Alfred, — reprit Denis, — il n'a l'air de rien, mais il surveille tout. C'est un rude bandit qui a peut-être même le pouvoir de se rendre invisible. Nous n'en sommes pas sûrs. Mais qui sait s'il ne vous soupçonne pas. Il est peut-être derrière la porte.

Claude bondit, ouvrit et referma la porte, et revint dire d'un air important :

— Ne craignez rien, et s'il vous fait des ennuis, prévenez-moi.

Devant cette effervescence, Nine d'abord s'était tue, mais elle n'y tint pas et voulut se faire valoir à son tour :

— Savez-vous comment j'ai surnommé oncle Pierre? Le Pointu. Oncle Guillaume, c'est Jupiter. Hein? Et tante Marie-Louise : Cra-cro-cra. J'invente des noms pour tout le monde. Si vous le voulez, je vous en trouverai un.

Mais Claude trouva que Nine détournait la conversation du principal.

— Explique plutôt, — dit-il, — l'histoire du trésor, ce que nous avons fait.

— Plus bas, — fit Simone.

— Eh bien, au prix de mille périls et déjouant des pièges innombrables, nous avons exploré la maison et le jardin. Nous nous rapprochons chaque jour de cette fameuse cachette.

— Il paraît, — s'écria Simone, — qu'il y a des joyaux, des topazes, des vases de grand prix, des diadèmes.

— Mes enfants, — murmura tante Zoé, — je n'y comprends rien.

— Mais si, — protesta Denis, — vous nous avez dit que vous étiez la Princesse déguisée.

— L'ai-je dit?

— Oui, vous nous l'avez dit. Justement nous en cherchions une. Ça ne peut être que vous.

Il hésita, puis il lui adressa la prière qui leur brûlait les lèvres à tous :

— Reprenez vite votre forme naturelle.

— Il faut sans doute un philtre, — intervint Nine, agacée par l'ardeur de Denis. — L'avez-vous?

D'un même mouvement leurs regards se tournèrent vers la table de toilette où s'alignaient un flacon de dentifrice et des bouteilles de remèdes. Puis ils cherchèrent sur l'étagère, parcoururent la chambre et revinrent se poser sur la vieille demoiselle.

— Mes enfants, ce philtre...

Elle toussa et reprit :

— Je ne l'ai pas apporté.

Mais pour apaiser leur regret, elle se hâta d'ajouter :

— Vous comprenez, je ne me doutais pas que vous étiez au courant...

— Faites-le venir par la poste, — s'écria Denis.

— Je puis aller le prendre chez vous, — dit Claude en se levant de nouveau, — si vous me dites où il est.

— Plus tard, plus tard, je vous le promets.

— En attendant, — suggéra Simone, — si vous nous racontiez votre histoire.

— Oui, votre histoire, votre histoire! — répétèrent-ils en chœur.

— Mon histoire?

Elle parut étonnée; elle laissa flotter son regard par la fenêtre, puis, d'une voix tremblante qui semblait venir de très loin, murmura :

— Je ne l'ai jamais racontée à personne.

— Dites! Dites!

— Vous ne la divulguerez pas, n'est-ce pas?

— Nous ne *vulguerons* rien du tout, — affirma Nine.

Et ils se serrèrent autour d'elle, se bousculant pour mieux savourer le fabuleux récit qu'ils allaient entendre. Tante Zoé hésita encore. Mais pourquoi pas? Parlant pour elle-même plus que pour eux, parlant pour d'autres aussi qui n'étaient pas là, absents ou morts, elle commença avec lenteur :

— Figurez-vous qu'il y a bien des années, je vivais dans un grand château.

Elle se recueillit un instant, puis, soutenue, suggestionnée par leur attente exaltée, tout à coup se décida :

— Un château où il y avait cent chambres, des salles tapissées de glaces jusqu'au plafond, des vestibules de marbre. Une armée de cuisiniers et de marmitons y préparaient des repas somptueux qui étaient servis par des laquais vêtus d'or.... La nuit, toutes les pièces étaient éclairées par des bougies de couleur. On entendait une musique mystérieuse qui venait on ne savait d'où et qui ne s'arrêtait jamais. De fiers cavaliers et de merveilleuses jeunes filles y dansaient des mazurkas. Et j'étais la plus belle...

Les enfants échangèrent des regards ravis. Mais, derrière ce décor enchanteur, la tante Zoé revoyait la petite maison où elle avait grandi, entre son père, professeur en retraite, et sa mère qui s'épuisait dans les soins du ménage; elle entendait le vieux piano sur lequel, à dix-huit ans, vêtue d'une robe

simple qu'elle avait cousue elle-même, elle jouait des valses.

— Les fêtes — reprit-elle — ne cessaient pas. Chaque saison nouvelle, les villageois la célébraient par des cortèges. On donnait de grandes chasses dans les forêts d'alentour. Une fois, sur la route, passa toute une armée qui allait se battre en Pologne.

» Ma vie s'écoulait dans le bonheur. Les fleurs de mon jardin sentaient si bon que lorsque le vent d'ouest soufflait, elles enivraient le pays à dix lieues à la ronde.

» Un jour...

Tante Zoé s'arrêta et ils virent qu'elle avait de la peine à avaler sa salive. Puis elle reprit :

— Un jour, parut le Prince.

— Ah... — fit Denis.

— Oui, Lindberg, — fit Simone.

— Tais-toi, — fit Claude.

— Il était précédé de hérauts qui sonnaient dans des cors d'ivoire. Il poussa notre petite porte, je veux dire qu'il monta l'avenue royale bordée de chênes séculaires, et pénétra dans le château. C'était un des élèves de mon père et il venait lui demander un conseil pour sa thèse. Non, non, je m'embrouille... Il venait... je ne sais plus pourquoi. Mon père le retint à coucher et il demeura avec nous toute une semaine.

» Pendant sept jours entiers, nous fîmes, lui et moi, de longues promenades ensemble. Nos conversations ne pouvaient pas finir. C'était un jeune homme d'une grande intelligence, oui, certes.

— Et au bout de la semaine? — demanda Nine.

— Au bout de la semaine, — bégaya la vieille demoiselle, — il est reparti...

Cette fois, sa gorge se serra pour de bon, à ne plus pouvoir ajouter un mot. Elle le revoyait, appuyé à la barrière, qui lui disait adieu. Peut-être n'avait-il pas compris : à cette époque, les jeunes filles n'expliquaient pas leurs sentiments, il fallait qu'on les devinât. Peut-être, plus simplement, n'était-il pas assez riche, ni assez courageux, pour épouser une jeune fille pauvre... Elle ferma les yeux et ajouta :

— Il n'est jamais revenu...

Deux larmes brillèrent au bord de ses paupières.

— Tante Zoé, — s'écria Simone, — vous avez de la peine?

Sa tête commença de branler de haut en bas, pour l'acquiescement habituel : « Oui-oui. » Mais elle ne pouvait rien dire de plus. Simone tira son petit mouchoir sale et voulut essuyer ces larmes qui la désolaient. Puis elle embrassa sa vieille tante. Et les autres, bouleversés, l'embrassèrent à leur tour, avec maladresse et compassion. Jamais ils n'avaient vu pleurer une grande personne.

Enfin tante Zoé put se dominer un peu. Elle était étrangement soulagée d'avoir raconté, après tant d'années, ce qu'elle n'avait jamais dit, parce que cela n'intéressait personne. Cependant, pour s'excuser, parce qu'elle était humble même vis-à-vis des enfants, elle murmura :

— C'est parce que vous m'avez confié vos secrets que je vous ai confié les miens.

Elle s'efforça de sourire et ne parvint qu'à grimacer. Claude voulut la mettre à l'aise :

— Il ne faut pas vous gêner de pleurer avec nous, si cela vous fait plaisir.

Mais comme la tête, de nouveau, lui tournait, elle répondit :

— Laissez-moi maintenant. Il faut que je me repose.

— Et le château?

— Démoli.

— Les fleurs qui sentaient si bon?

— Fanées.

Comment, la belle histoire se terminait si mal! Les enfants ne savaient plus que dire, dans le désarroi d'une tristesse imprévue. Alors, pour conjurer leur anxiété, Denis, avec un accent de révolte et de foi, cria :

— Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il y a une Princesse! La nôtre!

Dehors, une cloche sonna, à longs battements clairs qui recommençaient quand on les croyait finis, et dont la gaieté familière, en ce moment, leur fit mal.

— Voilà le dîner. Je ne serai pas prête. Partez, sans cela nous serons en retard.

Elle les enveloppa d'un tendre et reconnaissant regard et dit :

— On nous grondera...

Ils s'éclipsèrent en silence. Mais tante Zoé ne parut pas à table, et madame Morestal annonça qu'elle était souffrante.

Le lendemain, on fit venir le docteur.

XX

Cette conversation avait rempli les enfants d'un trouble extraordinaire. Ils ne s'interrompaient pas d'en parler, d'en citer des détails, ils regrettaient de n'avoir pas posé plus de questions. Sans doute en tiraient-ils une certitude, la mystérieuse princesse Angélique existait en chair et en os, mais en même temps, elle les affligeait d'une angoisse bizarre. Car sous l'histoire de tante Zoé, si semblable, au début, à ce qu'ils avaient imaginé, ils en devinaient une autre, plus imprévue, et mêlant à la féerie une douleur humaine qui les dépassait. Le mythe qu'ils avaient mis tant de soins à orner, à compliquer, cessait d'être un mythe en devenant vrai, et il cessait de leur appartenir. A la place d'un divertissement, il y avait un drame, un drame qui n'était peut-être pas pour les enfants.

Cette mixture d'amusement et d'effroi les enivrait, comme un alcool et comme un poison. Le conte dont ils vivaient depuis bien des jours, qu'ils avaient pris, abandonné et repris, maintenant les hantait. Ils en rêvèrent la nuit : ensuite ils se communiquèrent ces rêves, en les embellissant, ce qui augmenta leur agitation. Ils n'avaient plus aucun goût pour leurs autres jeux, ils dédaignèrent même de grimper à Falkenstein. Ils attendaient des événements nouveaux, sans savoir lesquels, inquiets, vaguement coupables, et il leur arrivait, dans leur incertitude, de rentrer les épaules, avec l'appréhension d'un coup de tonnerre ou même d'une claque.

L'essentiel, pour eux, eût été de revoir tante Zoé, pour obtenir des éclaircissements indispensables. A d'autres instants, ils redoutaient au contraire de la rencontrer, ils regrettaient presque, mais sans se l'avouer, qu'elle leur eût apporté une si prodigieuse confirmation. Mais tante Zoé était consignée dans sa chambre, et ils n'avaient pas le droit de lui rendre visite.

Entraînant Simone et Claude, Denis alla rôder à l'étage des

grandes personnes. Angèle survint, avec un plateau : Denis l'arrêta par sa jupe et la chargea de transmettre à la malade leurs « bonnes amitiés ». Puis ils attendirent, espérant recevoir, en retour, une réponse ou même un message secret qu'ils sauraient bien déchiffrer. Mais Angèle ressortit et les déçut par ces seuls mots :

— Rien à faire, elle dort.

— Pas de veine, — grommela Denis, les deux mains dans ses poches.

Ils s'en allèrent, la mine tourmentée, puis ils se réfugièrent dans la bibliothèque, et, grognons tous les trois, s'enfoncèrent dans des lectures.

Au bout d'une heure, Simone, qui s'ennuyait, demanda :

— Où donc est Nine?

Personne ne lui répondit. Sans Nine, ils ne savaient que faire. Plus tard, tirant Simone par la main, car Claude ne voulut pas lâcher son livre, Denis remonta au premier. Il y trouva, cette fois, sa tante Juliette et l'interrogea.

— Tante Zoé, — lui dit-elle, sans remarquer son inquiétude, — a de la fièvre.

— Beaucoup?

Juliette se déroba avec un geste vague. Une fois de plus, Denis sentit cette invisible barrière qu'on leur opposait toujours quand il s'agissait de choses sérieuses, et à laquelle venaient se heurter leur curiosité et leurs appréhensions. Que de fois il s'était irrité des conversations qui s'interrompaient tout à coup ou qui sombraient dans un chuchotement indistinct! Qu'était donc l'existence des grandes personnes, pour qu'il fût à ce point impossible de la révéler aux enfants?

Il essaya d'interroger à l'improviste oncle Pierre qui prit un air mystérieux. Sa mère lui dit : « Tu m'ennuies. » Partout des cachotteries, des faux-semblants. Est-ce qu'ils croyaient qu'il n'était pas capable de comprendre une situation, de garder un secret? Des secrets, il en avait plus qu'eux. Et qui donc est plus sérieux qu'un enfant?

Après déjeuner, il communiqua ses incertitudes à Nine, enfin retrouvée. Mais celle-ci, distraite et pinçant ses lèvres minces, l'écouta à peine. Il insista et elle finit par répondre :

— Peut-être bien qu'ils veulent la *réquestrer*.

— Quoi?

— Dame, ils se méfient de nous, ils la bouclent!

Elle rit furtivement, et déguerpit de nouveau sans dire où elle allait. Denis souffrit d'une telle insensibilité et se tourna vers les autres. Mais Simone était partie faire une longue promenade avec sa mère, et Claude déclara qu'il voulait absolument terminer la *Bannière bleue*. Alors Denis s'en alla du côté du village, pour rêver à ce qu'il éprouvait d'obscur. Peut-être que Nine avait raison et que, sous un faux prétexte, on enfermait tante Zoé. Il s'agirait donc de la délivrer. Mais comment pénétrer dans une chambre gardée si étroitement? La nuit peut-être. Il en parlerait à Claude et ils organiseraient cette expédition à eux deux.

Vers le milieu de l'après-midi, comme il revenait par les champs, il vit de loin le docteur qui repartait du Vignou dans sa petite auto. Si le docteur était venu, c'est que la maladie était réelle! Il courut, sauta le fossé, étendit les bras au travers de la route. Le docteur avait eu de la peine à démarrer, car sa voiture était quinteuse et il ne savait pas bien la conduire; il freina précipitamment comme il lui arrivait dessus et jura :

— Sacré bonhomme, j'ai failli t'écraser!

Sans prendre garde à sa colère, Denis grimpa sur le marchepied et, les yeux dans les yeux, demanda :

— Est-ce que tante Zoé est très malade?

— Ça aurait bien été de ta faute, par exemple!

Denis insista :

— Dites...

Et, pour l'attendrir ou le flatter, il crut bien faire de lui donner son titre, à l'instar des grandes personnes.

— Dites, docteur.

— Occupe-toi plutôt de ta propre santé, répondit l'autre d'autant plus vexé que, dans l'émotion de l'arrêt brusque, il avait calé son moteur. Caler l'humiliait, surtout devant témoin, et même quand celui-ci n'était qu'un petit garçon sans importance.

Le front plissé, il s'efforça de se remettre en marche. Après quelques essais précipités et vains, il y parvint tout à coup sans savoir pourquoi; soulagé, triomphant, il mania brutale-

ment ses leviers et repartit en vitesse. Denis n'eut que le temps de se rejeter en arrière, et déjà la voiture disparaissait au tournant dans un petit nuage de fumée.

Tête basse, il revint vers la maison. Et comme il passait la grille, une épouvantable pensée surgit dans son esprit :

— Tante Zoé va mourir!

Mourir, au moment où tout dépendait d'elle, où tout, par elle, allait se transformer! Son angoisse fut si forte qu'il éprouva le besoin de la partager avec quelqu'un, à l'instant même. Il courut, traversa la cour, et vit par la fenêtre les autres qui achevaient de goûter dans la salle à manger, au milieu d'un vaste désordre d'assiettes et de tasses. D'habitude, une grande personne venait jeter un coup d'œil sur ce repas, qui, pour les parents, se prenait sur la terrasse. Mais aujourd'hui, personne ne les surveillait. Il semblait bien, peut-être à cause de la vieille tante gisant au premier étage, que la discipline se relâchait dans toute la maison, que le mécanisme familial ne jouait plus avec la même exactitude. Les enfants l'avaient immédiatement flairé, et ils en profitaient pour s'envoyer des boulettes de mie de pain et vider les pots de confiture.

— Dites, — fit Denis sur le seuil, — si elle allait mourir?

Ils comprirent de qui il s'agissait. Mais avec beaucoup de naturel, étant encore indemnes d'hypocrisie, ils continuèrent de s'empiffrer. La mort, d'ailleurs, n'était pas pour eux un sujet redoutable, car ils n'avaient jamais vu disparaître personne de leur entourage, mais un sujet mystérieux, abstrait, qui les intriguait, et à propos duquel ils se posaient fréquemment des questions. Ils ne distinguaient pas de frontières entre le néant et la vie, entre le visible et l'invisible. Leurs imaginations, exercées par le jeu, se plaisaient du même mouvement aux hypothèses métaphysiques.

— Mais enfin, — demanda Claude, — quand on est mort, où va-t-on?

— Au Ciel, — répondit vite Simone, — Maman me l'a dit.

Le ciel leur était une réalité familière, moins à cause des anges que des vols d'avions et des ascensions dans la stratosphère.

— Est-ce que tu crois qu'on pourrait voir monter les morts?

— T'es bête, — fit Nine, — ils sont invisibles puisqu'ils sont devenus des âmes.

— Ah, bon.

Au bout de la table, Jean-Daniel qui dévorait l'une après l'autre des tartines beurrées, dégoulinantes de confiture, posa une question, du ton sérieux de quelqu'un qui désire se renseigner, et qui est en même temps assez flatté de prendre la parole en public :

— Ils montent dans l'air, les morts?

— Oui, — fit Nine avec emphase, — jusqu'au trône de Dieu.

— Est-ce qu'ils montent tout droit ou en zigzag?

Personne ne sut répondre, et Claude passa à un autre mystère :

— Et les animaux, — où vont-ils après leur mort?

— Sûremennt qu'il y a un paradis pour les bêtes, — s'écria Simone.

— Deux paradis, alors, — enregistra Claude.

Jean-Daniel intervint une seconde fois :

— Est-ce qu'on peut choisir entre les deux?

— Moi, ce que je ne comprends pas, — murmura Denis, — c'est les cimetières. Si on est au ciel, à quoi servent les tombes?

— Mais c'est joli, les cimetières, — expliqua Simone, — avec les monuments, les fleurs, les couronnes en perles. C'est des jardins, tu comprends, où on va pour se souvenir.

Cette conversation excitait beaucoup leurs esprits, et ils se coupaient la parole, pressés d'exposer leurs croyances et leurs doutes.

— Dites, — fit Nine avec ironie, — dans l'éternité, est-ce qu'on sera enfant ou parent?

Et comme les autres ne saisissaient pas, elle ajouta :

— Oui, quel âge aura-t-on pour toujours? Est-ce qu'on aura celui qu'on avait à sa mort? Alors ceux qui meurent jeunes sont des veinards!

— On aura tous le même âge... Tu ne voudrais pas que grand-mère redevienne petite fille.

Nine pouffa :

— Tante Marie-Louise en bébé, dans une petite voiture, ce que ça serait rigolo! On lui pincerait le nez et elle ne pour-

rait rien dire! Quelle *voùbaldague*!... Qui vient au potager bouffer des groseilles?

— Non, — fit Claude choqué, — ne t'en va pas. On est là à échanger des idées intéressantes : il faut continuer. Papa m'a dit un jour que les morts restaient dans leur tombe jusqu'au jugement dernier.

— Quand c'est, le Jugement dernier? — demanda Jean-Daniel, soucieux de s'y préparer.

— Oh, dans très, très longtemps.

— Si c'était pour demain, — s'écria Nine. — Dans une heure? Dans cinq minutes?

Simone s'essuya vite la bouche. Denis dit pensivement :

— Ce serait rudement chic.

— Pourquoi?

— Parce qu'alors tout sera révélé, le bon et le mauvais, chacun remis à sa place et les méchants punis. Et puis, ajouta-t-il après une hésitation, on saurait enfin la vérité sur la princesse Angélique.

Ils baissèrent la voix et s'arrêtèrent de manger, peut-être parce qu'ils étaient repus. Mais d'avoir le ventre plein leur inspirait tout de même de la sécurité et les poussait à des confidences.

— Moi, — dit Simone, — je crois au trésor.

Elle y croyait, maintenant qu'on ne le cherchait plus et qu'elle ne risquait pas d'être prise au mot. Elle y croyait comme à une apothéose de lumière. C'était cette image mirifique qui brillait avec douceur au fond de sa rêverie.

Claude, docile à quiconque affirmait avec force, croyait à l'histoire imaginée par Nine comme à une possibilité d'action. Même il aurait voulu la ramener à des proportions vraisemblables pour la rendre plus pratique. Ainsi se manifestaient son bon sens, son goût de ce qu'on peut organiser et construire. Au fond, il préférait les récits d'exploration aux contes de fées. Et il ne tenait pas aux complications subtiles : ouvrir la porte du trésor, soit, ramener la princesse par la main, d'accord. Ensuite il laisserait les autres se débrouiller.

Quant à Denis, c'était le caractère absurde et grandiose de l'aventure qui l'avait surexcité. Ou plus exactement son caractère miraculeux. Il souffrait trop de la monotonie quoti-

dienne pour ne pas souhaiter la voir bouleverser. L'histoire de la princesse le séduisait à titre d'explosif. Elle équivalait à un formidable désaveu des grandes personnes, de leurs règles pesantes, de leur autorité tracassière. En jouant cette partie, il s'exerçait à l'insubordination, au renversement des valeurs établies, il se préparait à chercher le bonheur dans le contraire de ce qui est et qui ne le satisfaisait pas.

Pour Nine, elle se demandait si elle n'avait pas tiré maintenant toutes les satisfactions possibles de sa mirobolante invention. Celle-ci lui avait permis de s'offrir sans danger les plaisirs de la vengeance, et de dominer plus que jamais la tribu de ses cousins. Sa mythomanie s'était satisfaite. Mais pourquoi insister? Une autre piste commençait de la tenter.

— Eh bien, — fit-elle, — qui vient manger des groseilles?

— Et Eusèbe? — dit Simone. — C'est lui qui nous mangera.

— Eusèbe? Il est absent pour huit jours. C'est son fils qui le remplace. Antoine est très gentil. Moi, j'y vais!

Elle se leva, secoua sa jupe et partit pour le potager. Les autres s'interrogèrent sur Antoine, élève dans une école d'horticulture, et qu'ils n'avaient pas vu depuis deux ans. Ils décidèrent d'aller lui dire bonjour.

Ils le trouvèrent qui piochait, tout comme son père. Mais quelle différence d'accueil! Il se découvrit pour leur parler. Un grand gaillard de dix-huit ans, bronzé, et d'attaque. Nine, qui les avait précédés, se tenait près de lui et haussait une grappe de groseilles devant sa bouche en lui disant de l'attraper. Il riait et répondait qu'il avait son ouvrage à faire.

Dépitée, Nine suggéra à ses cousins :

— Venez avec moi aux pêches.

Mais ils hésitaient à faire si ouvertement ce qui était défendu.

— On peut? — demanda Claude.

— Mangez-en, — dit Antoine, — sans en manger trop.

Exaltés par ce libéralisme imprévu, ils s'éparpillèrent à travers le jardin, sautèrent des rangées de choux, se faufilèrent entre les tomates. Le long des espaliers, ils razzièrent de juteuses pêches, plus loin des fraises tièdies par le long jour d'été, de croquantes groseilles à maquereau. Et des cris de joie sortaient, déformés, de leurs bouches pleines.

Seul, Denis, qui les avait suivis en rechignant, demeurait

immobile au milieu de l'allée. Il s'indignait de les voir si insouciants, si oublieux de ce qui les avaient tourmentés. Et il soulageait sa peine en les méprisant.

***

— Denis, ne prends donc pas cet air bête!

Denis leva une face égarée et sa mère se mit à rire.

— Est-ce que tu ne comprends pas ce que tu lis? — demanda son père.

Bras dessus bras dessous, Guillaume et Marie-Louise, qui rentraient d'une longue promenade, s'étaient arrêtés devant leur fils. Ils l'avaient trouvé assis dans la cour, avec un livre. Il ne les avait pas entendus venir parce que la grille, ouverte, n'avait pas sonné. De temps en temps, il jetait un regard vers la fenêtre de tante Zoé, comme un chien inquiet de ne plus voir son maître.

Il bégaya quelques mots. Son père reprit :

— Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec les autres?

— Je ne sais pas où ils sont.

— Eh bien, cherche-les, — dit sa mère. — Dépêche-toi.

Il se leva d'un mouvement disgracieux, et comme accablé de fatigue.

— Ton livre, tu l'oublies. Quel empoté!

Il prit son livre sans rien dire, entra dans la maison derrière ses parents, ressortit, seul, sur la terrasse, hésita, puis décida, malgré l'interdiction, de se rendre à l'étang. Désobéir lui apparut comme une délivrance. Puisqu'on l'attrapait toujours, quoi qu'il fît, autant justifier cette sévérité en commettant des fautes.

Mais, parvenu près des roseaux, il n'éprouva pas le sombre plaisir qu'il espérait. L'étang lui sembla petit et dépourvu de danger. Il se laissa tomber dans l'herbe, oppressé par une inquiétude pour laquelle il ne connaissait pas de langage.

En d'autres circonstances, il avait eu le recours à son île ou bien à des compagnons fictifs : ainsi, naguère, s'était-il fabriqué un ami, Patrocle, et un écuyer baptisé Tancrède. Mais ces familiers illusoires ne pouvaient plus lui servir de rien. Ombres trop flottantes, elles défaillaient à son appel.

Peut-être que les êtres inventés meurent aussi. Ce qui lui rendait désormais impossible ce genre de recours, c'est qu'il avait rencontré une créature dont enfin il ne faisait pas tous les frais, et qui, sortie de l'imaginaire, était devenue vraie, par un prodige qui ne l'étonnait pas, d'ailleurs, outre mesure. Car s'il s'était plié à tous les circuits du jeu du trésor, s'il en avait accepté les contradictions et les subterfuges, s'il lui avait ouvert un tel crédit de confiance, c'est qu'une telle ferveur, il en était sûr, susciterait son objet. Et le miracle auquel d'avance il avait cru s'était produit. Aussi ne pouvait-il admettre que sa joie d'avoir vu soudain son rêve prendre corps pût être remise en question par la maladie de la tante Zoé, par ce brusque et incompréhensible entr'acte.

Quand il pensait à la princesse Angélique, son cœur se remplissait d'un sentiment qui l'effrayait, car il était nouveau et violent, mais qui l'intéressait au point qu'il cherchait à tout instant à le faire renaître. Cela ressemblait, mais en plus exalté, à sa latente et confuse espérance de rencontrer un jour son semblable. Oui, cette Angélique évasive, étrange, à tous égards, chimérique, il l'envisageait comme il l'aurait fait du meilleur des compagnons, du plus sûr des associés. Résolu à se consacrer à elle, à la servir dans on ne sait quelle réminiscence de chevalerie, il se voyait ainsi sur le point de s'assurer une raison d'être. Allait-il perdre enfin la conviction, inculquée par ses parents et ses maîtres, de son inutilité?

Il s'étira comme un jeune chat, inquiet mais désireux de jouer. Sur la berge de l'étang, il cueillit un iris, le tourna un instant dans ses doigts sans savoir qu'en faire, ou plutôt comment l'offrir, puis il le jeta à la surface de l'eau. Ensuite, il revint vers la maison.

Passé le bosquet de lilas, il rencontra Jean-Daniel.

— Où sont les autres? — demanda-t-il.

Jean-Daniel leva sa tête ébouriffée et répondit que Nine était dans le verger.

— Dans le verger?

— Oui, avec Antoine. Ils ont grimpé dans le grand prunier ensemble. Je les ai entendus rire. Et puis les feuilles bougeaient. On ne les voyait pas. Rien que les feuilles.

Rire! Comment Nine avait-elle le cœur de rire?

XXI

— Tiens, t'as relevé tes tresses?

Sur le point de sortir de sa chambre, Nine fit face à ses deux cousins qui arrivaient la chercher. Ses tresses, en effet, ne pendaient plus le long de ses joues, elle les avait roulées en coquilles sur les oreilles. Cela lui donnait une physionomie nouvelle qui fâcha les garçons.

— Pourquoi pas? — fit-elle.

— Ça t'ennuyait qu'on te les tire? — demanda Claude.

D'un ton méfiant, Denis remarqua :

— T'as l'air d'une grande personne.

— Et toi, — répliqua-t-elle vexée, — t'as l'air d'un *fourchitru*. Tu m'embêtes. Vous m'embêtez tous les deux.

— Mais je ne t'ai rien fait, — protesta Claude. — Nous venions te prendre pour aller jouer.

— Je ne veux pas jouer avec vous. Laissez-moi passer.

Ils se tenaient en travers de la porte et elle dut les pousser pour se faire place.

— Tu vas rejoindre Antoine, dans le prunier, hein? — lança Denis au hasard, sans saisir la portée de ses paroles.

Nine, qui était déjà dans le couloir, pivota et revint sur lui.

— Qu'est-ce que tu racontes? J'ai pas été dans le prunier.

— Quel prunier? — demanda placidement Claude, tandis que l'autre ricanait.

— Non, je n'y ai pas été, tu mens, — répéta Nine qui essayait de déguiser en colère sa confusion.

Soudain, surgie de l'escalier, rouge, agitée, accourut Simone, qui s'écria :

— Savez-vous la nouvelle? Tante Zoé a été emmenée en voiture, dans une maison de repos.

— Une maison de quoi?

— De repos.

Les deux garçons demeuraient immobiles, sans comprendre.

— Eh bien, quoi, — fit Nine qui ricana à son tour en les voyant si déconfits, — dans une maison de fous... Antoine me l'a déjà dit. Il sait tout par la cuisine.

Elle rentra dans sa chambre. Les autres la suivirent, atterrés, et réclamèrent des explications.

— Alors, la Princesse... — fit Claude en tremblant.

Nine les contempla tous les trois, groupés autour d'elle, et elle découvrit en cette minute l'étendue de leur naïveté. Toujours vindicative, elle vit l'occasion de les punir de leurs taquineries. Et devinant aussi le plaisir de détruire un mythe après qu'on l'a créé, elle s'écria :

— Pauvres idiots! Il n'y a jamais eu de trésor, ni de princesse. C'est Bibi qui a tout inventé. N'allez pas me dire que vous avez tout cru.

Non, certes, ils n'avaient pas cru entièrement cette invraisemblable histoire, mais ils s'étaient plus à se duper, et la duperie les avait ensorcelés. Et puis, ils étaient honnêtes, et quand on joue il faut jouer avec sincérité. Non, bien sûr, ils n'y avaient pas cru. Tout de même ils y croyaient encore.

— Mais le souterrain? — fit Claude.

— On l'a dit devant vous, c'est un simple canal.

— La flèche sur le mur? — fit Denis.

— C'est moi qui l'avais dessinée.

— Et ce que m'a dit Alfred?

— Tu l'as mal compris.

— Mais tante Zoé nous a déclaré elle-même qu'elle était la princesse, — s'écria Claude, qui ne voulait se rendre à l'évidence que pas à pas.

— Tu vois bien qu'elle était toquée, puisqu'on l'enferme.

Elle les dévisagea et reprit :

— Vous n'avez tout de même pas pensé qu'avec un philtre elle pourrait redevenir jeune?

— Pourquoi pas? — fit Denis, refusant de se laisser abattre.

Mais Claude lâchait pied :

— Bien sûr, c'est impossible. Des blagues, quoi.

Il se força à sourire pour se moquer de lui-même, ou bien pour laisser entendre qu'il s'était laissé bénévolement mettre dedans.

— Alors, — s'écria Simone, — grand-mère n'a rien volé?

— Mais non.

— Ni mes parents, ni les tiens, ni personne?

— Personne.

— Ouf, — soupira Simone avec un immense soulagement.

Triomphante, Nine mesurait à leur déception, à leur confusion humiliée, le pouvoir qu'elle avait exercé sur leurs esprits. Elle rit, d'un rire qui resta sans écho, et s'écria comme pour conclure :

— Il n'y a pas un mot de vrai dans l'histoire du trésor.

Claude sursauta. Et soudain furieux d'avoir été trompé, il dit, d'un ton d'accusation véhémente :

— Alors, pourquoi nous l'as-tu racontée?

— Pour m'amuser, tiens!

Agacée à son tour par leur manque de désinvolture, par leurs reproches qu'elle jugeait de mauvaise foi, elle reprit :

— Est-ce qu'elle ne t'a pas amusé aussi? Alors, de quoi te plains-tu? Je vous ai fait marcher, mais vous ne demandiez que ça. Même que vous en remettiez. Ne faites donc pas ces têtes ridicules!

Claude répondit sans la regarder :

— Je savais bien que l'histoire n'était pas vraie, mais il ne fallait pas nous le dire.

Nine haussa les épaules. Que lui importait? Elle avait tiré toute la distraction possible de ce jeu. Maintenant, elle s'en allait vers un autre, nouveau celui-là, secret, où il y aurait encore à mentir et à s'amuser. Elle désertait désormais ses cousins, leur cause naguère commune, et la solidarité qui les unissait. Pour elle, l'enfance était finie.

— Laissez-moi passer, — fit-elle.

Elle bondit hors de la chambre après s'être regardée au passage dans la glace. Sans chercher à la retenir, ni à savoir où elle allait, Claude se retourna vers Simone, il vit son regard affectueux et résigné, et il lui sourit avec bienveillance :

— La bonne farce!

Déjà il se rassérénait, débordant d'optimisme et se refusant à souffrir. Il se tourna ensuite vers Denis pour conclure avec lui cette histoire.

Mais Denis avait disparu.

Il était parti, il n'en pouvait plus. Il avait descendu les deux étages aux marches basses, il avait traversé le vestibule carrelé qui fleurait le moisi et la pomme acide, puis la cour.

Il avait passé la grille dont la sonnette avait tinté dans le lierre, et il avait pris la route, droit devant lui.

Où allait-il? Il n'en savait rien. Mais il voulait fuir le monde de la duperie, de la trahison et de la lâcheté. Nine avait menti, Simone avait renié, Claude avait ri. Il voulait partir à la découverte d'un autre monde, le vrai, où, lui, il pourrait vivre.

Jusqu'à présent il s'était aidé de ses rêves : Tancrède et Patrocle, l'île dont il était le souverain. Et puis le trésor, et celle dont il n'osait plus prononcer le nom. Mais tout cela était désormais balayé. Quand il s'inventait des consolations fictives, il ne se mentait pas, lui. Le mensonge était apparu avec les autres. Avec Nine. Maintenant il avait vu le truc, il ne pourrait plus croire. On avait ruiné sa bonne foi.

Contrairement à ce qu'il avait pensé, le miracle n'avait pas eu lieu. Il ne pouvait donc pas imposer aux gens et aux choses ce qu'il préférait. Il n'était pas le plus fort. Il devait subir ce qui était, sans jamais le changer. Or, il avait besoin de miracle.

Alors il se hâtait sur la route, transpirant au soleil, non seulement déçu mais dégoûté, plein de rébellion et de colère, décidé à rompre avec les siens, à recommencer sa vie. Quand, de loin en loin, il croisait une auto, il détournait la tête : il savait qu'il n'était pas encore sorti du mauvais pays. Parfois il jetait un regard en arrière, inquiet à l'idée d'être poursuivi.

Il allait, ajoutant les kilomètres aux kilomètres. Il traversait des villages. Il montait des côtes, il redescendait sur l'autre versant. Parfois il s'arrêtait, mais hors des lieux habités, et s'asseyait dans l'herbe pour se reposer. Puis il repartait. Peu lui importait les chiens qui râlaient de fureur, à son passage, sous la porte des granges. Quand une femme, sur le seuil d'une boutique, ou un vieillard qui échenillait ses roses dans un jardin minuscule suivaient des yeux avec curiosité, ce mince vagabond, il se mettait à courir.

Il n'avait pas d'argent sur lui, rien à manger, mais il était sûr que tout s'arrangerait. Un motocycliste, qui venait de réparer sa machine au bord de la route, le prit en croupe, et sans desserrer les dents il se laissa secouer jusqu'à une petite ville : là il descendit, remercia poliment le motocycliste et

continua à pied. Parvenu à un carrefour en étoile, pour la première fois il hésita : il avait un but idéal que ne mentionnent pas les poteaux indicateurs. Aussi se décida-t-il au hasard.

Parce qu'il était très las, sa peine s'endormait en lui. Le soir tombait, un air frais éventait sa figure poussièreuse. Il lui semblait qu'il sortait d'un rêve pour entrer enfin dans la réalité. A mesure qu'il s'avançait, il se sentait plus libre, moins vaincu.

Maintenant, pensait-il, il se trouvait hors d'atteinte. Il s'était échappé pour toujours. Il comptait dormir dans un fossé, et peut-être le lendemain arriverait-il dans la contrée qu'il espérait et qu'il ne connaissait pas. Ou le surlendemain. Ou même la semaine suivante. Il emploierait toute sa vie, si c'était nécessaire, à gagner sa patrie lointaine. Celle où les fables sont vraies.

Vers minuit, on le trouva endormi au pied d'un poteau télégraphique. On le questionna, on téléphona au Vignou et son père vint le chercher en auto. Épuisé de fatigue, terrassé par le sentiment affreux de sa dépendance, il se laissa faire.

Décidément, les autres étaient les plus forts. A la maison, il fut interrogé, grondé, menacé, car il fallait bien se soulager des inquiétudes que son absence avait fait naître. Il supporta tout d'un air hébété. Et il refusa obstinément d'avouer pourquoi il avait fui.

Lorsqu'il fut dans sa chambre, sans se préoccuper de Claude qui, à demi réveillé, le regardait avec stupeur, de ses grands yeux candides, il dit tout haut, comme un serment qu'il se faisait à lui-même :

— Plus tard, quand je serai grand, je repartirai.

ROBERT DE TRAZ

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DU CANADA

A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Canada par le navigateur malouin Jacques Cartier, une série de fêtes commémoratives ont été organisées en France et au Canada. Une délégation canadienne a été reçue en France au mois de juillet. MM. P. Flandin et Charléty doivent assister aux cérémonies qui auront lieu en Amérique, du 24 août au 7 septembre. M. Lemieux, membre du Sénat canadien et de l'Institut de France, a bien voulu, à cette occasion, écrire pour les lecteurs de la *Revue de Paris* les pages qu'on va lire.

La célébration de grandes fêtes anniversaires nationales représente une tendance bien significative des temps présents. La France a célébré le millénaire de la Normandie. Chaque année elle honore Jeanne d'Arc. Elle a commémoré récemment par de brillants tournois l'antique fondation de Carcassonne. Au Canada même, en 1908, nous avons glorifié Champlain, fondateur de Québec, homme pondéré, mesuré, sage, qui sut aussi bien découvrir que coloniser.

On va célébrer, ce mois-ci, au Canada, le quatrième centenaire d'un événement qui touche des milliers d'hommes de sang français sur les deux continents. Il y aura bientôt quatre siècles, Jacques Cartier, le « voyageur » de Saint-Malo, découvrait le Canada. C'est en 1534 qu'il partit de la ville des corsaires pour accomplir son premier voyage au Nouveau Monde.

Jacques Cartier possède des titres innombrables à notre affection et à notre reconnaissance. Non seulement il a découvert le Canada, remonté, le premier, le grand fleuve Saint-

Laurent jusqu'à la hauteur de Montréal, donnant des noms à notre pays, à nos îles, à nos caps, à nos baies, mais il fut encore notre premier défricheur et notre premier colon.

Du Canada, il fut aussi le premier historien. Le récit de ses voyages écrit dans un style naïf et primesautier à la fois, contient des descriptions qui ont conservé tout leur charme et toute leur fraîcheur. Traduites en plusieurs langues, ces relations firent connaître à l'ancien monde les ressources et les beautés du continent occidental.

Jacques Cartier s'intéressa aux mœurs des nations indiennes du Canada. Afin de les évangéliser, il apprit un peu leur langue. A Gaspé il avait d'abord prêché par signes; à Montréal il en était encore à répandre la bonne parole par l'intermédiaire de deux mauvais interprètes. Par le Saint-Laurent découvert, comme dit Georges Goyau, la religion pénétra dans le continent américain.

Navigateur habile, Cartier consigna soigneusement ses observations. Il dressa les rudiments d'une carte du Canada. Il exécuta des sondages qui devaient être utiles aux futures navigations.

Jacques Cartier était né à Saint-Malo, la fière ville emmurée, la patrie des corsaires, de Duguay-Trouin, de Surcouf. Marié à Kathline des Granches, le « sieur de Limoilou » comme on l'appelait quelquefois, habitait une modeste gentilhommière à sept milles de Saint-Malo, aux limites des paroisses de Paramé et Saint-Coulomb. Bâtie sur une colline, cette demeure avait vue sur la ville, la pointe de Varde, et sur l'Atlantique alors mystérieuse, dont les brumes cachaient les mondes inconnus.

Certains passages de ses récits laissent supposer que Jacques Cartier, avant d'aller au Canada, avait navigué longuement et peut-être vu le Brésil. Mais ce dont on est sûr, c'est que le 20 avril 1534, il s'embarquait avec une soixantaine de compagnons, dans deux navires « du port d'environ soixante tonneaux chacun » pour le « descouvrement » des teres neuves.

C'est à Gaspé, havre sûr, que le grand navigateur prit officiellement possession du Canada.

Sur ce premier voyage on est mal renseigné. Jacques Cartier

explora la Gaspésie, longea l'île d'Anticosti, puis retourna en France assez promptement.

On connaît mieux ses deux autres « navigations », surtout la seconde, la plus longue, celle au cours de laquelle il atteignit Montréal. Le bon « marinier » de Dieu s'avance sur le fleuve, dans la grande avenue bleue, entre les montagnes, à travers les îles charmantes, et il égrène sur sa route les noms de tous les saints du calendrier.

A Gaspé même, Jacques Cartier planta une croix en touchant terre. Écoutons le naïf mémorialiste relater ce fait avec son ardeur religieuse :

« Le vingt-quatrième jour dudict moys, dit-il, nous fismes faire une croix, de trente pieds de hault, qui fut faicte devant plusieurs d'eulx (les Indiens), sur la poincte de l'entrée dudict hable, soubs le croysiullon de laquelle mismes ung escusson en bosse, à troys fleurs de lys, et dessus, ung escripteau en boys, engravé en grosse lettre de forme où il y avait VIVE LE ROY DE FRANCE. Et icelle croix plantasmes sur ladicte poincte devant eulx, lesquels la regardoyent faire et planter. Et après qu'elle fut eslevée en l'air, nous mismes tous à genoulx, les mains joinctes, et leur fismes signe, regardant et leur monstrant le ciel, que par icelle estoit nostre redemption, dequoy ils firent plusieurs admyradtions, en tournant et regardant icelle croix. »

La découverte de notre pays fut donc avant tout un acte religieux. Et Jacques Cartier a établi chez nous une tradition, il a tracé, pour ainsi dire, un sentier dans nos forêts vierges. D'autres découvreurs viendront après lui, et surtout Champlain, le fondateur de Québec. Mais ils mettront les uns et les autres leurs pas dans ces traces illustres. Il n'y aura pas de déviation.

La fête du quatrième centenaire, où sera-t-elle célébrée? Là où se fit à proprement parler la découverte du Canada, à Gaspé. Sans doute Cartier longe la côte du Labrador, l'île Saint-Jean, le Nouveau-Brunswick, mais il s'y arrête peu. Il ravitaille ses navires et continue sa route, regardant chaque soir, comme les Conquistadores, se lever les étoiles nouvelles. Ce n'est qu'en arrivant à la péninsule merveilleuse, mollement étendue dans le Golfe, qu'il s'arrête, qu'il séjourne, qu'il

observe longuement. Il fait vraiment à Gaspé le geste de premier occupant. C'est donc à Gaspé qu'on le fête, ce mois-ci.

On projette d'élever en ce lieu un monument. L'idée s'achemine avec rapidité vers sa réalisation complète. Une association est née, en effet, dans la vieille cité de Champlain, pour élaborer les détails de l'exécution et assurer le succès final, c'est le Comité du Souvenir Canadien.

Le président actif est un grand historien des Canadiens-Français, M. le sénateur Thomas Chapais, qui, mieux que quiconque, connaît et aime notre passé.

Entre ces deux dates, 1534 et 1934, c'est toute la vie et toute l'évolution d'un peuple qui se trouvent enfermées. C'est notre plus ancien anniversaire que nous célébrons; c'est à vrai dire notre acte de naissance. Non seulement l'anniversaire d'une ville, d'une province, mais celui du Canada tout entier. Le récit de Jacques Cartier longeant le littoral canadien est inscrit à la première page de nos annales. On ne trouve rien avant.

Notre histoire commence avec Jacques Cartier. Après lui, arrivent les colons français que le fleuve aspire à l'intérieur du pays. Ils entreprennent sans délai la rude et âpre tâche du défrichement et de la colonisation.

Bientôt naissent les villages. Un clocher dont la pointe brille au soleil, au-dessus des arbres; de petites maisons blanches sous la lourde verdure des ormes; de longues lisières de champs cultivés qui s'enfoncent dans la forêt. Physionomie séculaire que les colons gravent progressivement du soc de leurs charrues, le long du fleuve vers Montréal, et au delà, à l'intérieur des terres, comme des sculpteurs patients et robustes.

Cependant, ils n'ont jamais le recueillement et la tranquillité nécessaires aux ouvriers qui ont la volonté de produire. Les Indiens sanguinaires tournent autour des paroisses qui grandissent, se tiennent à l'affût à l'orée des bois secrets et dangereux. Et, plus loin, en arrière d'eux, les Anglais deviennent chaque jour plus menaçants.

Alors commence la grande épopée militaire. Presque jamais un combat à forces égales. Toujours les commandants demandent à leurs soldats des efforts surhumains. Et, parfois, lorsque la disproportion des armées est trop grande, comme à Long

Sault, lorsque tout espoir est perdu, le chef n'a plus qu'un sacrifice à demander, l'immolation complète, consentie à l'avance et résolue.

A quoi bon citer des dates, rappeler ces heures dangereuses où l'angoisse de la destruction et des massacres pesait sur la colonie naissante? Voici les escadres ennemies qui apparaissent au coin de l'île d'Orléans, des armées qui se glissent dangereusement à travers les forêts vers Montréal ou Québec, des incendies qui s'allument à la tombée de la nuit.

Labeur du défrichement, labeur de la guerre, suffisants pour écraser à jamais une race moins robuste et des caractères moins bien trempés. Malgré la dureté de cette existence aux aguets, les ancêtres accomplissent encore d'autres tâches nécessaires. « Logeant à l'hôtellerie de la Lune et de la Belle-Étoile », comme dit le Père Le Jeune, les missionnaires amorcent la conversion des Indiens et commencent à se répandre dans nos pays immenses. Partis de cette baie de Gaspé où s'est dressée la première croix, ils remontent fleuves, rivières et lacs, ils s'arrêtent aux wigwams et y sèment les bénédictions, affrontant les dangers, les supplices et la misère avec une émouvante abnégation.

A côté des missionnaires, les suivant ou leur montrant la route, voici les explorateurs énergiques qui se lancent sur toutes les routes naturelles du continent. Après avoir atteint le point d'arrivée de Jacques Cartier, ils s'avancent, franchissent lacs et rivières, montent tous les paliers de l'Amérique. Voici qu'ils atteignent les Rocheuses. Entrés au pays par une avenue incomparable, le Saint-Laurent, ils en sortent par une avenue non moins belle, le Mississipi, le père des fleuves. Ils ajoutent un monde à la carte du globe, ils offrent à deux races énergiques deux pays d'une incomparable richesse.

Hélas! ces Français durent un jour changer de drapeau. Un signe extérieur seul se modifiait. Leur âme, leur cœur restaient les mêmes. Mais la lutte, l'éternelle et puissante lutte du début devait continuer sous d'autres formes. Elle devenait du jour au lendemain intellectuelle, morale, parlementaire, constitutionnelle. C'est l'existence linguistique, religieuse, légale du peuple français que l'on menaçait, c'est-à-dire son précieux trésor ancestral.

Le Canadien entre dans cette nouvelle arène avec la même vaillance et, pendant près d'un siècle, refuse de désarmer.

L'Angleterre ne sentira pas sa victoire complète, tant que des Français formeront la majorité ethnique de la population de sa nouvelle colonie. Elle se défie de leur loyauté. Alors elle impose sa langue, ses lois, sa religion à ses nouveaux sujets, pour faire avec les Français d'hier les Anglais de demain, s'assurant par cette assimilation une possession paisible du pays.

Le petit peuple aguerri refuse de se soumettre à cette substitution d'âme et il s'entraîne rapidement pour combattre un ennemi dangereux et subtil. Ce fut vraiment une lutte épique; chaque étape y est marquée par une victoire, qui, si elle ne consacre pas l'acquisition d'une liberté, du moins la prépare.

La Grande Charte de Québec consacre certains droits, puis celle de 1791 établit le régime parlementaire. Alors les représentants de ce peuple cédé mais non conquis entrent dans la lice. Dans la première Législature, ils expriment la volonté française de la majorité. Ils sont le nombre, la force, la justice, et ils mènent les parlements successifs tambour battant. Mais à côté, le gouverneur, le Conseil exécutif, le Conseil législatif leur échappent et les tiennent en échec.

C'est un heurt violent dont rien n'amortit la rudesse. Les colères montent, les forces s'exaspèrent de l'inutilité de l'effort. Dans la chaleur du combat, on en vient aux coups, à la rébellion ouverte.

Après la répression sanglante, un moment d'abattement, puis le sang-froid revient, et les vaincus d'hier, toujours déterminés, toujours obstinés, deviennent enfin maîtres de leur destinée. Ils obtiennent le gouvernement responsable. Ils deviennent leurs propres maîtres.

Mais cette autre victoire est bien éphémère encore. Une situation de fait l'annihile et la modifie tout de suite. Les députés sont maîtres du Parlement, mais les députés anglais menacent de devenir la majorité. La population anglaise du pays, sans cesse grossie par l'immigration, réclame toujours un plus grand nombre de représentants. Pendant quelques années, on piétine sur place. Ce sont des luttes pénibles, stériles, mesquines, entre adversaires acharnés et qui, les uns et les autres, demandent une mesure juste.

Il faut un effort immense, concerté, préparé de longue date, pour trouver la solution. Et c'est, en 1867, la Confédération canadienne préparée par un autre Cartier[1].

La province de Québec, la plus française, devient pour ainsi dire autonome, indépendante, souveraine. Elle est maîtresse chez elle. En effet, d'après la loi constitutionnelle (1867) sanctionnée par le Parlement Impérial la même année, chacune des provinces de la nouvelle Confédération possède sa juridiction propre en matière de droit civil. Voilà pourquoi la province de Québec est régie par un code civil basé sur l'ancien droit français, ordonnances, coutumes de Paris, Code Napoléon. Le code de procédure civile est basé sur les anciennes ordonnances du droit français. En matière de droit paroissial et municipal, ce sont des textes de source française qui sont en vigueur. Quelques articles du droit commercial s'apparentent au droit anglais. Il fallait s'adapter aux circonstances nouvelles nées de la cession du Canada à l'Angleterre. L'acte impérial de 1774 a introduit chez nous quelques brefs tel l'*habeas corpus*, pour assurer la liberté du sujet. En vertu de ce même acte (1774) le droit à la dîme du clergé catholique a été rétabli.

Québec possède sa « Législature », où l'immense majorité des députés est de langue française. L'usage des deux langues y est permis, de même qu'au Parlement fédéral. L'impression des documents officiels est faite dans les deux langues, à Ottawa comme à Québec. On peut donc affirmer qu'un immense asile pour la race de Jacques Cartier a été conquis de haute lutte, mis en sûreté, à l'abri des convoitises, des discussions, des luttes. Que n'auraient pas donné pour posséder semblable avantage nos ancêtres à l'époque de la Cession (1763), à celle de la révolution de 1837[2] et de l'Union des Deux Canadas[3] (1840)[4]?

1. Georges-Étienne Cartier, membre du Parlement Canadien. (Un simple hasard est à l'origine de ce rapprochement de noms. Il n'y a aucun lien familial entre les deux hommes.)

2. Mouvement insurrectionnel qui s'étendit entre les deux Canadas et fut l'acquisition de libertés constitutionnelles.

3. Fusion des provinces d'Ontario et de Québec avec Parlement uni et gouvernement responsable.

4. Rappelons qu'après la conquête anglaise les Canadiens-Français n'étaient qu'au nombre de 60 000. On en compte aujourd'hui 4 millions au Canada et 1 million dans les États-Unis.

Malgré les frictions qui se produisent encore ici et là, l'antipathie primitive entre les deux races a fait place, progressivement, à un sentiment plus amical, à une estime réciproque, et à la bienveillance. Associées par le hasard, elles s'unissent dans l'amour d'un même pays. Elles veulent en commun pour lui obtenir des libertés plus complètes. Elles ont déjà, aujourd'hui, une autonomie presque parfaite.

En même temps qu'on célébrera la découverte du Canada, il ne faudra pas oublier l'essor du mouvement religieux et français, la religion et la langue étant au Canada deux forces parallèles.

Tout d'abord, le diocèse de Québec, grand comme un continent, servi par quelques missionnaires épars dans la solitude, se contente de quelques chapelles cachées de loin en loin dans le fond des vallées. Puis il se fractionne; les paroisses se multiplient; les fidèles abondent; les clochers dominent partout les paysages. Jacques Cartier était venu chez nous en missionnaire; en missionnaires, d'innombrables Canadiens-Français quittent maintenant leur pays pour aller porter à d'autres continents la croix que le grand découvreur nous apportait il y a quatre siècles. Ils vont répandre les mêmes croyances. Ils apportent à d'autres les mêmes bienfaits qu'ils ont reçus. Au Japon, en Chine, en Afrique, dans l'Amérique méridionale, les cohortes des apôtres sèment la parole de Dieu. Ils ont des évêques, des diocèses, des prêtres, et notre Séminaire des missions étrangères alimente toujours cette armée pénétrée de foi et d'audace.

Ces fêtes seront vraiment les fêtes du souvenir. Elles rallieront toutes les forces spirituelles, — celles du passé et celles du présent — et les lieront un instant en un précieux faisceau. Elles chanteront le puissant et robuste cantique de nos gloires, de notre jeunesse nationale.

On doit édifier à Gaspé une cathédrale. Plus tard, la flèche de la cathédrale-souvenir montera dans le ciel pour commémorer la grande découverte. L'étranger, s'approchant de nos rives, la verra apparaître dans l'éloignement. Il s'approchera de cette baie gracieuse de Gaspé enfermée dans ses sombres montagnes, et, pénétrant dans le temple, il pourra lire comme sur de splendides Gobelins, les fastes héroïques de notre histoire; il verra se dérouler les faits miraculeux de notre sur-

vivance, se dégager les qualités de robustesse et de fierté de cette âme nationale qui n'a jamais voulu d'aucune servitude.

Il aura présente à la mémoire la grande et merveilleuse odyssée du hardi capitaine malouin. Il pourra évoquer la longue navigation des caravelles, — et le moment où les navires de Cartier entrèrent enfin dans la baie des Chateaulx. Ils effleurèrent le Labrador et Terre-Neuve, errant à portée de ce continent où devait s'épanouir une si brillante civilisation. Comme des mouettes légères, après bien des détours, les caravelles vinrent se poser à Port-Daniel, ce superbe petit port enfermé entre les montagnes et la mer. Elles repartent, dépassent Cap d'Espoir, Percé et toutes ses beautés, elles viennent atterrir à Gaspé où Jacques Cartier dresse fièrement l'acte de naissance du Canada.

RODOLPHE LEMIEUX

ALLER EN CANADA

Une des ingénieuses remarques du Père Bouhours, sous le titre *Aller à la Chine*, jette incidemment une vive lumière sur ce qu'était, pour lui et les Français de son temps, le Canada. Lumière toute grammaticale, si on peut dire, mais qui n'en est pas moins pleine d'intérêt.

La question lui paraissait compliquée. En effet on disait : aller à la Chine, à la Floride, en Canada. Comment expliquer et justifier l'usage? Il a pourtant essayé de fixer une règle : avec les verbes de mouvement il faut conserver l'article devant les noms de pays qui le gardent au génitif et au datif : puisqu'on dit « Le royaume d'Angleterre », il faut dire « Je reviens d'Angleterre » et « Je vais en Angleterre ». Mais on ne dit jamais : « Le royaume de Chine, de Japon », et donc il ne faut jamais dire « Je vais en Chine, en Japon ».

Il admet que « Je vais à la Chine, au Japon » sont des « irrégularités », mais il fait remarquer que *cette irrégularité a principalement lieu pour tout ce qu'on appelle le Nouveau Monde*, et que Chine et Japon « ont le même régime que les pays nouvellement découverts ».

« Aller en Canada » fait exception à cette règle parce que « apparemment nous traitons ce pays-là comme les provinces de la France, dont il porte le nom[1], et que nous ne le regardons pas tout à fait comme le reste du Nouveau Monde ».

Dans cette même remarque, il mêle un peu confusément aux noms de pays souverains les noms de provinces, d'îles, de

1. Nouvelle-France.

régions et de villes dont beaucoup sont assimilés à ceux que les grammairiens de son temps appelaient « noms de petit lieu ».

***

Pour ce qui est des noms de pays souverains, nous pouvons constater que, depuis le XVIIe siècle, l'analogie et la loi du moindre effort ont modifié l'usage assez profondément et dans le sens de l'unification. A ne considérer, pour simplifier, que le verbe « aller », nous voyons :

1° Qu'il demande la préposition « en » avec tous les noms de pays de genre féminin et de nombre singulier : en Chine, en Bolivie, en Tunisie, et avec les noms de pays de genre masculin commençant par une voyelle : en Alaska, en Ecuador, en Uruguay;

2° Qu'il demande l'article au datif avec les noms de pays de genre masculin commençant par une consonne y compris l'h aspiré : au Monténégro, au Canada, au Siam, au Honduras, nom dont le genre, le nombre et la signification[1] sont inconnus de la majorité des Français; et avec les noms de pays de genre féminin et de nombre pluriel : aux Indes, aux Philippines, mais dans le deuxième exemple « îles » est plus ou moins sous-entendu.

***

Telle serait donc la règle actuelle, d'où la distinction entre Ancien et Nouveau Monde a complètement disparu. Et toutefois nous devons remarquer la tendance de l'usage à employer « irrégulièrement » *en* devant trois ou quatre noms de Pays européens de genre masculin et commençant par une consonne: Danemark, Portugal, Luxembourg et peut-être aussi Wurtemberg. En fait on entend au moins aussi souvent « en Danemark, en Portugal » que « au Danemark ».

Il est visible qu'ici l'analogie a joué, et joue encore. De ces quatre cas, un seul peut se justifier logiquement : on aurait tendance à dire « en Luxembourg » pour éviter une confusion possible entre le Grand-Duché et le Jardin, ou le Palais, du Luxembourg.

1. Profondeurs.

***

Il n'est pas possible de dégager un système aussi net de l'usage moderne en ce qui concerne les noms de province et de grandes îles. On remarque pourtant :

a) Que tous les noms de provinces françaises, même du genre masculin (sauf le Maine et le Lyonnais) et les noms de provinces ou États confédérés étrangers qui ont été francisés et féminisés veulent « en » après « aller » : en Picardie, en Nivernais, en Cornouailles, en Vénétie, en Californie; tandis que les noms de province et États confédérés étrangers de genre masculin veulent l'article au datif : au Texas.

b) Que les noms, tous féminins, des six grandes îles européennes (Irlande, Islande, Corse, Sardaigne, Sicile et Crète) veulent « en » après aller, ainsi que certains noms, de genre féminin, de grandes îles non européennes tels que : Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Zélande, Australie; tandis que l'usage veut : à Madagascar, à Java, à Cuba, — assimilant ces noms à ceux des villes sans article et aux « noms de petit lieu ». De même « à Saint-Domingue », alors qu'au temps du Père Bouhours c'est-à-dire avant la rétrocession de cette île par la France à l'Espagne on disait « à la Domingue ». Remarquons aussi qu'un Pays souverain rentre dans la même catégorie : Costa-Rica, nom qui n'est pas senti comme féminin par les oreilles françaises : à Costa-Rica.

***

Nous voici déjà parmi les cas douteux pour lesquels l'usage trouve plus sûr d'employer « dans » suivi de l'article : dans le Maine, dans le Latium, dans l'Orégon. Mais là aussi on peut observer certaines tendances de l'usage. « Dans » suivi de l'article pourrait bien être, quelquefois, un stage intermédiaire entre : « à » et « en » ou « au » selon que le nom géographique est considéré comme féminin ou comme masculin. Ferdinand Brunot dit que « dans » et « en » se font concurrence (*La Pensée et la Langue*, p. 425), et il affirme que « en Hautes-Alpes serait impossible ». Est-ce bien sûr? « En Chine » aussi était impossible pour le Père Bouhours. Il suffit d'une élection législative mouvementée et d'un journaliste hardi ou pressé, et nous lirons « en Pyrénées-Orientales » ou « en Basses-Alpes ».

***

Si maintenant, sans perdre de vue les exemples de l'usage moderne que nous avons cités, nous revenons à la règle proposée par Dominique Bouhours, nous constaterons que la distinction entre noms de pays du Nouveau Monde et noms de pays de l'Ancien Monde n'est pas si éloignée de la vérité lorsqu'on l'élargit en une distinction entre Moins-Connu et Plus-Connu. Car il y a sûrement, derrière les progrès évidents de la préposition « en » un autre principe que ceux du moindre effort et de l'analogie : un principe que nous pouvons dire « de plus grande familiarité ». Et « en » serait comme l'indice verbal de l'extension maxima de la connaissance que les Français acquièrent des différents pays du monde, le signe de l'élargissement de leur cosmopolitisme.

***

Ce principe expliquerait « à Madagascar » en face de « en Sicile »; « au Brésil » en face de « en Portugal » et le français de Louis XIV « en Canada » en face du français moderne « au Canada » (il y a eu régression dans la connaissance, dans la familiarité). C'est lui qui rendrait compte de l'impossibilité actuelle mais provisoire de « en Hautes-Alpes », la nomenclature départementale étant relativement récente, et moins familière aux Français que la division en provinces. Et c'est lui qui nous permet d'imaginer ce développement possible, échelonné sur un espace de dix années : « X... est allé *à* Costa-Rica. Il a fondé une maison de commerce *au* Costa-Rica. Il a fait fortune et s'est marié *dans* le Costa-Rica. Il est venu en France voir ses parents, et il a ramené un secrétaire français *en* Costa-Rica. »

Si ce « principe de familiarité croissante » peut être admis parallèlement à ceux d'analogie et de moindre effort, nous pouvons nous attendre à voir la préposition « en » après le verbe « aller » remplacer « à » devant Madagascar au cours du XXe siècle; et avec l'accroissement constant de la population francophone du Canada, et l'existence d'une littérature canadienne d'expression française, qui oserait affirmer que nous ne redirons jamais plus, comme au temps du Père Bouhours : « Allons en Canada »?

VALERY LARBAUD

LES MAYAS

Le retour au primitif, compliqué d'une agression hargneuse contre la pureté classique et la claire intelligence, le blasphème sur l'Acropole, l'admission du nègre dans le cercle de famille jusque-là un peu fermé de nos sociétés cultivées, ont marqué l'attitude morale de notre après-guerre, libérée de préjugés. Ainsi l'aztèque, le maya, comme le scythe, le hittite ou le khmer, servis par les moyens nouveaux offerts par la science aux explorateurs, devaient connaître de nos jours une faveur nouvelle, récupérer une valeur non pas seulement archéologique, mais actuelle, servie encore par un parti pris de sens inverse, anti-européen, anti-méditerranéen. La conquête spirituelle du monde aura suivi de bien loin les découvertes de terres inconnues. Du moins faut-il faire le bilan de nos annexions.

On connaît la politique « pré-colombienne » du gouvernement mexicain, qui instruit les jeunes Indiens dans le mépris du conquistador et dans un paganisme résolument régénéré. Dans civilisation, on ne veut voir qu'usurpation. Les cruautés de l'envahisseur font oublier les horreurs inhumaines qu'elles ont abolies. Les maîtres d'écoles recueillent avec ferveur des dessins et des peintures d'enfants où l'on se plaît à retrouver le style ancestral des sujets de Montezuma. A l'Exposition hispano-américaine de Séville, en 1929, ces méthodes étaient illustrées dans un pavillon qui ressemblait au temple du dieu de la guerre, et qui montrait une face aussi hostile. A Mérida, au Yucatan, un palais moderne, purement maya, s'oppose

à la façade baroque du palais Montejo, type d'architecture coloniale du temps des vice-rois. Et les sociologues les plus avancés rappellent que l'expérience communiste a été faite par les Incas ou les Mayas.

Il y a peut-être là plus que l'effet d'une tendance politique ou religieuse. Les forces sourdes de l'inconscient sont à l'œuvre. Un rêve millénaire travaille les imaginations des peuples américains. Sauf dans le nord, les races ne sont pas éteintes, et les nations se sont constituées par un amalgame où l'aborigène entre pour une proportion dominante. Les récurrences de ses instincts illustrent l'histoire de ces républiques métisses, surtout lorsqu'un Juarez, un Huerta, purs Aztèques, sont au pouvoir. Plus encore, les climats sont maîtres et l'homme est gouverné par la terre. C'est pourquoi les courants artistiques, linguistiques s'infléchissent, le sang des immigrants s'altère, et d'autres normes font plier leurs intelligences. N'est-ce pas une des raisons qui portent aujourd'hui les foules, loin de la vieille Europe, vers les antiquités américaines, penchant qu'atteste le succès extraordinaire du Temple des Guerriers de Chichen-Itza, reconstitué à la World's Fair de Chicago, en 1933.

Pourtant, ces études ne sont pas récentes. Depuis que Grijalva, puis Fernand Cortès, puis Montejo explorèrent le Yucatan, que des architectures à demi évanouies dans les solitudes ont imposé le respect puis l'admiration, des bibliothèques entières ont été publiées sur ce sujet. Dès le lendemain de la découverte, des religieux espagnols, pourtant destructeurs quand leur foi l'exigeait, ont conservé par leurs écrits ce qui pouvait être sauvé, sans péril pour les âmes, d'une histoire abolie. Bernardino de Sahagun, Landa, Bartolomé de Las Casas, Cogolludo ont décrit ce qu'ils ont vu et tâché de débrouiller l'écheveau des épopées indigènes. Quelques textes transcrits ont livré des récits mythiques, pleins d'une poésie barbare : le Popol-Vuh, les Chroniques de Chilam-Balam. Mais les grimoires des scribes sacrés sont aussi difficiles à interpréter qu'à déchiffrer. Les glyphes chronologiques gravés sur les monuments sont d'une telle complication que l'ingéniosité des exégètes s'y perd.

Toute une école, au XIXe siècle, s'est employée à traiter

cette difficile matière. En France, l'abbé Brasseur de Bourbourg, Désiré Charnay, Capitan, Raynaud; en Angleterre, Brinton, Kingsborough, Maudslay et d'autres sont au nombre des pionniers les plus méritants; et voici longtemps qu'au musée du Trocadéro, au British Museum, comme au musée de Mexico, des moulages de monuments et des objets précieux sont offerts à l'examen des curieux. Palenque, Chichen-Itza, Uxmal, commencent à connaître la célébrité, non pas de Louqsor, mais bien d'Angkor; non seulement les explorateurs s'y aventurent, mais les touristes les fréquentent.

L'initiative des recherches récentes, méthodiques et exhaustives, vient d'Amérique. L'Institut Carnegie entreprit, en 1914, la reconnaissance systématique des monuments mayas, sous la direction du docteur S. G. Morley — de même, l'Université de Tulane, en Louisiane. Depuis lors, chaque année a donné sa moisson, grâce au labeur d'équipes bien outillées. L'archéologie américaine avance d'une démarche sûre, à grands pas.

En 1929, le colonel Lindbergh lui apportait l'appui de reconnaissances aériennes, qui permettent d'abord de déceler des sites que l'envahissement de la végétation tropicale dérobait à l'observation, et aussi d'en aborder d'autres déjà repérés, mais inaccessibles dans la brousse, en pays perdu.

Le domaine maya, le plus fécond, le plus prestigieux de ceux qu'offre à notre curiosité l'ancienne Amérique, est situé dans l'Amérique Centrale. Il embrasse, au Mexique, les États de Tabasco, de Chiapas, de Yucatan; le Honduras britannique; les deux tiers du Guatemala; une grande partie du Honduras indépendant. On y distingue trois zones : la péninsule du Yucatan, la grande vallée centrale, le plateau de la Cordillère qui s'étend du sud à l'ouest. La première est une contrée basse, non irriguée, à peine bossuée par la sierra de Mani, qui ne dépasse pas une altitude de cent cinquante mètres. Le sol est creusé de cavernes en forme de cloches, d'orgues, de chapelles; les eaux de pluie s'infiltrent dans le calcaire et forment des lacs souterrains. Lorsque la voûte superficielle s'effrondre, on se trouve en présence d'un puits : c'est le *cenote*, qui joue un si grand rôle dans les rites religieux. La population s'est fixée aux lieux où ces citernes naturelles

étaient nombreuses. L'un des plus célèbres de ces établissements est Chichen-Itza : le puits de l'Itza. On rencontre aussi dans la région de petits lacs : le Peten, le Chaltuna, le Yaxcha.

Le Yucatan est une presqu'île quadrangulaire peu découpée, qui s'avance du sud au nord dans le golfe du Mexique. Les récifs de la côte orientale en rendent l'abord presque impossible même en des points, comme à Tuluum, où s'élevaient des villes imposantes. A l'extrême nord, c'est Cozumel, bien connu par le récit des premières découvertes, siège de cultes féminins, centre de pèlerinages. Ce pays est une table de grès recouverte d'une mince couche de terre végétale. La brousse du Yucatan est une toison rude et bourrue, mais au poil court. Au nord, on relève les noms de Tihoo, près de la capitale actuelle de Mérida, Itzamal, Chichen-Iza. Plus au sud, Tikal Mani, Sabacche, Labna, Zayi, Chacmultum, Ichpich, forment une agglomération assez dense. En suivant la côte occidentale, vers le sud, on rencontre Campêche, Champoton.

A la base de cette masse compacte, débouche la vallée de l'Usumacintla, le Nil de cette Égypte américaine. C'est le pays des Lacandons, encore à demi sauvages, domaine de la forêt tropicale, de l'acajou, de la sylve chaude et des marécages, des petits lacs au pied des collines. C'est là que s'élèvent les ruines de Piedras Negras, de Yaxchila, de Seibal.

Le haut plateau qui forme le dossier de ce divan est bordé par l'Usumacintla et le Chiapas, limité par la Motagua. C'est une région tempérée, où poussent le chêne et le pin, propre aux cultures des céréales. Le sol est de grès bleu, parsemé de pierres volcaniques. Les places principales sont Palenque, Ococingo, Quirigua, Copan, dans le Honduras.

Au moment de la conquête espagnole, au début du XVIe siècle, l'histoire des Mayas était déjà accomplie. C'étaient des villes désolées, envahies par la brousse, des cités assiégées par les cactus, des demeures empanachées de palmiers, désarticulées par des racines gonflées comme des boas, des monticules de terre dissimulant des palais, que les conquistadores négligeaient à leur passage dans les forêts vierges. Sur cette terre vidée, ils écoutaient les récits étranges de quelques sauvages qui avaient tout oublié, sauf des contes d'enfants :

ces châteaux enchantés dans la mort étaient peuplés par des esprits que la nuit seule éveillait, des nains édifiaient dans les ténèbres des cités colossales, et se dispersaient à l'aurore... La ruine de l'armature sociale, après les catastrophes et les dispersions, avaient laissé l'indigène isolé plus muet que ses temples détruits. Un grand vent avait soufflé sur sa conscience.

Quand étaient venus les constructeurs, d'où venaient-ils, comment s'était effrondrée leur puissance? Les récits légendaires retrouvés, sous la parure du mythe et des formules magiques, laissent entrevoir l'établissement des empires, les guerres, les catastrophes cosmiques, les ouragans et les tremblements de terre. Mais le Maya, scribe ou artiste, est le moins formel des témoins. Sa mémoire engendre plus qu'elle ne conserve, ce qu'elle recueille prolifie avec l'ardeur désordonnée des plantes exotiques, en dehors de la véracité ou de la vraisemblance. Les formes ou les couleurs que lui fournit l'expérience ne sont qu'une matière plastique qui se prête à l'arbitraire de nouvelles créations. De là l'antagonisme qui oppose à ces conteurs émancipés du réel les chercheurs modernes, qui veulent que l'histoire soit la science des résurrections.

Le peuplement de l'Amérique s'effectua, croit-on, plusieurs millénaires avant l'ère chrétienne. La masse des immigrants était de race asiatique, venue soit par le détroit de Behring et les îles Aléoutiennes, soit par le sud, originaire de Malaisie ou de Polynésie. Une civilisation dite Andine s'étendit sur le littoral du Pacifique et dans les vallées de la grande chaîne de montagnes qui va de l'Équateur à la Patagonie. Ces nomades auraient donné naissance aux civilisations primitives des Mayas, des Mexicains, des Andéens. L'Amérique centrale fut le point de dispersion des peuples errants qui descendirent vers le sud.

L'histoire des Mayas ne remonte guère au delà des débuts de l'ère chrétienne. On la divise en trois périodes : l'Ancien Empire, la grande époque, d'où date la prospérité des villes de Tikal et de Copan, et qui s'écroule pour des raisons inconnues. Les Mayas quittèrent alors leur premier habitat pour se diriger vers le nord du Yucatan, où ils fondèrent le Nouvel Empire. Les villes de Chichen-Itza, d'Uxmal marquent la

floraison d'une renaissance architectonique et culturelle, qui fut interrompue par l'arrivée des tribus guerrières du Mexique : les Nahuas. Ce fut le signal de la décadence, puis de la chute, qui précéda de peu, à la fin du XVe siècle, l'arrivée des conquistadores. Ce qui subsiste de la puissance politique des Mayas se réfugie alors sur le lac de Peten, avec pour capitale Tayasal. Ce dernier centre de résistance aux conquérants européens ne devait être réduit qu'au XVIIe siècle.

La caractéristique de cette civilisation, c'est, au premier chef, son goût pour l'architecture, l'instinct de la construction. C'est par centaines que se dénombrent les monuments colossaux, dont le catalogue complet est loin d'être dressé, et dont beaucoup sont encore enfouis, tumuli informes qui attendent la pioche du fouilleur. Il y a peu d'années, le Temple des Guerriers de Chichen-Itza n'était encore qu'une colline, au front de laquelle seule une corniche, affleurant la terre amoncelée, décelait l'édifice submergé.

Constructions presque toutes religieuses et officielles. Les Mayas sont un peuple de termites asservis, spécialisés dans les fonctions utiles, dont la masse pullulante, écrasée par un système social communiste, travaille éperdument selon des plans qu'elle ne discute pas et qu'elle ignore. Sauf les maîtres, tout ce monde d'ouvriers habite, comme l'Indien d'aujourd'hui, des huttes de bois couvertes de palmes, et celles-ci n'ont pas laissé de traces. Mais les demeures des dieux ou des prêtres, les palais des rois sont magnifiques, d'une beauté terrible et opprimante.

Nul peuple connu ne fut plus bâtisseur que celui-là. Les temples et les bâtiments qui les entourent occupent des aires immenses. Tout récemment, M. Frans Blom, en pleine brousse, découvrait la pyramide d'Uaxactum, la plus ancienne des cités mayas connues, qui fut, croit-on, habitée pendant cinq siècles et demi, et qu'avait déjà repérée le Dr Morley, en 1916. D'autres équipes d'archéologues ont fait des campagnes aussi fructueuses à Xultun, à Naachtun. Les explorations se poursuivent depuis 1927 à Chichen-Itza, qui aura bientôt livré tous ses secrets, et à Tayasal. En 1925, le Dr Morley travaillait aux ruines de Coba, et en 1930 à Yaxchilan. Les investi-

gations de l'école américaine s'effectuent selon des plans largement mûris, et avec une méthode admirable de précision : des spécialistes relèvent les murs et les colonnes écroulés, avec autant de respect qu'on l'a fait récemment au Parthénon; d'autres copient les fresques, prennent des estampages des sculptures et de ces bandes de glyphes où l'on cherche la date des édifices.

Le type le plus parfait de ces résurrections, qui sont des triomphes remportés sur le temps destructeur et sur la végétation tropicale étouffante, c'est ce Temple des Guerriers de Chichen-Itza, reparu dans sa splendeur, avec l'étonnant alignement de ses colonnes carrées, revêtues de motifs sculptés en relief méplat.

La pyramide est le trait le plus saillant de cette architecture, et ici, une analogie superficielle évoque l'Égypte et l'Assyrie, comme le Cambodge ou le Pérou. Mais la pyramide maya diffère essentiellement de l'égyptienne qui est un sanctuaire ou un tombeau. Elle n'est qu'un socle naturel ou artificiel qui exhausse la demeure sacrée, la hisse comme un ostensoir aux yeux des fidèles, au faîte de ses escaliers vertigineux. La plate-forme supérieure, à laquelle donnent accès des degrés fort raides et fort étroits, supporte un édifice quadrangulaire à une ou plusieurs chambres. Les Mayas ne connaissant ni l'arc ni la voûte, y suppléaient par l'encorbellement, d'où la nécessité de construire de longs bâtiments, d'une largeur relativement faible, aux murs épais, qui n'admettent que peu ou pas de fenêtres, et dont la surface utile demeure fort médiocre par rapport au cube de l'ensemble. D'amples espaces s'offrent à l'extérieur aux sculptures, à l'intérieur aux fresques. Un des exemples les meilleurs, et les plus complets, en son état actuel, de ces pyramides, est le *Castillo* de Chichen-Itza, restauré par M. Eduardo Martinez.

Autour de ces temples, sièges de cultes barbares, où les envahisseurs nahuas apportèrent les horribles rites de l'arrachement du cœur devant les idoles, il faut imaginer des prêtres sanglants s'acheminant en théories, vers les sanctuaires, aux lueurs des torches et dans la fumée de l'encens de copal, enlaçant leurs processions aux degrés des pyramides. D'autres édifices s'alignaient en ordre alentour de cours spacieuses ;

demeures de prêtres ou de souverains, collèges de jeunes gens, magasins réservés aux instruments du culte, couvents de nonnes, jeux de paume — car le sport du ballon est ici une fonction sacrée et magique — observatoires astronomiques — car la science des astres et la supputation des jours, des mois et des ans est plus développée qu'elle ne le fut jamais chez les Chaldéens.

La Maison des Nonnes, à Uxmal, est un immense quadrilatère dont les murs, nus au rez-de-chaussée, percés de portes basses, sont écrasés par un étage supérieur surchargé de sculptures. Le palais de Sayil présente sur sa façade une sorte de clayonnage de pierre. La porte de Labna semble un arc de triomphe, dont la voûte est brisée en tiers-point. Le Caracol, ou colimaçon, est une grande tour ronde, érigée au-dessus de deux terrasses, munie d'un escalier intérieur en spirale; des portes y sont ouvertes aux quatre points cardinaux : c'est le seul observatoire de ce genre qui nous soit connu.

Chichen-Itza, que sa proximité des villes modernes rend plus accessibles aux travailleurs, est avec Uxmal l'un des sites les plus riches en monuments anciens. On y a découvert un linteau sculpté qui porte une de ces dates compliquées à l'extrême par quoi les Mayas déterminaient le temps révolu. Cette date nous reporte à la fin de la période dite Ancien Empire, mais ce linteau a été réemployé dans une construction postérieure, et il ne reste rien ici de cette époque primitive que l'on limite entre 530 et 669 de notre ère. Au contraire, à la période moyenne, de 1000 à 1200, les monuments abondent : le Temple dit des trois linteaux; l'Akabtzib, ou Maison du Scribe Nocturne, qui tire son nom des hiéroglyphes découverts dans les ténèbres de la cellule centrale; la Maison des Nonnes; la Maison Rouge. De l'arrivée des Nahuas jusqu'au milieu du xve siècle datent le Castillo, le Temple des Guerriers, le Jeu de paume, et le groupe des Mille colonnes. Le Caracol se placerait entre la seconde et la troisième période.

A Uxmal, un ensemble aussi remarquable a dès longtemps attiré l'attention. Les divers bâtiments sont désignés par des formules légendaires ou populaires : le Château du Gouverneur, avec ses vingt-quatre chambres; la Maison des Colombes, dont les pignons triangulaires percés de fenêtres, évoquent une

sorte de pigeonnier fantastique; la Maison des Nonnes, que l'on date de 1219, demeure des Vestales mayas, entretenues par des matrones dans le recueillement et la chasteté; la Maison du Nain ou du Devin, qui passait pour avoir été édifiée en une nuit par des sorciers : né d'un œuf d'oiseau, un nain y habitait, qui devint roi d'Uxmal pour avoir joué du cymbalon magique; le Jeu de paume, plus petit que celui de Chichen-Itza, où l'on voit les restes de deux grands anneaux de pierre fixés dans le mur, buts des joueurs de ballon.

Les monuments mayas ont tous un visage clos, une expression figée, comme en catalepsie. La tristesse d'un soleil démesuré pèse sur eux de tout son poids. On a peine à se figurer ces demeures énormes, ces vastes enclos, animés par une foule joyeuse. Un art d'une morne frénésie s'associe étroitement à l'oppression de la lumière pour évoquer une vie lourde et rampante, une somnolence asservie, tranchée par des accès de férocité. Ainsi ces portes rectangulaires, encadrant un bloc d'ombre, sont surmontées de frises compactes, peuplées d'images fantastiques, de pénibles géométries. Cet art est sans amour.

Si l'on observe ces sculptures, d'une richesse presque effrayante, elles paraissent faites avant tout pour propager l'épouvante. Aux angles du temple de Chichen-Itza, grimace le visage gigantesque d'un monstre stupéfiant, les lèvres distendues en rectangle, toutes les dents dehors, en grille sur une gueule caverneuse. D'épais sourcils en accolade accusent par leur relief la férocité des yeux écartés démesurément de part et d'autre d'un nez carré, et des hiéroglyphes, comme une chevelure animée, commentent ce mystère. A la Maison des Nonnes, un dieu assis, entouré d'un nimbe de plumes, domine la porte que surmonte une rangée de redans pareils à des mâchicoulis. A Uxmal, une théorie de tortues peuple la corniche. Tout cela est obtus, d'une perpétuelle violence qui exclue la grâce.

L'effet décoratif, c'est à cette lumière tropicale, silencieuse et brutale, que les architectes mayas l'ont demandé : entablements aux fortes saillies horizontales, treillis de pierre tendus entre des colonnettes comme des grilles, frises de triangles

alternés et dentelés, gradins, méandres et grecques, réseaux de plates-bandes : ce système ornemental semble un filet lancé pour capter le soleil.

M. Frans Blom qui a dirigé les explorations d'Uxmal, a fait sur ce sujet de curieuses observations. Les architectes qui l'assistaient, dit-il, reconnurent que les façades du groupe des Nonnes, de même que la Maison du Gouverneur, de la Maison des Tortues, ou d'autres encore, penchent vers l'extérieur. Tout d'abord, on put croire que ce « fruit » était dû soit à l'affaissement des fondations, soit à la pression interne de la maçonnerie du toit, mais des mensurations méticuleuses ont démontré qu'il y avait là une intention délibérée. Sur l'un des panneaux, l'on voit trois figures grotesques sculptées dans des blocs de grès unis par du mortier. Ces blocs sont fixés sur différents plans. A l'angle inférieur des paupières de ces monstres, se détache une protubérance. Quand le soleil est haut dans le ciel, cette protubérance jette une ombre dans l'orbite de l'œil, dont, pour le spectateur placé sur le sol, cette ombre simule la pupille. Le monstre fixe son regard sur le passant. Si la façade avait un aplomb vertical, la lumière tomberait sur les plans inférieurs de la sculpture sans projeter d'ombre. Plus la façade est inclinée, plus l'ombre est accusée. « Je ne crois pas, ajoute l'explorateur, qu'aucun autre artiste au monde ait recherché et obtenu des effets aussi raffinés » (*Gazette des Beaux-Arts*, décembre 1933).

Des monuments aussi considérables par leurs dimensions et par la perfection de leur décoration, éveillent une industrie si poussée et un tel effort, qu'on se demande par quels moyens une œuvre semblable a pu être menée à son achèvement. La science d'architectes capables de les concevoir, la technique d'artisans bien dressés, la force physique de soulever ces pierres, ces trois expédients indispensablement requis étaient-ils donc à la disposition des Mayas? Une mathématique était nécessaire à l'établissement de ces plates-bandes régulières, à l'alignement de ces piliers et de ces colonnades, dont l'effet grandiose est concerté, à l'érection de ces arêtes rectilignes et perpendiculaires, régies par le fil à plomb, à l'ordonnance de ces corps de bâtiments massifs, dressés sur leur

socle pyramidal. Nous savons du reste que les nombres habitaient le cerveau très évolué d'un peuple dont les astronomes furent capables des observations sidérales les plus précises. L'architecture fut, sans doute, une des branches du savoir sacerdotal, et les édifices, par leur orientation et leur ordonnance, étaient revêtus d'une puissance magique.

La technique du tailleur de pierre et du sculpteur n'est pas moins étonnante. Les seuls métaux connus avant la conquête étaient l'or et le cuivre. Partant, les pierres débitées et ouvrées sur place, dans des carrières souvent fort éloignées des chantiers de construction, ne pouvaient être traitées que par des outils fort rudimentaires. Les silex, dont on retrouve des spécimens dans des décombres, furent souvent les seuls instruments qui permirent aux bâtisseurs d'abord de détacher les blocs, puis de les revêtir d'images incisées. Avec le bois travaillé de la même façon, on fabriquait des poutres sculptées et peintes, dont le plus souvent la pourriture a eu raison, et qui par leur chute ont entraîné l'écroulement des masses de pierres qu'elles supportaient. Le bois servait encore à polir les surfaces des matériaux, à parachever le tracé des profils.

Mais nul artifice, ou presque, pour épargner la tension, multipliée uniquement par le nombre, du muscle humain. Aucune bête de somme pour les transports, aucun charroi chez un peuple qui n'avait pas inventé la roue. Des rouleaux de bois pour faciliter le glissement, des cordes pour unir et transmettre les efforts; c'est là tout ce que l'on peut raisonnablement supposer en fait de mécanisme sur les chantiers des Mayas, au faîte de leurs échafaudages audacieux et des rampes de terre le long desquelles les matériaux étaient hissés jusqu'au sommet des pyramides. Lorsque la main-d'œuvre se fit rare, nulle construction ne fut plus possible, et toute civilisation entra en stagnation, puis s'effondra.

Quelques-uns des principes de l'art maya sont ceux que l'on observe en d'autres domaines. D'abord celui du revêtement total. Sur la surface livrée à son imagination, le sculpteur ne tolère nul vide. Les formes s'enchevêtrent et s'imbriquent en une sorte de magma, où l'air ne circule pas, où nulle perspective, du moins telle que nous l'entendons,

n'étage les plans. Telle bande ornementale, telle façade, est un puzzle où chaque pièce s'encastre entre ses voisines sans presque d'hiatus. La symétrie, l'alternance pondérée des masses, donnent sa vigueur à l'ensemble ainsi réalisé.

Mais la liberté de l'artiste maya prend sa revanche contre cet ordre, dans l'usage qu'il fait de ses souvenirs visuels. Il ne s'astreint à aucune imitation, et compose un monde imaginaire avec des formes fragmentaires empruntées à tous les règnes. Le corps humain, mais conçu comme une matière docile à tous les jeux, celui du jaguar, du reptile, crapaud ou serpent surtout, mais allongé, disloqué, ramifié, associé à la fleur, à la flamme, à la plume, pareil en ses modulations, en ses déchirements, à la fumée que distend, épand, effiloche un souffle créateur de monstres, telles sont les données qu'utilise le sculpteur pour fixer, dirait-on, son cauchemar. Des serpents emplumés comme des oiseaux de paradis, des dragons qui flambent ou qui fleurissent, des rois ou des prêtres au nez exfolié ou allongé en trompe, parés de coiffures et de manteaux qui sont des forêts, de colliers et de bijoux qui sont des paysages, de ceintures qui retournent à la forme humaine, voilà ce qui naît, sans souci des proportions, sous les doigts de ces rêveurs, sorciers ou illusionnistes. Un trait décèle dans un dessin fantasque le serpent initial, sa gueule béante et ses crocs, le repli de son mufle ou son œil, mais une aile s'y greffe, avec des plumes qui semblent des feuilles. Il ne suffit pas que le dieu du maïs ait une tête humaine, il s'enveloppe de feuilles comme un épi mûrissant, l'oiseau quetzal lui prête l'ondoiement de son brillant plumage, et des symboles stellaires l'environnent.

Au fait, l'homme lui-même est perpétuellement déguisé, et la mascarade est son instinct. Le Maya se présente à nous en des accoutrements surchargés de parures encombrantes et déformantes, perpétuellement équipé pour de redoutables colloques avec de fallacieux partenaires qui l'épient, et dont la malveillance fertile et traîtresse doit être déjouée avec une astuce supérieure, par une posture, par le flottement d'un panache, par l'éclat d'un joyau, par la couleur ou par la disposition d'un tissu.

C'est qu'il a affaire à des dieux retors et cruels, d'où son

recours incessant à la mystification. L'homme s'efforce de séduire le dieu par une mimique, par la suggestion du geste ou de l'acte sollicité de sa puissance. Par la forme, il s'assimile sa force. Mais le dieu aussi aborde l'homme par l'artifice d'un déguisement qui assure le secret de sa domination. Voici des êtres que la crainte et la ruse réduisent à ne jamais se manifester dans leur nudité ingénue. Nulle confiance n'autorise un aveu qui livrerait l'imprudent à de fâcheuses mésaventures. Toute sincérité en ferait la proie d'inaccessibles plaisants à la main lourde. Le rire habite ces palais ou ces temples, mais c'est un rire refréné. Une menace de mort appuie cruellement l'ironie. Aux hommes qui ricanent en leur honneur, les dieux répondent par une féroce hilarité.

Les monuments de la sculpture des Mayas nous sont parvenus en nombre considérable : ce sont non seulement les frises des temples, les plates-bandes décoratives appliquées sur les édifices, mais des ouvrages isolés, des stèles monolithes comme celles de Quirigua, de Copan, de Naranjo, de Tikal. Une énorme pierre ronde a imprimé sa forme close au monstre de Quirigua, on dirait un crapaud énorme tapi sur le sol, ou un tatou aux écailles imbriquées, un reptile antédiluvien. Dans sa gueule béante, parmi des flots de bave figée, surgit la petite figure impassible d'un homme accroupi. Sur une stèle de Copan, un homme se dresse, colossal, les mains tendues devant la poitrine. Une lourde robe surchargée d'ornements engonce le corps planté sur de larges pieds chaussés de cothurnes constellés de joyaux, et une épaisse ceinture pend entre les jambes. Un phénoménal casque de plumes, orné sur le devant d'un masque, enserre le crâne, et des fanons pendent le long des joues glabres et des oreilles démesurées. On ne voit du Kukulkan de Chichen-Itza que la tête au ras du sol, sommée d'un vaste panache de plumes, les deux mains arc-boutées sur la terre. Le serpent est maître, à cause de sa force subtile et mystérieuse, et de son ondoiement polymorphe. Il symbolise les eaux — l'eau cosmique, bienfaisante et redoutable — et aussi le feu incontrôlable. De là viennent les accessoires dont on orne son corps fluide : des plumes, des griffes. Tous les règnes de la nature s'y joignent comme en

un confluent. Au bas du temple des Guerriers s'érigent les plus parfaits spécimens de ces êtres étranges, gardant l'entrée, leurs têtes béantes aplaties sur le sol.

Parfois cet art hystérique s'humanise, et sa folie s'apaise. Le buste du dieu du maïs, à Copan, est d'un accent qu'on dirait gréco-bouddhique, le geste des mains tendues, la paume en avant, est d'une déférence propitiatoire; un énorme médaillon en forme de tête pend sur la poitrine. La bouche est ouverte, les paupières baissées, pour une prière dont on entend l'appel prolongé et monocorde; une coiffure savamment ordonnée encadre le visage de ses boucles et de ses mèches régulièrement alignées. Et ici il faudrait décrire les précieux objets de jade, polis d'un outil amoureux, où des masques analogues présentent une même régularité, un type ethnique semblable, le crâne allongé par la déformation rituelle.

Le linteau de Menché nous fait assister à un drame d'une froide sauvagerie. Un dieu, sans doute, se tient debout, revêtu d'un costume collant, aux ornements compliqués, chaussé de bottes nouées sur le cou-de-pied, coiffé d'un casque emplumé. Il tient à la main une sorte d'étendard fleuri. Devant lui, un personnage est agenouillé, paré d'une robe et d'un manteau merveilleusement tissé. Un collier à pendentifs enserre sa poitrine de ses cercles étagés, et une fantastique coiffure est juchée sur le haut de son crâne piriforme. Ce grand et magnifique seigneur s'emploie à faire passer dans le trou dont il a percé sa langue tirée, une cordelette soigneusement garnie d'épines au préalable. Une corbeille placée devant lui contient les instruments de ce supplice volontaire.

En 1874, l'explorateur Le Plongeon découvrit, à Chichen-Itza, un monument sculpté, auquel il donna le nom, qui lui est resté, de « Roi de Chac-Mool ». Sur une base rectangulaire, repose un dieu couché qui tient de ses deux mains appuyées sur son ventre un disque percé au centre d'un trou. La tête, plus grande que nature, est tournée à droite, coiffée d'une sorte de couronne à pointes, munie d'oreillères. Un ornement en forme de plaque pend sur la poitrine. Le personnage est paré de bracelets de plumes. Sur le ventre de la statue était sacrifiée une victime à laquelle on arrachait le cœur, et son

corps servait d'autel au feu de la nouvelle année. D'autres statues semblables ont été découvertes à Chichen, depuis 1923.

Les images des dieux sont souvent accroupies, vues de profil, la plante du pied très soigneusement modelée. Le dieu des campagnes tient un vase de fleurs, la déesse de l'eau renverse un vase, le dieu des voyageurs fait jaillir le feu d'un bâton qu'il fait tourner entre ses doigts, le dieu de la pluie étend ses doigts écartés. Un autre se dresse au centre d'une frise sculptée : de ses orbites coulent deux sources de larmes qui, se répandant sur le sol, font naître les fleurs, la vie végétale, les poissons, les animaux terrestres, l'homme enfin, d'abord couché, puis debout.

La célèbre croix de Palenque a depuis longtemps mis à l'épreuve la subtilité des commentateurs; ses branches feuillues sont surmontées du quetzal, l'oiseau qui symbolise l'étoile du matin, tandis qu'au pied paraît le crâne allégorique de l'étoile du soir. De part et d'autre deux personnages se font face, de profil, coiffés de mitres dont les fanons leur pendent sur le dos. Une large ceinture est drapée autour de leur taille, les jambes portent aux chevilles des ornements précieux. Cet étrange monument a paru aux Européens qui l'observèrent d'abord, porter les signes d'un christianisme lointain, puis on a reconnu dans la croix le symbole du dieu de la pluie, enfin le colloque des deux personnages a été interprété comme une scène d'offrande au dieu du maïs.

Les arts mineurs des Mayas ne sollicitent pas moins l'attention. Des industries somptuaires procuraient aux chefs les parures qui assuraient leur prestige. Les travaux de mosaïque, de stuc, d'obsidienne, de jade, de plumes, faisaient la renommée des artisans de ces contrées. Au fond d'une jarre cylindrique, au cours d'une campagne récente, des explorateurs ont découvert un disque composé de deux mille cinq cents turquoises juxtaposées, qui a été patiemment reconstitué par un spécialiste japonais avant d'être remis au musée de Mexico.

La céramique peinte, incisée, gravée, destinée aux usages domestiques comme au cérémonial funéraire, prenait les routes du Guatemala ou de l'Empire des Aztèques, que le commerce avait ouvertes. Sans connaître le tour du potier, les artisans mayas nous ont laissé des vases de formes par-

faites, qui portent des dessins analogues à ceux que l'on relève sur les rares manuscrits qui nous soient parvenus. Des vases plastiques imitent des animaux ou des fruits. Des figurines, des moules, des sifflets, des fusaïoles, des brûle-parfums ont été retrouvés parmi les ruines. Quelques exemples de poteries vernissées remontent à une époque tardive, précédant de peu l'arrivée des Espagnols.

La peinture était aussi florissante. Les meilleurs exemples en sont fournis par les colonnes à bas-reliefs peints du temple des Guerriers récemment restauré, et les fresques de l'intérieur du même monument, relevées par miss Ann Axtell Morris.

Une vue même rapide du génie maya devrait comporter un exposé au moins sommaire de leur organisation sociale, de leur écriture, de l'art si curieusement développé de leur comput chronologique et de leur système numéral. Je ne puis ici même effleurer ce sujet. Les savants sont loin d'avoir atteint en ce domaine des résultats certains.

L'archéologie américaine a eu ses romantiques. Le poète russe Constantin Balmont lui a consacré un volume de méditations exaltées : *Visions solaires*. Les lecteurs de cette Revue ont écouté l'invitation au voyage de M. Marc Chadourne. Elle a eu aussi ses dévots, qui, en dehors des sphères officielles, se sont livrés isolément à des recherches passionnées. C'est le cas d'Edward Herbert Thompson qui, d'abord consul à Mérida, après avoir commencé quelques recherches en pays maya, n'a plus quitté pendant cinquante ans un domaine dont il avait subit l'attrait. Le récit qu'il a publié de ses travaux, en 1933 : *The people of the serpent*, est empreint d'un amour de ces contrées lointaines qui s'étend jusqu'à l'indigène, dont l'auteur connaît mieux que personne les mœurs et les tendances. S'il fallait choisir dans ces pages celles qui nous enseignent le mieux l'utilité et les dangers de ces explorations, et qui nous révèlent les joies de la découverte, c'est aux chapitres consacrés au tombeau du grand prêtre et au plongeur dans le cenote sacré que l'on s'arrêterait.

A peu de distance de la Maison des Nonnes, à Chichen-Itza l'explorateur abordait un monticule muni de gradins sur ses

quatre côtés, et surmonté des ruines d'un temple. Les balustrades de ces escaliers étaient formées par de grands serpents de pierre. Lorsque les ouvriers déblayèrent la plate-forme supérieure, ils mirent à nu des dalles qui, une fois écartées, découvrirent un caveau. Les débris d'un squelette humain s'y trouvaient épars sur le sol, avec des poteries brisées. Puis le sol dallé tenta de nouveau le fouilleur. Un second tombeau apparut, mieux conservé que le premier. Bref, cinq sépultures superposées furent ainsi violées. La troisième contenait des clochettes de cuivre, la quatrième, un collier de perles de cristal de roche. La cinquième, creusée dans le roc, au-dessous du niveau de la pyramide était pleine de cendres qui, tamisées, livrèrent des perles de jade poli et d'autres à demi fondues par le feu. Enfin, un puits s'ouvrit encore, que l'explorateur examina, la tête en bas, tenu par les pieds par ses serviteurs indiens. Le tout constituait, sans doute, la sépulture d'un grand prêtre : c'est la seule de ce genre qui ait apparu dans le Yucatan.

Une autre fois, c'est au cenote sacré que Thompson s'attaqua, avec pour auxiliaire un plongeur grec arrivé des Bahamas où il pêchait des éponges. Ces bassins naturels du Yucatan sont bordés de parois perpendiculaires qui en rendent l'accès à peu près impossible. Au fond de la fosse mystérieuse s'étend l'eau verte, comme un disque de malachite large de cinquante mètres, immobile, à l'abri de tout souffle du vent. Des figures se dessinent à la surface du miroir fatidique comme aux temps où les prêtres s'y penchaient pour interpréter les visions révélatrices. Jadis, au son des instruments et des chants, on précipitait des victimes parées de fleurs, des jeunes filles surtout, pour attirer vers la terre les faveurs des divinités dispensatrices de la pluie.

Le scaphandre, puis la drague, au prix de mille peines, furent mis en œuvre pour percer le mystère de l'eau profonde, après une reconnaissance préalable, où Thompson et son aide plongèrent au milieu des reptiles et des débris de végétation. Les anciennes traditions se trouvèrent confirmées par les objets qui reparurent au jour. Ce furent quantité de figures symboliques de jade sculpté, des disques d'or ou de cuivre gravés, des morceaux de copal et d'encens résineux, des vases,

des haches de pierre, des flèches à pointe de silex. Tous ces objets avaient été brisés rituellement avant d'être projetés dans le cenote avec les victimes humaines, dont les squelettes furent aussi retirés des eaux.

M. Thompson a eu le mérite, dû à son long séjour dans le Yucatan, de relier les observations archéologiques qu'il a pu faire aux coutumes encore en vigueur chez les Mayas d'aujourd'hui, et de noter la persistance des croyances et des rites chez un peuple dont l'âme reste semblable à elle-même à travers les générations, malgré les usages institués depuis des siècles par la civilisation venue d'Europe.

Et je voudrais pouvoir citer les pages où il conte son aventure, parmi les ruines solitaires, aux prises, au fond d'une citerne, avec un serpent à sonnettes. Il y a là, transposé sur un autre plan, le pendant, non romancé, d'un des plus célèbres contes de Kipling.

Telle est l'étrange destinée de cette civilisation d'outre-mer qu'après avoir provoqué la stupeur des découvreurs, au temps de Charles-Quint, elle n'a cessé d'envoûter tous ceux qui ont pu en contempler les restes. Aujourd'hui, elle se fait plus accessible, trop accessible pour qui ne rêve qu'aventures. Mais avant d'être conquise, une fois encore, par l'archéologie, étiquetée et classée dans les musées des deux mondes, elle fleurit à nouveau, sur place, et des souvenirs se réveillent à l'ombre des palais retrouvés. Tout récemment, Miguel Angel Asturias publiait en France des *Légendes du Guatemala*, qui sont une nouvelle concoction des plantes magiques de son pays, et M. Paul Valéry conseille, de temps à autre, « une dose de cet élixir guatémaltèque », aux amateurs du « cauchemar tropical ».

JEAN BABELON

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Croyons-en des témoignages décisifs : c'est le propre des quelques institutions vénérables auxquelles le temps a fait grâce de nous enseigner, et au besoin de nous expliquer, l'histoire dont elles sont dépositaires. Un véritable ami de la musique française n'ira donc pas négliger à Paris les concours annuels du Conservatoire. Il leur saura gré, au contraire, d'être demeurés pareils, en dépit des révolutions et des métamorphoses, à ce qu'ils furent au XIXe siècle, depuis Méhul jusqu'à Debussy.

Chaque année, dans toutes les classes, les meilleurs élèves s'exaltent sur la fin du printemps par un effort héroïque et de grandes espérances. Et il semble vraiment que le Conservatoire n'ait rien perdu de son prestige, si l'on en juge par l'empressement avec lequel tant de jeunes gens, candidats du chant et de la danse, du piano et de la harpe, des instruments à vent ou bien à cordes, viennent affronter un jury que préside le directeur en personne. M. Henri Rabaud est assisté en cette circonstance de son secrétaire général, M. Jean Chantavoine, et de quelques experts d'une haute compétence. Chaque année, ce tournoi musical et chorégraphique est suivi par le public avec la même assiduité, malgré sa longueur harassante. Chaque année, les fidèles s'attendent à découvrir un virtuose de génie ou pour le moins un artiste hors pair, tant il y a de plaisir à saluer dès leur lever les étoiles nouvelles. Un tel va-et-vient d'espérances entre la scène et la salle, puis inversement de l'auditoire aux candidats, produit un double cou-

rant spirituel dont les tempéraments les plus divers subissent l'influence.

Quoiqu'il y ait peu de rapports entre le Paris d'aujourd'hui et la capitale romantique de Louis-Philippe, ces épreuves nous ramènent à cent ans en arrière. Elles ont pour cadre, non les bâtiments de la rue de Madrid où le Conservatoire national de musique et de déclamation s'est transporté depuis 1911, mais la salle de l'ancien Conservatoire, dans cette partie relativement calme du Faubourg Poissonnière que l'on a placée sous l'invocation et le titre de sainte Cécile. A quiconque se souvient ce lieu est doux et cher. C'est ici que Berlioz en redingote râpée, sa haute cravate de satin noir enserrant à plusieurs tours un col monumental, venait aiguiser ses griefs de novateur sans autorité ni crédit, tout en cherchant la matière de ces feuilletons où sa bile s'épanchait furieusement en diatribes et en sarcasmes. C'est ici que Chopin et Liszt, toujours prompts à l'épigramme sous leurs allures bénignes, s'amusaient à suivre en curieux le jeu de leurs puérils imitateurs. C'est ici qu'un jeune Allemand profondément obscur, Richard Wagner, recevait soudain l'illumination de la grâce en écoutant Habeneck diriger la *Neuvième symphonie*. La salle de l'ancien Conservatoire, si précieuse déjà par son acoustique, nous émeut en outre comme le sanctuaire où ces ombres illustres ont leurs suprêmes rendez-vous.

L'architecte Delannoy, qui la construisit en 1811, la reconnaîtrait encore sans peine. Elle vieillit avec honneur. Personne ne s'ingénie à la rajeunir, et il faut s'en féliciter, car nous avons les meilleures raisons de respecter cette salle agréable aux yeux et aux oreilles. Nos contemporains y ont introduit l'éclairage électrique, mais ces lustres de cristal et ces appliques aux abat-jour citron dispensent une lumière à deux tons infiniment avantageuse. Leurs rayons blancs et jaunes tempèrent l'austérité d'un décor qui s'inspire strictement de Pompéi. A l'époque des concours, entre juin et juillet, la nature vient elle-même seconder ces feux artificiels. Le grand jour tombe alors du plafond par deux lucarnes à verrières, et pour peu que l'assistance lève les yeux, elle s'extasie sur la délicatesse de leurs ferronneries à palmettes.

Cent détails exquis se révèlent à mesure. Une grecque rouge et bleue court le long des premières loges. Les colonnes à cannelures peintes ont leurs chapiteaux écussonnés de lyres étincelantes. Quelques figures légères et nobles s'enlèvent sur des fonds écarlates. En hiver, aux dimanches de la Société des Concerts, la couleur générale paraissait terne, poussiéreuse; mais la belle saison réveille parmi ces teintes fanées quelques touches de carmin et de vert espérance. Une série de médaillons votifs glorifie des poètes, des musiciens. Tous sont représentés de profil, hors un seul : de face, près de la loge directoriale, il regarde la scène, et c'est le divin Orphée en personne. Les concours nous apprennent ainsi à mieux connaître cette salle, où le soleil n'entre volontiers qu'avec la jeunesse et l'espérance.

Les membres de la presse ne l'avaient jamais si bien vue encore. Au risque d'évoquer des impressions pénibles, disons qu'ils éprouvaient autrefois quelque peine à remplir leur mission. Invités officiellement aux concours, ils y trouvaient leurs fauteuils presque toujours envahis par des écouteuses trop passionnées, et celles-ci les rembarraient ni plus ni moins que des intrus. De là certains heurts que l'on n'a peut-être pas oubliés. Rien de tel ne s'est produit en 1934. Les autorités, plus prévoyantes, Dieu merci! ont réservé à chaque journal une place déterminée. Et plusieurs de nos confrères, assurés d'avoir désormais au balcon un observatoire de tout repos, rivalisèrent avec le jury d'exactitude et de zèle.

Et d'endurance, ajouterons-nous... Car ces épreuves se déroulent en général par une chaleur torride. Si les candidats, en proie à leurs anxiétés et à leurs espérances fiévreuses, n'en paraissent pas souffrir, le public, lui, pense étouffer bel et bien... Nos compagnons d'infortune scrutaient le plafond d'un œil soupçonneux. Tout en admirant les belles grilles en bronze doré, ils se demandaient si l'on avait entr'ouvert ces lucarnes depuis 1811... Mil huit cent onze! l'année de la comète! l'année du roi de Rome, si célèbre par ses fureurs caniculaires! A-t-on aéré la salle depuis cette époque fatidique et lointaine? Qui sait, Delannoy ne devait guère se préoccuper d'une bonne ventilation?... N'importe! Les plus débiles se sont armés d'un courage à toute épreuve. N'avaient-ils pas à soutenir, entre

le 13 juin et le 9 juillet, une série de quinze séances dont les plus solennelles commençaient le matin pour ne finir qu'au soir? Le programme avait beau être formidable, ils se promettaient de tenir quand même, et jusqu'au bout, fût-ce au prix d'un effort surhumain...

***

Instruments à vent. Contrebasse et alto. — Mais les héros eux-mêmes se ménagent avec prudence dans les entreprises de longue haleine. Est-ce dans cet esprit que le public a voulu faire défaut pendant les trois premiers jours? Le 13 et le 14 juin, les instruments à vent jouèrent devant des banquettes à peu près vides. Et il n'en fut guère autrement, le 15, pour les contrebasses et les altos.

Si ces jeunes candidats en éprouvèrent du chagrin, leur interprétation n'en laissa rien paraître. Ils étaient sans doute accoutumés au désert, qui est pour eux comme une patrie. On peut se demander si la pratique d'un instrument dédaigné ne conduit pas de bonne heure à la raison imperturbable, au stoïcisme le plus riant. Nulle mauvaise humeur ne perce chez ces solitaires, nulle inquiétude concernant leur destin. Vaniteux, ils pourraient se tenir pour les poètes maudits de l'orchestre, ses parias ou ses martyrs. Mais non, ils se savent indispensables, et cette conviction leur suffit. Si leur place au concert est modeste, ils n'en sont pas humiliés. Aucune autre ne leur fait envie. Sans applaudissements, sans grands avantages pécuniaires, ils servent avec honneur sous des chefs respectés, contents de maintenir jusqu'au dernier soupir les glorieuses traditions dont ils s'imprègnent au Conservatoire.

Un tel esprit doit animer la classe de cor, à en juger par les résultats. Deux élèves surtout retinrent l'attention, MM. Vanderbueke et Vangheluwe, dont les noms disent assez qu'ils appartiennent aux Flandres. M. Vanderbueke, premier prix, eut le bonheur de jouer sans défaillance la redoutable fanfare de Siegfried.

Les trombones firent bonne figure, à leur tour. Le triomphateur, M. Librecht, l'emporta par la supériorité de sa tech-

nique dans une pièce difficile de M. Jules Mazellier. Mais le jury n'en avait pas moins remarqué chez six autres concurrents des qualités séduisantes qu'il se plut à récompenser. Presque tous possèdent un *legato* moelleux, velouté, fût-ce dans l'aigu, et la justesse de leur phrasé indique une culture musicale déjà très raffinée.

Comment parler du cornet à pistons avec la même chaleur? Plutôt quitter la plume!... Le cornet à pistons nous a toujours paru de l'intérêt le plus problématique. Malgré la vogue insensée dont il a joui trop longtemps chez les provinciaux, empoisonnant de ses fausses délices les chefs-lieux de cantons, bien peu de maîtres l'ont admis dans leur musique. Wagner, pressé par la misère, avait bien dû arranger en 1840 *la Favorite* pour cornet à pistons. Mais la plupart des compositeurs se sont détournés de ce goujat. Sa popularité commencerait-elle enfin à décliner? Les candidats ne sont plus que cinq au concours de 1934. Et le meilleur d'entre eux, M. Meurgey, a bien failli nous plaire dans le *Concertino* de Paul Vidal, car il a personnellement de la tenue, voire de la distinction. Mais en définitive ces qualités sont incompatibles avec un timbre aussi vulgaire...

Tout autre est la noble trompette. Une seule note lui suffit, douce ou âpre selon l'occasion, mais toujours claire, toujours ailée, pour évoquer magistralement les paladins et les héros. L'âme qui chante ainsi est très pure, chevaleresque, d'élan hardi et fier. Par malheur, la trompette ressemble à ces preux des légendes qui passaient leur vie à guerroyer contre les nécromants et les méchantes fées. Sa route côtoie un précipice. Et d'innombrables démons, les fausses notes, la guettent et la menacent de toutes parts. Que d'embûches! Que de périls! Ne va-t-elle pas s'engloutir dans l'abîme? On tremble... Et voilà justement notre catastrophe. Les élèves d'un artiste aussi remarquable que M. Vignal donnaient à tout le monde les plus grandes espérances. Mais le morceau de concours, un *Scherzo appassionato* de M. Le Boucher, se trouva être insidieux. Ces pauvres garçons trébuchèrent, et le jury, impitoyable, ne décerna qu'un second prix.

Immense fut la stupeur, le lendemain 14, quand les clarinettes éprouvèrent le même sort. Et puis, si la trompette a la

réputation d'un instrument scabreux, on se défie bien moins de la clarinette, si aimable, si familière. Au reste, le Conservatoire a formé en un siècle tant de clarinettistes insignes que l'on aborde ce concours non seulement avec espérance, mais avec des exigences peut-être démesurées. Eh bien! il fallut en rabattre. La jolie pièce de M. Busser, *Aragon*, offrait-elle des difficultés insurmontables? Les concurrents étaient-ils mal disposés? On les reconnaissait à peine, ce jour-là. Ce n'était plus ce jeu transparent, lumineux, qui semble de règle au Conservatoire de Paris. Le son paraissait terne, fuligineux, opaque...

N'insistons pas. Mieux vaut célébrer les exploits des bassons qui, sur neuf candidats, empêchèrent bien les juges de leur accorder moins de neuf récompenses. Puisqu'on ne peut leur offrir ici une mesure équitable de louanges, félicitons au moins les deux premiers prix. M. Ceugnart a traduit le *Concerto* de Mozart avec une liberté savoureusement poétique. Son partenaire, M. Gillet, n'est point si prime-sautier; mais il possède un acquis enviable et ce qu'il faut de métier pour donner l'illusion du grand art.

Wagner aimait peu les hautbois parisiens : il leur reprochait de toujours mettre en valeur le caractère pastoral de l'instrument, sans tirer parti de ses accents pathétiques[1]. Les élèves de M. Bleuzet lui auraient-ils enfin donné satisfaction? Il nous a semblé que les deux premiers prix, MM. Deschamps et Tuilliez, déployaient dans *l'Intermède champêtre* de M. Philippe Gaubert une profusion de ressources assez remarquable, et que la finesse, la délicatesse n'atténuaient jamais chez eux l'intensité de l'expression.

Pour les flûtistes, le morceau de concours était le final du récent *Concerto* de M. Jacques Ibert. Pressentions-nous ici même, quand on l'applaudissait pour la première fois, le 25 février 1934[2], que cet ouvrage serait si vite et si brillamment adopté par les disciples de son éminent interprète, M. Marcel Moyse? Certes, les principaux lauréats eux-mêmes, MM. Larroy et Toussaint, ne sauraient atteindre dès aujourd'hui à sa maîtrise. Mais leur talent passe de la mélodie à la virtuosité, et du charme au brio, avec une aisance de bon

1. Lettre à Mathilde Wesendonk, 3 mars 1860.
2. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1934.

aloi. Mentionnons encore le deuxième accessit de mademoiselle Coupé, attendu que les femmes ne s'étaient pas encore distinguées, sauf erreur, parmi les flûtistes du Conservatoire.

Cette semaine initiale s'achevait sur des épreuves de contrebasse et d'alto. Séance d'un intérêt capital, mais pour combien d'initiés au juste? Il faut bien l'avouer : ces deux instruments souffrent d'une impopularité désolante. On redoute leur gravité, leur solennité, qui portent l'auditeur moyen aux idées noires. La contrebasse et l'alto semblent être dans la famille des archets comme les cyprès et le saule parmi les arbres...

En particulier, la contrebasse déconcerte beaucoup de gens comme une invention caricaturale, tout ensemble funèbre et dérisoire. Nul n'en soupçonne les possibilités réelles, faute de l'entendre isolément. Il nous en souvient : quel étonnement significatif à Paris même, le jour où certain *Concerto pour contrebasse* de Haendel fut exécuté en public! L'audacieux virtuose n'était autre que M. Nanny, professeur au Conservatoire, et ce sont ses élèves que le jury s'apprête à couronner. M. Ameller vient d'aller aux nues. Il a démontré victorieusement que la contrebasse possède, avec des sons voilés et ténébreux, un registre aigu, sans doute restreint, mais qu'un véritable artiste s'entend à exploiter. Hélas! inutile prouesse : la triste contrebasse n'aura jamais d'amis...

Si la cause de l'alto, moins compromise, pouvait encore être gagnée, elle le serait à coup sûr par les quatre élèves de M. Vieux qui se sont partagé le premier prix. Dans *Nocturne et ronde* de M. Jules Mazellier, agréable contribution à un répertoire fort indigent, ils ont fait montre non seulement du lyrisme le plus sensible, mais d'une sonorité pénétrante et généreuse. Aussitôt les écailles nous sont tombées des yeux : ces instruments prétendus ingrats n'étaient que méconnus et délaissés. Mais encore fallait-il venir au Conservatoire pour s'en rendre compte, puisque nos salles de concerts leur sont inaccessibles. A cet égard comme à tant d'autres, les concours de fin d'année abondent en enseignements.

***

Danse. — Puisque nos contemporains tiennent surtout à leurs plaisirs, les épreuves de danse allaient-elles attirer sou-

dain au Conservatoire une multitude sans nombre? Chose étrange, il n'en fut rien. Les fidèles pouvaient même se compter à la séance matinale du 19 juin. Tant de rumeurs colportées en ville sur la suppression de cette classe de danse avaient-elles refroidi le public? Reprochait-on à l'enseignement du Conservatoire de faire double emploi avec celui de l'Académie nationale de Musique et de Danse?

Explique qui pourra! Bornons-nous à noter ceci : venu là sans parti pris, nous y avons éprouvé un grand plaisir. Les pupilles de mademoiselle Chasles sont pleines de grâce. Avec leurs corsages à l'ancienne mode, leurs jupes demi-longues, leurs maillots couleur de chair, quelques gazes, des mousselines blanches et des satins rose pâle, tantôt une fleur piquée dans les cheveux, tantôt un ruban de couleur au front et la ceinture assortie, elles formaient, à elles dix, une troupe ravissante.

Petites nuées humaines de tarlatane ou de linon, comme elles étaient subtiles, vaporeuses, fuyantes, insaisissables! Presque toutes savaient entrer, sourire, exécuter des pointes sur une musique délicieusement surannée de Henselt ou de John Field. Elles voltigeaient, infatigables, multipliant les jetés-battus, les entrechats, les arabesques. Puis enfin elles s'éclipsaient sur une suprême révérence, laissant derrière elles comme un sillage de nostalgie. Et leur extrême jeunesse disposait à l'indulgence. Mademoiselle Charonnat, l'une des mieux douées, n'est-elle pas une enfant de treize ans? En vérité, partout ailleurs on eût applaudi leurs variations et leurs ensembles. Ces filles de l'air nous paraissaient mériter d'assez belles récompenses.

Mais Terpsichore veillait. Nos inclinations nous entraînaient sans doute à des faiblesses trop dangereuses, car le jury eut à cœur de s'en défendre. Ce gardien incorruptible des positions et des pas ne voulut tenir compte ici que de la correction, négligeant l'attrait poétique. Et comme certaines peccadilles n'avaient pu lui échapper, le premier prix fut ajourné, et même le second. Nos charmeresses durent se contenter de quelques accessits. Est-il permis de traiter aussi durement des sylphides? Mais du moins, parmi celles qui trouvèrent grâce, nous eûmes la consolation de reconnaître mademoiselle Charonnat, notre favorite, avec l'une de ses compagnes les plus aimables,

mademoiselle Bailly, souple, mince, flexible, comme ces nymphes aux jambes divinement pures que l'école de Fontainebleau peignait et sculptait avec une prédilection si fervente.

***

Violoncelle. — Plus maniable, plus avenant, le violoncelle, parmi les voix profondes qui forment les soubassements de l'orchestre, bénéficie de toute la faveur que le public refuse aux contrebasses. Sa nature chaleureuse et expansive plaît mieux que celle des altos. Une série de séances brillantes s'ouvrit ainsi le 20 juin avec les épreuves de violoncelle. Et si M. Vieux avait pu mettre en ligne quatorze jeunes altistes, les élèves présentés par MM. Bazelaire et Hekking ne furent pas moins de vingt-deux.

Mais un grand nombre de candidats n'est-il pas un inconvénient pour le jury? S'il faut écouter, tout le long du jour, un morceau sempiternel, gardera-t-il jusqu'au bout la sensibilité requise? En se chevauchant, les impressions ne risqueront-elles pas de se confondre? Quand la monotonie et la satiété et la fatigue ne nous rendent pas trop sévères, elles risquent d'aboutir à une apathie plus regrettable encore. Il est douteux qu'un arbitre, même aguerri, puisse observer utilement plus de trente candidats par jour. Et plutôt que d'excéder ce chiffre, la sélection indispensable devrait s'opérer avant le concours par des épreuves éliminatoires.

Quoi qu'il en soit, cette séance du 20 juin laisse un souvenir excellent. Outre que ces violoncelles ne fatiguaient pas l'attention, ils se maintenaient indéniablement à un niveau très élevé. Chacun pouvait intéresser à des titres différents. On hésitait à formuler ses préférences. Celles que le jury a finalement proclamées font d'autant plus honneur à sa perspicacité. M. Rémond méritait sans aucun doute le premier prix. Ce jeune homme de vingt et un ans a tout pour lui: autant de fougue et d'éloquence que d'autorité naturelle. Pourvu qu'il travaille à développer en lui à un certain sens du mystère, il deviendra sous peu un artiste considérable. Et les quatre autres lauréats de ce même premier prix lui composent un digne entourage. Parmi eux, citons surtout made-

moiselle Nord : c'est une musicienne consommée qui a un beau son, du mordant et, dès qu'il convient, une délicatesse infinie dans la douceur. Mais comment passer sous silence M. Robert Dupuis, mesdemoiselles Paparritor et Carlioz? Eux aussi se recommandent par de solides mérites. Quel regret de ne pouvoir ici louer tous ceux qui nous ont plu!...

Le choix du morceau avait sans doute contribué au succès de cette séance. Nous avions redouté, n'ayant jamais fait une consommation aussi immodérée de cet auteur, de subir vingt-deux fois de suite, le *Poème romanesque* de M. Philippe Gaubert. O miracle! discrètement allégée par des coupures, cette pièce eut le privilège de nous captiver selon une progression ininterrompue. Elle fait très heureusement ressortir les deux registres antithétiques du violoncelle, ses ténèbres et ses lueurs, ses sanglots et ses sourires, sa bouche d'ombre et son plein ciel. Bien écrite, avec un souci évident du mécanisme, elle se garde néanmoins de toute virtuosité factice et sa cadence même s'ennoblit par un charme poétique.

Restait le « morceau à vue ». C'est l'épouvantail des artistes inhabiles à déchiffrer, mais qui permet aux jurys de départager enfin les élèves dont les titres sont à peu près équivalents. M. Henri Rabaud, en quelques mots touchants, annonça que cette page inconnue était due au regretté Alfred Bruneau. Là-dessus, pour honorer dignement ce probe et valeureux serviteur de la musique française, ce dévoué conseiller du Conservatoire où il avait remporté son premier prix de violoncelle en 1876, tous les assistants observèrent une minute de silence. Et ce fut un hommage vraiment pathétique en sa piété et sa simplicité.

***

Violon. — Le roi de l'orchestre, le violon, s'était adjugé en propre deux journées consécutives : celle du 21 juin pour les élèves femmes et celle du 22 pour les hommes. Rien de plus naturel. A tout seigneur, tout honneur! Mais comment expliquer ce phénomène : entre tant de candidats des deux sexes, il n'y eut guère de tempéraments caractérisés? Pendant de longues et mornes heures, vingt-trois jeunes filles et trente gar-

çons jouèrent le premier mouvement du fameux *Concerto* de Mendelssohn avec tact, avec goût, avec intelligence, avec finesse, mais sans le moindre élan de sensibilité ou d'imagination originales. Cette année, les excellents professeurs du Conservatoire n'avaient formé que des élèves.

Parmi les cinq premiers prix féminins, mademoiselle de Siebenthal se distingue par la richesse de sa culture musicale, de même que mademoiselle Martel par une technique avisée et vigoureuse. Parmi les lauréats masculins, chez qui la justesse est moins rare et l'individualité plus entreprenante, nous avons salué avec plaisir M. Lafargue et M. Gallois-Montbrun. Néanmoins, chez tous ces artistes en herbe, on ne peut guère louer que l'espérance. Aucun de ces cinquante-trois exécutants ne laisse à l'esprit un écho ou une image durables. Quelques jours après cette grisaille, il faut relire ses tablettes avec un effort presque douloureux pour éveiller en soi une pâle réminiscence.

***

Chant. — Heureusement, les chanteurs ont plus de personnalité! Leurs différences psychologiques et leurs contrastes offrent même un tel relief que la séance du 25 juin, consacrée aux hommes, et celle du 26, réservée aux dames, sont loin d'être fastidieuses. L'une et l'autre néanmoins laissent une impression de malaise, car le travail, l'effort, le zèle, même fructueux, sont incapables de remplacer éternellement le don primordial, le don par excellence. Ah! si ces jeunes gens avaient, en outre, de la voix!... Mais quand la nature se dérobe, rien ne peut la suppléer.

Une seule voix masculine s'est imposée victorieusement par sa fraîcheur. M. Rouquetty, à vingt-trois ans, est un ténor du plus bel avenir. S'il n'a obtenu qu'un second prix, l'auditoire, sans hésitation, l'a jugé digne du premier. Peut-être le jury considère-t-il que M. Rouquetty, malgré l'incontestable supériorité de ses moyens, aurait encore besoin d'une année d'études pour se fortifier et se polir. A quoi l'on n'a certes rien à objecter... Après lui, la critique ne discerne plus guère qu'un seul ténor, moins jeune à la vérité, mais dont l'organe a

pareillement de l'ampleur et un timbre séduisant : c'est M. Gourgues.

Leurs camarades manquent de jeunesse et d'éclat en général. M. Peyron, premier prix de 1934, a du goût, un style châtié. Son articulation ainsi que son phrasé ont plu aux connaisseurs. N'importe quel théâtre lyrique se trouverait bien de ses services. Mais la nature ne l'a point comblé : sa voix est insignifiante par elle-même. Voilà qui s'applique également à son compagnon de palmarès, M. Énot, second prix. Celui-ci est toutefois un jeune homme plein de ressources, d'une souplesse et d'une désinvolture fort au-dessus de la moyenne. C'est en se jouant que M. Énot passe de Chabrier à Haendel, et nous le verrons par la suite déployer ses grâces dans le répertoire le plus varié.

Les élèves femmes ont affligé leurs défenseurs par la cruelle épidémie de chevrotement qui sévit plus que jamais sur ces constitutions délicates. Leurs voix sont-elles mal posées? Est-ce timidité plutôt? effet du « trac » qui harcèle la plupart des novices? Elles ont d'ailleurs tous les défauts des hommes, aggravés par la mièvrerie et la préciosité. Une musique légère, gracieuse, ne les déroute pas trop et plusieurs candidates ont su détailler avec art la piquante mélodie de M. Georges Huë, l'*Ane blanc*. Mais quel désastre, quand elles visent au grandiose!...

Mademoiselle Woelfert fut à peu près seule à réussir. Son premier prix l'atteste à son droit. Et mademoiselle Dorella mérite bien de partager avec elle cette distinction suprême, car on voit rarement une élève réunir à la fois tant de vertus musicales. Souhaitons seulement à mademoiselle Dorella de se départir d'une prudence un peu étroite qui semble redouter, jusque dans *Fidelio*, les coups d'aile du lyrisme et ses audacieuses envolées. Une sagesse trop uniforme comporte elle-même certains risques...

Au reste, le public ne s'est soucié vraiment que d'une jeune débutante, mademoiselle Dosia. Joli mezzo pathétique, agréable de couleur et de timbre; mais point de style, quant à présent. N'importe! mademoiselle Dosia a fait d'innombables conquêtes. On lui prédit une fortune radieuse. Et le jury, ébloui de ces espérances, l'a gratifiée d'un second prix.

***

Piano. — Quarante-neuf candidates vinrent s'asseoir successivement au piano, dans la journée du 27 juin, pour interpréter la *Première ballade en sol mineur* de Chopin. Aucun mélomane sain d'esprit ne se trouvait là pour son plaisir. Mais ce n'était pas non plus tout à fait un supplice. Quelques jolis effets, des intentions bien comprises et fidèlement rendues, des rehauts, des touches vives, ranimaient parfois l'intérêt. Et puis, contre tout espoir, on s'obstinait quand même à chercher ce que les pédagogues appellent « une véritable nature ».

Cette révélation se fit attendre. La mystérieuse invitée ne vint point. Au contraire, d'heure en heure, nous sentîmes avec plus de force qu'il y avait désormais entre toutes ces jeunes pianistes une ressemblance funeste. Absolument pareilles par leurs qualités ou leurs défauts, elles excellaient ou se fourvoyaient dans les mêmes passages. Toutes jouaient à ravir le début, puis succombaient invariablement vers la fin. Une telle analogie touchait à l'obsession. Vers le milieu du jour, terrassé par l'extrême chaleur et la fatigue, nous nous surprîmes à murmurer les vers hallucinants de Gérard de Nerval :

> La Treizième revient... C'est encor la Première;
> Et c'est toujours la seule, ou c'est le seul moment...

Comment ne pas admirer, après cette séance, les disciplines qui façonnent les êtres avec une douceur irrésistible? Les noms des plus célèbres professeurs revenaient sans trêve sur nos lèvres respectueuses. Certes aucun auditeur ne risque maintenant de les oublier. Et néanmoins, s'il fallait dire aujourd'hui, à propos des cinq premiers prix, en quoi mademoiselle Bentéjac pouvait bien se différencier de mesdemoiselles Cazelle, Lioux, Cormier et Gaillard, quel embarras mortel! La bizarre illusion renaît : il semble, même à distance, que toutes ces perfections scolaires fussent étrangement uniformes, presque identiques...

Mais pourquoi donc les onze pianistes masculins furent-ils victimes d'une telle rigueur, le lendemain? Ils avaient de la tenue, du goût, un instinct parfait de la sonorité et de l'allure. Le premier mouvement de la *Sonate en la bémol* de Weber,

joué par l'élève Debussy au concours de 1878 sans le moindre succès, leur avait permis de l'emporter de loin sur leurs camarades féminins. Il n'y eut pourtant pas de premier prix. Que penser de cette énigme? Qui nous en donnera le mot?... Sans doute, nous avons partagé l'étonnement général; mais on ne renonce pas à s'accorder avec des juges de cette valeur...

***

Harpe. — Finir cette semaine laborieuse par une matinée de harpes, quel repos et quel délice! Le 29 juin, il y avait peu de mélomanes dans la salle, peu de candidates au programme : on eût dit un concert intime et en quelque sorte familial.

Bien entendu, il s'agissait uniquement de la harpe à pédales, puisque la harpe chromatique, par ces temps difficiles, n'est plus enseignée au Conservatoire. Mais si les professeurs s'en tiennent désormais à la harpe traditionnelle, harpe des grands classiques, l'atmosphère ne sentait pas pour cela le renfermé. Au contraire, tous les voluptueux effluves de l'harmonie moderne parfumaient le morceau de concours, cette *Féerie* de M. Marcel Tournier qui répond si bien à son titre. L'accompagnement suave et insolite d'un quatuor à cordes ajoutait encore à la grâce de ces sonorités cristallines. Et sans approcher de mademoiselle Borot, lauréate du premier prix, ni même de mesdemoiselles Sebright et Came, jugées dignes du second, chacune de ces jeunes filles avait plus ou moins de charme. Cette décence, cette harmonie attestent bien que la harpe a conservé auprès d'une génération assez peu sentimentale son prestige d'autrefois, mélancolique et souriant.

***

Opéra-comique et opéra. — Voici les dernières épreuves, celles qui attireront la foule. A la vérité, elles ne feront pas surgir des personnages nouveaux. Simplement on y reverra au hasard des scènes lyriques où le protagoniste a besoin d'interlocuteurs, les élèves que l'on avait appris à connaître par les deux épreuves de chant. Le chanteur, ici, doit être acteur de surcroît, et c'est à ce double point de vue qu'il nous invite à le juger. Comme il ne sera point costumé ni grimé, il nous donnera l'étonnement de jouer Don Juan ou Lohengrin

en complet veston, avec quelques rares oripeaux ou accessoires qui sont là pour la forme. Ces ensembles ont une vivacité familière qui n'est pas sans attrait; ils nous font pénétrer dans l'intimité du travail et des études. Nous retrouverons ainsi, les 5 et 6 juillet pour l'opéra-comique et le 9 juillet pour l'opéra, tous nos chanteurs de l'avant-dernière semaine.

Usage excellent : il permet d'instituer une contre-épreuve et de réparer quelquefois des injustices criantes. C'est grâce à cela qu'une élève un peu négligée, sinon sacrifiée, a pu reparaître finalement en pleine lumière. Le jury de chant avait complètement ignoré mademoiselle Schenneberg, quoiqu'elle nous eût semblé remarquable dans *Thekla* de Schubert et dans l'*Orphée* de Gluck. Cette cantatrice était évincée définitivement, sans les concours d'opéra-comique et d'opéra. Pendant ces épreuves, elle trouva en elle-même des forces extraordinaires. Elle sut interpréter *Miarka* avec tant de véhémence, fut si belle et si pathétique dans le *Crépuscule des Dieux* que les applaudissements éclatèrent d'eux-mêmes. Il fallut se rendre à l'évidence : mademoiselle Schenneberg avait triomphé. Elle remportait de haute lutte son premier prix d'opéra-comique et son premier prix d'opéra. Avec mademoiselle Woelfert et M. Rouquetty, auxquels on peut joindre M. Gourgues, Lohengrin fort mélodieux, mademoiselle Schenneberg compte parmi les figures les plus significatives de ce concours.

Si ces résultats ne sont pas médiocres, ils sont pourtant modestes. Ne nous étonnons pas s'ils répondent mal aux espérances du public. C'est en vain qu'on le lui rappelle de temps à autre : le Conservatoire est une école pareille aux autres, soucieuse de favoriser la culture de l'élève et non de former à tout prix des virtuoses et de grandes vedettes. Rien n'y fait. Les auditeurs persistent à suivre les concours dans le même état d'esprit. Chaque fois, ils ramènent au Conservatoire leurs illusions et leurs chimères, puis s'en retournent chez eux déçus et pourtant résolus à retomber, au bout d'un an, dans les mêmes inconséquences. Charles Dickens, en les voyant, se fût rappelé ses *Grandes Espérances*, et Villiers de l'Isle-Adam sa *Torture par l'espérance*.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Il y a bien de la modestie à se mettre nu, comme le fait M. André Gide, en publiant des pages de son journal, écrites entre 1929 et 1932[1]. Et un peu d'orgueil aussi. Et de la candeur. Et certainement de l'adresse. « Quelle nécessité, dit-il, de faire un article ou un livre? Où trois lignes suffisent, je n'en mettrai pas une de plus ». Il échappe à la raideur du raisonnement composé. Ces notes sont comme des hachures légères, qui enveloppent et indiquent un contour non écrit.

La sincérité n'est pas douteuse. Elle apparaît aux mille nuances du jugement, aux variations de l'humeur, et parfois aux inconséquences. Un auteur de moins bonne foi n'aurait pas laissé sans la vérifier cette étonnante citation de Lucrèce : *Surgit aliquid amare*. Le vers, si je ne me trompe, et la prosodie sont : *Surgit amari aliquid*. Je ne relèverais certes pas cette petite inadvertance, si M. Gide ne nous avait averti à plusieurs reprises de l'horreur que lui inspirent les citations inexactes. Et pourtant c'est lui qui écrit : « Relu avec une joie très vive le premier livre de *Warheit* (sic) *and Dichtung*. » Tout cela n'est pas bien grave. Mais comme ces peccadilles devraient le rendre indulgent, quand les citations que M. Massis fait de lui ne sont pas littérales. — Il a vérifié cependant, soyons justes, une de ses citations, qui est tirée de *Hamlet*. Or, elle n'était pas dans le texte. Et c'est dommage, car elle est très belle, et propre à servir dans tous les temps : « O prince

1. André Gide, *Pages de journal*. N. R. F.

Hamlet, dit-elle, qu'alliez-vous faire à Wittenberg? » — Que de princes Hamlet nous avons connus, qui auraient mieux fait de ne pas aller à Wittenberg.

Dans ces notes au jour le jour, il est inévitable qu'on trouve un peu de tout. Certaines discussions paraîtront un peu sommaires, comme celle de l'éternel retour. D'autres ne sont qu'un mouvement de mauvaise humeur. Le tempérament a parfois plus de part à ces impulsions que la raison. Souvent aussi une pensée juste résume une loi : « Les plus importantes découvertes scientifiques sont le résultat de la patiente observation de petits faits... » C'est vrai de Newton et d'Archimède. Et c'est en voyant une aiguille influencée à travers des murs et une cour que Branly a été mis sur la route de ses découvertes. — Ou bien c'est une maxime dont on fait une glane amusante : « On se demande devant certains livres : qui peut les lire? — devant certaines gens : que peuvent-ils lire? puis ça finit par s'accrocher. » D'autres fois, c'est une observation de soi-même, qui est une confidence et un coup de jour : « La crainte d'assombrir la joie d'autrui, dès que je ne suis plus en parfaite humeur, me paralyse. Si j'ai conscience de pouvoir ajouter à la joie, je bats mon plein. » On le suit ainsi de page en page, variable, inégal, sauvage, vulnérable, tourmenté.

Mais le grand intérêt de ce petit livre, sa raison peut-être, est de nous donner les motifs de l'adhésion de M. Gide à la doctrine soviétique. Il a écrit là-dessus une page qu'il faut citer.

« Communiste, de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été; même en restant chrétien; et c'est bien pourquoi j'eus du mal à séparer l'un de l'autre et plus encore à les opposer. Je n'y serais jamais parvenu tout seul. Il a allié gens et événements pour m'instruire. Ne parlez pas ici de conversion; je n'ai pas changé de direction; j'ai toujours marché droit devant moi; je continue; la grande différence, c'est que pendant longtemps je ne voyais rien devant moi; que de l'espace et que la prospection de ma propre ferveur. A présent j'avance en m'orientant vers quelque chose; je sais que quelque part mes vœux imprécis s'organisent et que mon rêve est en passe de devenir réalité. »

Chacune de ces phrases pleines de sens éclairent la détermination de M. Gide. Nous savions déjà que toute son œuvre était d'essence religieuse. Ce livre suffirait à le rappeler. Il est tout rempli de ratiocinations sur le catholicisme. Ces monologues-polémiques s'adressent les uns à M. Massis, d'autres à M. Maritain, d'autres enfin à M. Mauriac. Mais celui-ci, M. Gide ne peut s'empêcher de l'aimer. « Comme il est angoissé! et que je l'aime ainsi! Mais de quel profit ces angoisses? Puisse un temps venir pour lui où celles-ci lui paraîtront aussi vaines et chimériques, aussi monstrueuses qu'elles me paraissent à moi-même. »

Si libéré qu'il se déclare, il confesse ailleurs qu'il n'a pas passé un jour sans le désir de Dieu. Or, dans le temps où il était chrétien, il a — je rapporte son raisonnement et ne le juge pas, — trouvé une conformité singulière entre le communisme et l'Évangile. Ceci ne me paraît pas parfaitement clair. Que pouvait être ce communisme que M. Gide alliait au christianisme vers 1890? Il ne s'agit évidemment que de tendances. Mais il existe deux tendances tout à fait différentes, le socialisme humanitaire de 1848, à base de philanthropie, de sensibilité et de justice, d'où était né, précisément, à la fin du XIXe siècle, un certain socialisme chrétien, — et le marxisme, doctrine aussi dépourvue de charité que l'évolution elle-même. Les Russes, qui se réclament du marxisme, abhorrent le socialisme des vieilles barbes philanthropiques. Or c'est justement celui que M. Gide retrouve dans les paroles du Christ. Comment s'arrange-t-il avec un léninisme aussi glacé que du lamarckisme, et par quel mécanisme d'ingénieux contresens trouve-t-il chez les gens de Moscou la consolation de sa vieillesse?

Mais laissons cette difficulté. M. Gide rêvait un monde meilleur, voilà le fait qui importe. La société bourgeoise lui paraissait horrible, et personne ne conteste en effet qu'elle contient un assez joli nombre d'horreurs. « J'en suis venu, dit-il, à souhaiter de tout mon cœur la déroute du capitalisme et de tout ce qui se tapit à son ombre, d'abus, d'injustices, de mensonges et de monstruosités. » Ce sentiment de dégoût est commun à des hommes de tous les partis. « Crève donc, société! » disait avec grâce le marquis d'Auberive, qui repré-

sentait la vieille France. Mais à l'ordinaire c'est un sentiment destiné à rester platonique, et M. Gide l'entendait ainsi.

Voici cependant qu'il apprend une étrange nouvelle. A l'autre bout de l'Europe, une société a été créée, d'où la question d'argent, mère des abominations, a été éliminée. Alors il a retrouvé la foi. Le libre examen l'avait, comme il dit, déconvaincu de tout *Credo*; et voici que de ce même libre examen naît l'adhésion au *Credo* nouveau. « Ma conviction d'aujourd'hui n'est-elle pas... comparable à la foi?... Mon être est tendu vers un souhait, vers un but. Toutes mes pensées, même involontaires, s'y ramènent. Et s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U. R. S. S., je la donnerais aussitôt... J'écris ceci, la tête froide et en toute sincérité, par grand besoin de laisser du moins ce témoignage, si la mort vient avant qu'il m'ait été possible de me mieux déclarer. »

On ne trouve pas souvent, dans l'œuvre de M. Gide, un cri qui vienne aussi brûlant du cœur. Il n'a d'ailleurs pas fait adhésion au parti. Du moins, je ne le crois pas. Il est, comme on dit, un sympathisant. Il publie, non sans intention, une lettre à l'Association des Écrivains et des Artistes révolutionnaires. « Je crois, dit-il, que mon concours... peut être de plus réel profit à... notre cause si je l'apporte librement et si l'on me sait non enrôlé. » — On peut hocher la tête; mais voici qui est net, et qui va beaucoup plus loin. Il a refusé de faire partie de l'Association pour garder intacte sa liberté morale. Il le dit sans ambages. « Je ne comprends pas bien le but pratique de votre association. Écrire désormais d'après les *principes* d'une *charte* (je reprends les expressions de votre circulaire), cela ferait perdre toute valeur réelle à ce que je pourrais écrire désormais : ou plus exactement, ce serait pour moi la stérilité. »

Nous touchons là au débat véritable. M. Gide, comme tous les hommes de 1890, est un individualiste convaincu (le mot est de lui). Or on lui a dit que le régime soviétique était le nivellement des valeurs individuelles. Il ne peut le croire. A dix reprises, il cherche une conciliation entre le communisme et l'individualisme. Il croit même l'avoir trouvée. « Je tiens pour une grave erreur l'opposition que l'on tente d'ordinaire d'établir entre communisme et individualisme. Staline l'a

fort bien compris, qui, de lui-même, est revenu, dans ses derniers discours, sur les notions d'égalité, de nivellement, et sur tout ce qu'entraîne cette mystique et ruineuse formule : toute âme en vaut une autre. »

Un homme chez qui le trouble moral a toujours été profond, qui, artiste d'abord, a été peu à peu détourné de l'art vers les problèmes de destin des foules; qui a vu notre société aller à sa ruine; entraînée par le vice du capitalisme; qui regrette tout ce qu'avait de charmant cette société, qui lui a permis d'écrire; un homme qui a tout à perdre au nouveau régime, et qui y adhère pourtant de toutes ses forces, ou du moins qui adhère à son esprit; qui s'efforce déjà de croire qu'il y pourra vivre, et qu'il ne devra pas sacrifier tout ce qu'il aime; qui entrevoit, ou qui veut entrevoir, sans trop approfondir la question, un avenir meilleur, une plus haute culture. Voilà M. Gide. Il va au bolchevisme comme les jeunes bourgeois, il y a un siècle, allait au saint-simonisme.

***

Quel livre charmant Colette a composé, en réunissant ses chroniques dramatiques du *Journal*[1]. Il faut laisser au public l'amusement de le lire. Chaque page est exquise. Une intelligence vive, brusque, pénétrante et toute proche de l'instinct, un don miraculeux de trouver le mot en qui tout est rassemblé. Je ne sais quoi de franc dans l'esprit qui n'exclut pas l'adresse et de simple qui n'exclut pas la subtilité la plus aiguë, tout cela lui permet de porter à la perfection, sans effort et comme par jeu, un métier qui passe pour très difficile.

Le don initial — s'il faut faire la critique du critique —, c'est le don du romancier. Colette est au théâtre comme devant la nature. Ou plutôt le théâtre lui suggère la nature. « Petrus ne sait plus très bien si Migo, trempée de larmes, molle comme une fleur sur laquelle on a marché, n'est pas nécessaire à son existence. » Que sont devenus les artifices de la scène? Cette petite phrase peint la vie.

Mais, par une merveilleuse inconséquence, Colette surveille

1. Colette, *La Jumelle noire* (Ferenczi).

ce travail de la scène qu'elle a l'air d'oublier. Elle expertise un décor : voici celui du petit phalanstère des girls, au deuxième acte de *Petrus*, « son atmosphère de campement et de nursery voluptueuse, son désordre frais et sa luxueuse indigence ». Voici celui du *Passage des princes*. « Les décors ne ménagent rien, ni la vraisemblance, ni les costumes. Telles toiles de fond sautent aux yeux, et bondissent au premier plan, laissant pour mortes des robes qui méritaient de n'être pas écrasées par un voisinage aussi coloré. Je sais bien qu'à leur tour les costumes s'entredévoreront, et qu'ils n'en sont pas à un anachronisme près. »

Colette juge un acteur avec une exactitude experte, qui connaît le métier, et qui sait ce qu'elle dit; elle voit d'un coup d'œil comment c'est fait, et elle l'indique en une ligne merveilleuse de précision, d'intelligence et de pittoresque : « C'est là que Jouvet, très bon, a abandonné le poids superflu de grotesque dont il a chargé le personnage de *Petrus*. A part d'excellents moments, il a usé indiscrètement de l'air obtus, de la bouche entr'ouverte et du strabisme. » Ailleurs, elle a fait un extraordinaire portrait de Pitoëff : « Son rire à dents découvertes, la fêlure inguérissable de sa voix, une sorte d'insouciance profonde, une agilité, une aisance de va-nu-pieds, une manière de poser le regard plus haut que son but, plus haut que le visage de l'interlocuteur... » Et que de fois dit-elle avec netteté qu'il aurait fallu prendre la pièce dans un autre mouvement, ou dans un autre esprit?

Soit, direz-vous, et nous pensions bien que Colette ferait une critique pleine de phrases vivantes, de touches de couleur, de portraits plus vrais que les modèles. Mais la critique elle-même? Qu'en fait-elle? Mon Dieu, c'est bien simple. Avec un grand ton d'amitié et des compliments de bonne camarade, elle dit tout. Quelquefois l'amère vérité tient dans la pilule d'une épithète, dissimulée entre les mots. Mais elle y est toujours. Rien n'échappe au regard loyal de ces terribles yeux d'acier. Le défaut caché, le ridicule, la routine sont pesés à d'exactes balances, avec le souci de leur trouver une excuse, et le soin de cacher les critiques précises dans des louanges générales. Elle n'a pas de haine pour les plus mauvais auteurs.

Elle parle d'eux avec une tendre admiration. Mais s'ils lisent bien, entre tous ces témoignages d'amitié, ils trouveront qu'elle leur dit leur fait.

***

Madame Andrée Viollis vient de rapporter de ses voyages un livre sur le Japon[1]. L'image qu'elle trace de l'Empire du Soleil Levant diffère sensiblement des tableaux qu'en avait composés Lafcadio Hearn il y a un demi-siècle, et qui nous avaient enchantés. Mais quoi! tout change et il se peut que le Japon se soit un peu gâté.

La première de ses peintures est celle de l'Hôtel Impérial, à Tokio. A l'extérieur, c'est un long quadrilatère de briques, à doubles toits retroussés, à galeries, à colonnes et à bassins. A l'intérieur un large escalier de cinéma munichois conduit dans les ténèbres à des couloirs perdus dans des profondeurs inconnues. Les voûtes et les murs sans peintures sont de briques jaunes et de granit gris, avec des joints en or rouge. La salle des fêtes est longue, lugubre et basse. Le monument a l'avantage d'être à l'épreuve du tremblement de terre. Un architecte américain le construisit dans le style aztèque, et mourut fou.

Ceci est de l'importation : mais voici quelques traits franchement nippons, qui, dès les premières pages, exaspèrent madame Andrée Viollis. Je passe sur l'automatisme du service. Elle a vainement prié le boy de ne pas fermer les rideaux; il devait le faire, il ne pouvait pas ne pas le faire. En revanche, la domesticité retrouvait toute sa valeur individuelle pour l'espionner. Ses papiers disparaissaient et, sur ses plaintes, revenaient deux jours plus tard. On les lui montrait sous sa couverture de voyage. Il semble bien que l'impénétrabilité nippone l'ait vivement agacée. Mais ce qu'elle a le moins toléré, était ce qui ne la touchait point. Le trait est assez français. Elle n'a pu supporter le spectacle des familles japonaises au dancing. « Le père de famille décide seul et souverainement du menu, se sert le premier, passe les plats à ses garçons, échange quelques mots avec eux. Mais il ignore les

1. Andrée Viollis, *Le Japon intime* (Éditions Montaigne).

membres féminins de sa famille qui reçoivent modestement, toujours avec le sourire, les miettes du festin. Si d'aventure il adresse la parole à son épouse, celle-ci se contente de répondre par une syllabe ou par une profonde inclinaison de tête. »

Le Japon était célèbre pour la délicatesse de son goût. Les objets familiers étaient exquis de perfection simple. Plus rien de pareil. « Le goût nippon actuel va ou plutôt court aux productions mécaniques de l'art le plus fâcheux que connurent, il y a un quart de siècle, l'Europe et l'Amérique. Il sévit souverainement pour les porcelaines, les faïences, les meubles, tout ce qui peut déshonorer une maison. » Hélas! où est le temps où le *Studio* publiait des photographies d'intérieurs japonais, modèles de bon goût? Et quelle tristesse dans cette description des grands magasins de la Ginza, cette Ginza dont les saules enchantaient les poètes : « Ce sont de vastes édifices avec baies, tours à clochetons, jardins sur le toit qui évoquent les diverses *galeries*, parure de nos villes provinciales... On y vend de tout, comme de juste, des conserves californiennes, des cotonnades nippones qui ne sont plus comme jadis fabriquées à Manchester, des vêtements européens qui semblent *made in Germany* ou en Amérique, des souliers tchécoslovaques et des parfums français; quant au rayon d'objets d'art, bronzes, marbres et plâtres polychromes, c'est un musée de toutes les horreurs internationales, pieusement conservées. » — Ces dorures, ces statues, ces bassins à rocailles, cette coupole pirate sont un univers féerique pour les campagnards qui viennent en famille.

Le livre se poursuit à travers diverses expériences. Nous visitons la maison d'un daïmio fidèle aux traditions : ce sont justement les maisons que nous montrait autrefois le *Studio*, sans meubles, avec des châssis à glissières et des bois précieux. Nous voyons ensuite celle d'un grand seigneur occidentalisé et anglophile. Nous voici maintenant chez un « Japonais moyen », M. Kameko, directeur d'une compagnie d'assurances, et très représentatif, qui habite une villa comme on en voit aux environs de Manchester, mais dont la femme, prosternée, délace les souliers de son seigneur et maître.

Puis vient une tournée, si je puis dire, dans les restaurants,

les théâtres, les cinémas : tout cela charmant, plein de croquis amusants et de tableaux imprévus. Le Yoshiwara, reconstruit après le tremblement de terre, est maintenant un quartier de villas, comme le Vésinet; les portes faiblement éclairées sont précédées d'un reposoir où, parmi des vases et des fleurs, un cadre tournant montre les photographies de dames en kimono, ou en robes européennes chastement décolletées, ou en costume de sport, ce qui est le comble du chic. « Devant ce comptoir, de petits messieurs nippons, qui ont l'air d'employés de ministères, font poliment l'article. »

Évidemment, chaque peuple a ces usages. Ceux du Japon ont quelquefois profondément choqué madame Viollis, et ce qu'elle nous dit de la fameuse politesse nippone n'a que des rapports très éloignés avec la nôtre. Certains passages de son livre tournent un peu à l'aigre-doux. « Il m'arriva de ne pouvoir me rendre pour cause de fatigue et de migraine, à l'invitation de certains jeunes étudiants; ceux-ci, qui étaient venus me chercher, ne me cachèrent pas leur mécontentement. Ils me donnèrent un autre rendez-vous, auquel, par représailles sans doute, ils ne se présentèrent pas, et c'est vainement que je les attendis. A tout instant, dans la conversation, on se heurte soit à la susceptibilité, soit à l'arrogance nippones et parfois, alternativement, aux deux sentiments. »

Laissons ces griefs obscurs. Nous voici aux sept ou huit derniers chapitres, qui sont du plus vif intérêt. Il régnait, il y a une trentaine d'années, une opinion établie sur le Japon. Ce pays avait adapté à ses traits un masque moderne et s'était approprié les moyens d'actions de la civilisation occidentale. Mais ce n'était qu'un outillage et un masque. Dans son cœur, il restait fidèle à la culture japonaise. Dans sa maison il observait les vieilles mœurs. Comme M. Kameko, il ôtait sur le seuil ses chaussures occidentales. Voilà ce qu'on croyait vers 1900, et peut-être était-ce alors la vérité. Mais il était évident que cette dualité et ce camouflage ne pourraient durer. Qu'en est-il aujourd'hui?

Il semble, à lire madame Viollis, que la question ne soit pas résolue. Nul bébé n'est sans doute plus heureux que le bébé nippon, qu'on ne gronde point, et que nul n'aurait l'idée de frapper. Mais à sept ans, c'en est fini des années d'insouciance;

l'âge des dures études est venu. L'empereur Meiji a décrété en 1890 l'instruction du peuple. Et le Japon n'aurait plus aujourd'hui que 2 p. 100 d'illettrés. Le chiffre des écoles est de 45 000 avec 12 millions d'écoliers. La voyageuse a visité une école élémentaire reconstruite de la façon la plus moderne après le tremblement de terre. Là, pendant six ans, les fils des hauts fonctionnaires et des riches marchands s'assoient près du fils de l'artisan ou du coolie. On lui a montré des enfants parmi les plus jeunes, qui, d'un pinceau déjà libre et hardi, s'efforçaient de copier un beau caractère chinois. « Ils font une page d'écriture, comme les nôtres », dit-elle avec cette spontanéité dont son livre nous donne plusieurs exemples. « Oui, répondit le directeur, mais votre alphabet a vingt-quatre lettres. Chez nous, pour lire un journal, il faut lire 1 500 à 2 000 caractères. C'est ce qu'on enseigne à ces petits primaires. Un bachelier en connaît 5 à 6 000. Notre langue classique en compte 40 000, et peut-être bien davantage. » En somme il faut quatre ans à un enfant intelligent pour apprendre à lire et à écrire. Ajoutez l'effort nécessaire aux autres connaissances. Chez beaucoup des écoliers que madame Viollis a vus l'expression de joie et de malice commune aux visages enfantins « s'était déjà éteinte sous une cendre d'ennui et les traits figés n'offraient qu'une docilité mécanique et un peu morne. Des soldats disciplinés qui s'en iront ainsi à travers l'existence... ».

De ces enfants, la plupart, à douze ou treize ans, quittent l'école pour les champs, l'usine ou l'établi. Ils retrouveront, nous dit-on, leur insouciance, et ce sont les plus heureux. Mais ceux qui continuent leurs études? Madame Viollis a fait un terrible tableau de leur surmenage, de leur misère (il y en a qui vendent des journaux, portent le lait, traînent des rickshaws), du régime d'oppression intellectuelle qui organise le contrôle de la pensée, de l'esprit de révolte, et, naturellement, de la bolchevisation de la jeunesse. « Les étudiants ont lu trop de livres et manié trop d'idées pour ne pas concevoir quelques doutes sur les dogmes fondamentaux qui ont si longtemps fait la force de l'Empire du Soleil Levant. Il en est qui n'estiment pas la guerre comme une panacée, négligent le culte des ancêtres et sentent chanceler leur foi en la divinité

de l'empereur. » Ils voient le pays en proie à l'égoïsme des uns, à la vénalité des autres, le peuple sans législation ouvrière, accablé d'impôts, tandis que 40 000 d'entre eux ne trouveront pas d'emploi. Ils lisent abondamment les livres russes, dont la possession est un crime, mais qui, en vertu d'un accord avec l'U. R. S. S., sont étalés à toutes les vitrines. On trouve des communistes parmi les fonctionnaires, les magistrats, des fils et des filles de vicomtes, de généraux, de ministres. « A tout instant, des arrestations déciment les cours des universités, les classes des lycées elles-mêmes, frappant parfois d'un seul coup le maître avec les disciples, enfermés dans la même prison. » A cette tendance répond une contre-tendance fasciste qui n'est pas moins puissante. Le fascisme appuyé sur un puissant parti nationaliste, sur le Parlement et sur une armée fanatisée, est roi à Tokio comme à Rome, conclut l'auteur. C'est sur cette contradiction que le livre s'achève.

HENRY BIDOU

ALFRED SAVOIR

Pas comme les autres! Différer de son milieu, ou plutôt de son nouveau milieu, de ceux parmi lesquels on a choisi de vivre, de ses confrères, de ses ennemis, de ses amis mêmes, est-ce une qualité? est-ce un défaut? Nous le verrons. A tout le moins c'est un caractère, et ce caractère-là, Alfred Savoir le possédait éminemment. C'était sa note : il n'était pas comme les autres.

D'abord, de son vrai nom, Poznanski. On le lui a souvent rappelé, au cas où il l'eût oublié. Argument commode. En maintes polémiques, son adversaire crut esquiver ses coups par une parade de ce genre : « D'ailleurs, vous n'êtes pas de chez nous! » Alors, il riait, de son rire épais, un rire de cannibale, qui découvrait ses longues dents.

Juif de Lodz. On n'allait pas jusqu'à préciser cela. Mais son œil sombre, au regard tantôt voilé, tantôt aigu, lisait sous les fronts — ou entre les lignes — la pensée injurieuse, que les lèvres — ou la plume — n'avaient osé exprimer, et le rire, soudain, se figeait, l'œil mordoré devenait noir et dur, une grimace de dégoût plissait les grosses lèvres. A cette minute, Alfred Savoir, l'auteur du Boulevard, le Parisien, songeait à ses frères de Pologne. Il ne les reniait pas. Il se rappelait son enfance, quand il était le petit Poznanski, élève au lycée de Lodz.

Curieuse boîte que ce lycée, environ 1895, du temps que la Pologne « gémissait » encore sous le poing des tsars. Mais la ville industrielle de Lodz était plus juive que polonaise. Donc, des juifs en masse au lycée. Et voici ce qu'Alfred

Savoir lui-même m'a conté, un soir, aux Ambassadeurs, pendant les représentations de *Maria*, il y a quelques mois à peine :

Un gamin d'une douzaine d'années, Russe orthodoxe, régnait comme un satrape sur la cour des petits, terrorisant tous ses camarades et principalement les enfants juifs de familles pauvres. Il ne régnait pas par la force physique (il était faible et peut-être lâche), mais par un prestige brutal qui l'environnait et le dépassait, dont il avait, malgré son jeune âge, mesuré toute la puissance et quelles ressources on en pouvait tirer pour abuser et tyranniser. Libre à chacun de le haïr, et il aimait d'être haï, se repaissait de l'être, mais il savait que, quoiqu'il fît, nul n'oserait jamais le toucher. — Pourquoi? — Oh! c'est bien simple : son père était le chef de la police. Tous ceux qui ont connu l'ancienne Russie, et singulièrement le régime spécial auquel la Pologne était soumise à cette époque, comprendront ce que cela veut dire. Molesté ou dénoncé par ses camarades à cause de ses méchancetés, l'affreux gamin n'aurait eu qu'à glisser des noms à l'oreille de son papa. La vie serait devenue impossible aux familles des imprudents; vraiment, il eût été préférable pour elles de quitter Lodz. J'imagine que, plus d'une fois, en quelque logis modeste, un enfant juif dut laisser échapper une plainte à la suite d'une nouvelle histoire où le petit monstre s'était distingué. Alors, les vieux baissaient la tête, conseillaient la patience.

Or, les signes extérieurs de la force dont Pascal a parlé se manifestaient quatre fois par jour, imposant à la tourbe des lycéens, qu'ils tenaient à distance, la supériorité indiscutable de l'enfant détesté : un attelage élégant, conduit par un énorme cocher, amenait en classe et ramenait chez lui le fils du chef de la police. C'était là quelque chose d'unique, tous les autres écoliers faisant à pied le chemin, dans la neige ou dans la poussière.

Un matin, comme le tyran, dans son traîneau, arrivait au lycée, une troïka magnifique, éparpillant dans l'air des musiques d'argent, dépassa comme un trait sa voiture, et, lui brûlant la politesse, vint se ranger au bord du trottoir, devant la grille d'entrée. Tous les petits juifs en cache-nez qui se rendaient en classe, de la neige jusqu'à mi-jambes et le cartable sur le dos, regardaient cet étonnant spectacle : trois étalons

noirs agitant leurs sonnailles, un cocher au-dessus de l'énorme, un traîneau de luxe, qui tient toute la place devant la porte du lycée, et... (oui, Dieu est bon, ta justice tarde, ô Yaveh, mais elle vient!) le traîneau du despote obligé de s'arrêter derrière ce char descendu des nuées et cent fois plus beau que lui! Déjà, les gamins font la haie. Le fils du chef de la police a pâli, car un garçon de son âge met pied à terre, vêtu d'une pelisse précieuse. Le tyran s'approche, et, d'un ton sec : « Comment t'appelles-tu? » L'autre, nonchalamment, répond : « Poznanski ». Et son sourire enfantin, retroussant ses grosses lèvres, montre ses dents blanches.

Ce fut tout. La rentrée des élèves se fit dans un grand silence. Mais le prestige du démon était atteint. Il voulut le reconquérir, à l'heure de la récréation. Il aborde Poznanski, jette une insolence. La réplique part, railleuse, comique, « scénique », et les rires alentour éclatent. Le diable s'en va, furieux. L'autre, l'Archange, est raccompagné par la foule jusqu'à son char éblouissant. Il disparaît, au milieu des acclamations, dans un flot de lumière.

Alors, l'enfant cruel fit ce qu'il avait prémédité de faire, si jamais quelqu'un, au lycée, lui manquait : il se plaignit à son papa. Mais ce qui suivit renversa toutes ses prévisions. Le colonel devint rouge et, se passant la main sur la nuque à plusieurs reprises : « Diantre! dit-il, crapaud, tu ne vas pas me brouiller avec les Poznanski! » Puis, se calmant, d'une voix doucereuse : « Ah! le petit Poznanski est ton camarade au lycée? Invite-le donc à venir prendre le thé un dimanche, ou tâche de te faire inviter toi-même. Je m'arrangerai pour t'accompagner... » Paroles sybillines pour le méchant gamin, mais que l'enfant Poznanski eût pénétrées, ayant entendu ses parents, maintes fois, ou des amis de sa famille, dire du colonel : « Il est un peu cher. » Car Poznanski, le père, était, à Lodz, un gros propriétaire d'usines, et, pour avoir la paix, il envoyait régulièrement, selon l'usage, à l'officier de discrètes enveloppes.

Le vœu du chef de police fut comblé : entre son fils et le jeune Poznanski, des relations d'amitié s'établirent, en apparence du moins. C'était une amitié étrange, une sorte de surveillance plutôt, exercée sur le tyran déchu par son vainqueur. Au lycée, le petit Poznanski était considéré comme

un dieu. Quant au monstre, dépouillé de son pouvoir maléfique, il était devenu timide. Les autres enfants, dans la cour, lui lançaient des boules de neige.

Quand Alfred Savoir me contait cela, j'étais loin de penser que je m'en servirais pour essayer d'expliquer, après cette mort soudaine qui consterna tous ses amis, les particularités de son humeur et de son talent. Cependant, il me souvient que l'histoire me frappa : elle évoquait un monde lointain, une enfance insolite, un milieu différent du nôtre. L'homme auquel cette aventure était arrivée, lorsqu'il avait douze ans, ne pouvait pas nous ressembler. Et puisque cet homme était un auteur dramatique, il n'était pas surprenant que ses pièces rendissent un son particulier, d'un comique inquiétant pour certaines oreilles, un son enfin « pas comme les autres ».

On conçoit que des expériences pareilles n'étaient pas de nature à développer, chez un petit garçon précoce, le respect de la société, de l'autorité, non plus que des illusions sur la bonté, la dignité de l'être humain en général. Cette perversité d'un gamin, cette lâcheté de la foule enfantine pliée sous sa loi, cette parodie du despotisme gouvernementa- transportée dans un collège, ces haines de races, cette inégal lité des conditions outrageusement étalée, ce colonel terrible qu'une enveloppe chargée suffit à rendre doux comme un agneau, puis le renversement de la scène, le tyranneau par terre, la foule qui l'insulte, le nouveau dieu qui monte à l'horizon, voilà certes de quoi détruire dans une jeune tête — en admettant qu'ils aient eu le loisir d'y germer — bien des préjugés.

Mais, dans ce conte, le petit Poznanski joue un rôle flatteur. Bientôt, il ne devait pas tarder à s'apercevoir que le privilège de la fortune, dont le destin l'avait gratifié, ne suffisait pas à compenser l'état d'infériorité sociale dans lequel il était placé vis-à-vis d'autres privilèges plus forts, attachés à la religion, au sang. Qu'on imagine, à sa sortie du lycée, le Poznanski étudiant, se heurtant à toutes les barrières qu'on opposait à ceux de sa race dans l'ancienne Russie, essuyant des refus, des mépris, y répondant intérieurement par d'autres mépris et des rancunes accumulées. C'est alors que se forge dans son esprit l'instrument principal de son art dramatique :

le sarcasme. En attendant, rebuté par son pays d'origine, il se tourne vers la France.

Cet instant-là est émouvant. S'il en est parmi nous qui ont parfois reproché à Alfred Savoir de n'être pas des nôtres, ceux-là, dans cette occasion, se sont montrés bien peu Français. Un nationalisme étroit n'est pas en accord avec l'image réelle de la France. Une des missions les plus pures de notre pays à travers les siècles ne fut-elle pas toujours d'accueillir, d'assimiler à sa substance les apports des âmes étrangères? Il est beau qu'on regarde vers cette terre élue, chaque fois qu'on en appelle à plus de justice, ou qu'on espère de la vie des conditions meilleures, un renouveau, une libération.

Cependant je ne crois pas que, dès son adolescence, Alfred Savoir ait conçu le dessein de se fixer chez nous et de s'y faire naturaliser. Il fut d'abord un riche étranger qui passe des saisons à Paris ou sur la côte d'Azur, conduit de grosses autos sur nos routes (les grosses autos de l'époque), descend dans les meilleurs hôtels, fréquente dans les galeries de peinture, achète des tableaux modernes. Durant quelques années, son passeport, les papiers de sa voiture, bref les quelques pièces d'identité indispensables à un voyageur pour être en règle avec les autorités du pays, sont les seuls liens officiels qui l'unissent à la France. Mais, dans le même temps, des rapports plus intimes, plus secrets s'établissent entre elle et lui. Il pénètre dans la familiarité de notre langue, il en découvre les ressources, et, comme le métier dramatique déjà le tente, il décide d'écrire son œuvre en français.

Alfred Savoir, à ses débuts, n'a pas encore découvert la force comique incluse dans son tempérament. Il a le sens du théâtre : il sait concevoir un sujet selon l'optique de la scène, le découper en actes, créer des personnages ou plutôt les engager dans cette création progressive d'eux-mêmes qu'on appelle un dialogue, chacun des héros se révélant par ce qu'il dit ou ne dit pas. Mais le pessimisme radical qu'il a puisé à des sources lointaines et rapporte du fond de sa Pologne, cette vue désenchantée du monde, cette méfiance à l'égard des institutions, de la morale conventionnelle, et de la nature humaine elle-même, il ne songe pas à l'exprimer autrement que sous des couleurs sombres. Puisque la vie est noire, il faut la

montrer telle qu'elle est. Donc, il fera des comédies dramatiques avec tendance au noir, qui seront, pense-t-il, l'image vraie de la réalité sans transposition aucune.

Ici paraît Lugné-Poe. C'est encore à cet homme, qui a révélé tant d'auteurs, que revient l'honneur d'avoir monté la première pièce du jeune Poznanski, signée de son pseudonyme Alfred Savoir : *le Troisième Couvert*, au Théâtre de l'Œuvre. La vigueur singulière qui s'y montrait se remarque également dans *le Baptême*, ouvrage écrit en collaboration avec le regretté Fernand Nozière et représenté peu après. Vers la même époque, Savoir donne en collaboration, cette fois encore, avec Nozière, une pièce remarquable, tirée de *la Sonate à Kreutzer* et jouée sous ce titre. Elle connut un grand succès. On nous assure qu'elle sera reprise à la Comédie-Française, la saison prochaine.

Cette collaboration avec Nozière, outre la faveur qu'elle rencontra de la part du public, offrait une autre signification. Elle prouvait que Savoir était désormais intronisé, installé en France, dans le monde du théâtre. Il n'avait d'ailleurs pas attendu d'être applaudi sur les scènes parisiennes pour sceller avec notre pays un pacte définitif. Au point de vue même de l'état civil, Savoir n'était plus un voyageur, un étranger à Paris. Il s'était fait naturaliser Français. Ce Paris d'avant-guerre, tant décrié, mais qui allait bientôt prendre un visage si concentré, si sévère, était devenu sa ville. Dans les poussières de Babylone, ce juif railleur et perspicace avait reconnu l'atmosphère d'élection où un esprit libre peut encore le mieux respirer.

Savoir aimait la France. Il l'aimait comme l'aiment les juifs, quand ils aiment, c'est-à-dire ardemment, d'un amour de tête, conscient, lucide, fiévreux, bourré de raisons et de conclusions, de « vu que » et de « parce que ».

Vint la guerre. Savoir la fit avec simplicité. S'il fût resté en Pologne, étant riche, il lui eût été facile d'en être dispensé. Cette réflexion ne lui effleura même pas l'esprit. Au destin, qui le prenait de court, il répliquait par son gros rire, comme rit un joueur qui a de l'estomac, quand il retourne une mauvaise carte. Pour lui, les mauvaises cartes, coup sur coup, allaient s'abattre sur le tapis. Quand la paix fut signée, il

apprit qu'il était ruiné. Lodz foulée par les offensives et les retraites, bouleversée par les occupations et les régimes divers, les usines paternelles étaient détruites ou abandonnées.

Comme l'a dit l'une des interprètes d'Alfred Savoir, madame Simone, « le moment était venu pour lui d'écrire des pièces gaies ». Mot profond. C'est alors que le vrai Savoir apprend à se mieux connaître. C'est alors qu'il se trouve. Sa véritable carrière date de là.

De ce jour, il cesse d'être un amateur. Il devient un professionnel. Et pour cause : il faut vivre. Se restreindre, rassembler les débris de sa fortune et végéter là-dessus petitement, il n'y songe point. Il a un métier — noble métier. Il l'exercera. Il travaillera régulièrement. Le travail régulier, dure épreuve, pensera-t-on, pour cet homme qui, la veille encore, était un dilettante. Il ne paraît pas que Savoir en ait jugé ainsi. Peut-être, pour soutenir son courage, eut-il, dès cette époque, le sentiment qu'il avait pipé le diable, que la dernière carte par laquelle la main de feu avait cru le réduire, pouvait, dans son jeu, devenir un atout, et lui faire gagner la partie. Enfin, ce nonchalant était un combatif. La carrière d'auteur dramatique — même pour un auteur à succès — est une carrière de lutte constante, toujours pleine d'aléas, de surprises, d'à-coups, d'anicroches, de haut, de bas, d'amitiés, de haines, d'ententes passionnées et de petites trahisons. Il y a des gens qui aiment ça. Alfred aimait ça. L'existence qu'il dut à sa carrière accidentée, il ne l'aurait certes pas donnée pour la vie fastueuse et tranquille qui avait été la sienne autrefois.

Mais — et c'est ici que le mot de Simone va prendre toute sa valeur — le fonds d'expérience que possédait Savoir à la veille de la guerre, s'était considérablement accru depuis. D'abord, il y avait eu la guerre elle-même; l'homme avait vu les nations s'entre-déchirer. Les suprêmes espérances que garde encore une intelligence qui se croit sans illusion s'étaient effacées de son esprit. Il avait fait son devoir sous les drapeaux de sa nouvelle patrie. Mais, comme beaucoup de Français, il n'en avait pas perdu pour cela tout jugement. Donc ce qu'on a appelé le « bourrage-de-crâne » ne lui avait point échappé. Jamais l'imposture n'avait été plus active, plus inven-

tive. Un grotesque affreux s'y mêlait. La paix, malgré le sang versé, s'annonçait déjà boiteuse, grosse de haines refoulées et de récriminations. Et, pour finir, Alfred Savoir avait vu se briser les cadres de son existence personnelle, ses revenus s'étaient volatilisés : il était pauvre. A ces coups du sort, à ces renversements, une seule réponse convenait : le rire. Comment avait-il pu avoir la naïveté de peindre la vie en noir, sous prétexte qu'il fallait la traduire dans sa réalité? Elle-même, la vie, n'avait pas plus de réalité que les monnaies qui s'effondraient de toutes parts. Tout n'est qu'un songe. Un songe horrible, un cauchemar, oui, sans doute, mais quel enfantillage il y aurait à se lamenter sur des choses qui n'existent pas! Rien n'existe. Railler ce rêve, qui prétend nous opprimer et nous faire peur, là est la sagesse. Lui substituer d'autres rêves, là est peut-être l'issue, la seule consolation possible, une manière de divertissement, d'oubli.

Ainsi naquit, au lendemain de la catastrophe, sur les ruines encore fumantes, le théâtre d'Alfred Savoir. Théâtre à deux faces, dont l'une est sarcasme et l'autre, fantasmagorie.

Il y a cent façons de railler. Le sarcasme est une raillerie dure. En cela ce nouveau venu apportait chez nous un élément exotique. En France, l'ironie, même sanglante, est chose qui voltige. Les maîtres du genre sont des archers de l'esprit. Le sarcasme, au contraire, est une pointe que la main enfonce en appuyant de tout son poids. L'ironie comporte, à l'occasion, une vague tendresse pour la victime, des nuances qui sont des ménagements. Elle peut se contenter d'égratigner. Et même, il arrive qu'elle caresse. Le sarcasme est sans pitié. Il implique le mépris à l'égard de la victime et cherche sa destruction. Cette arme atroce, Alfred Savoir la maniait avec maîtrise, avec une satisfaction évidente. Non qu'il fût méchant. Les ironistes le sont souvent plus que lui. Mais il était féroce, aussi naïvement, c'est-à-dire aussi complètement qu'on peut l'être, parce qu'il était violent sous un masque d'indifférence, et peut-être, au fond, parce qu'il était bon et qu'il avait été trop souvent déçu dans sa bonté. Chez lui, certains mots surprenaient, choquaient, pour la raison suivante : les personnes qu'il scandalisait croyaient encore à la réalité des choses qu'il raillait, et lui ne raillait ces choses que parce

qu'il avait perdu toute foi dans leur réalité. Il ne niait pas le pouvoir des préjugés. Seulement, ce qui le faisait rire, de ce rire toujours un peu grinçant, c'était qu'un pouvoir si fort pût être accordé à des fantômes. Ah! les principes, sans doute, c'est très beau, mais ce qui serait encore plus beau, c'est de s'y conformer; et ce qui est laid, c'est que tant de formules solennelles ne soient que des formules creuses, sous le couvert desquelles chacun dupe les autres — et soi-même.

Maintenant, il arrivait aussi que l'on prît, chez lui, pour des sarcasmes, des traits qui n'en étaient pas à proprement parler. Un autre caractère de son comique était un humour non sans parenté avec celui de Bernard Shaw : entendez une dénudation brusque, imprévue de la simple vérité. En pareil cas, ce qui fait rire, c'est, outre la soudaineté du dépouillement, la surprise qui en résulte. On s'étonne que la vérité soit telle. Alors, ou bien l'on reconnaît qu'elle est telle (et l'on rit de s'être mépris auparavant, de n'avoir pas su la distinguer soi-même telle qu'elle est, ou de n'avoir pas osé le dire pendant si longtemps); ou bien la vue nouvelle qu'on nous offre comme vraie exige une si grande liberté de jugement pour être reconnue vraie, qu'elle dépasse nos facultés, et l'on en rit comme d'une outrance, d'un paradoxe.

Le théâtre d'Alfred Savoir abonde en « effets » de ce genre. Avec lui, on n'était jamais tranquille. Le plus souvent, le public en était ravi, et la pièce allait aux nues. Parfois, il en éprouvait de l'humeur, refusait son adhésion, et la pièce tombait. Car ces alternatives sont fréquentes dans la destinée de l'auteur. Pour être juste, il faut bien avouer qu'une part de responsabilité dans ces cahots incombe à l'écrivain. Savoir était un improvisateur. Il rédigeait vite. — Faut-il dire trop vite? Je ne sais. Lui-même estimait qu'il n'eût rien gagné à remettre ses ouvrages plusieurs fois sur le métier. C'est fort possible. Il y eût perdu, peut-être, de sa spontanéité, de sa fraîcheur. Mais il est inévitable que, dans une production hâtive, les hasards, heureux ou malheureux, entrent en ligne de compte. Savoir ne le niait point. Chez lui, tout était jeu. Son œuvre si originale demeure assez inégale. Certaines pièces (entre autres *le Dompteur* et *la Couturière de Lunéville*) méritent de rester, mais la valeur de son théâtre est surtout une valeur d'ensemble.

C'est un témoignage de l'époque. Comme un ton cru dans un tableau, une dissonance artistique dans une orchestration. Enlevez cet accent à l'histoire de l'art dramatique français au cours des quinze dernières années, et tout de suite vous vous apercevrez d'un manque, d'un appauvrissement. Le paysage vous paraîtra plus gris.

Dans cet article, qui n'est que l'évocation imparfaite d'un esprit, on n'a pas le dessein d'analyser, pour les critiquer l'une après l'autre, toutes les pièces d'Alfred Savoir. Aussi bien ai-je eu l'occasion d'en examiner plusieurs ici même, depuis quatre ans bientôt : *la Petite Catherine, la Margrave, la Voie lactée, Maria.* Antérieurement, l'auteur nous avait donné : *la Huitième Femme de Barbe-Bleue, Banco, la Couturière de Lunéville, la Grande-duchesse et le garçon d'étage, le Dompteur, le Figurant de la Gaieté, Passy 08-45, Cocktail, Lui, la Pâtissière du village.* Encore ne suis-je pas sûr de n'en pas oublier[1].

Ce nombre et cette diversité d'ouvrages, en un temps si court, sont les signes que Savoir possédait le don particulier qu'on nomme l'imagination du sujet. C'était là, en effet, l'une de ses supériorités. Le thème original lui apparaissait dans un éclair. Que n'a-t-il eu toujours la patience de tirer d'une donnée tout ce qu'elle promettait! Mais il se lassait vite. Du moins admirera-t-on, dans une si riche variété, cette fantaisie, cette fantasmagorie, que j'indiquais plus haut comme la seconde face éclatante de ce théâtre, le second caractère commun à des pièces si différentes.

Là encore, l'importance d'Alfred Savoir apparaît, indéniable. Car aucune œuvre ne fut plus représentative de ce besoin d' « évasion », auquel on s'est tant de fois référé, dans les premières années qui suivirent la fin de la guerre, pour tâcher d'expliquer les tendances de la littérature nouvelle.

Je crois même, à la réflexion, que cette facture hâtive, dont il semble aujourd'hui que certaines pièces de Savoir pâtissent à la lecture, était chez lui un dessein arrêté, moins une négligence qu'une conception esthétique. On voulait rompre

1. Sous le titre : *La fuite en avant, trois comédies d'avant-garde,* ont paru en un volume (Gallimard, éditeur) : *Le Figurant de la Gaieté, le Dompteur* et *Lui. La Couturière de Lunéville* et d'autres encore ont paru séparément ailleurs. D'autres enfin n'ont pas été éditées.

alors avec la « pièce bien faite ». On en était venu à ériger l'absence de construction en qualité éminente, car tout semblait préférable à l'équilibre des parties, à l'architecture dramatique. De même, l'art des préparations était rejeté avec dédain. Plus d'assises, plus de fondations. Il fallait bâtir en l'air ou plutôt il suffisait de souffler dans l'espace, comme Jupiter assembleur de nuées, pour créer des figures, des pays, des mondes. Les personnages entraient tout de go, sans que l'on sût qui ils étaient, ni d'où ils venaient, sans qu'ils prissent la peine de nous renseigner sur leur identité ou leurs antécédents. Ils n'avaient positivement aucune existence avant l'instant où ils apparaissaient sur le plateau, de même que, dès leur sortie de scène, ils retombaient au néant. Non seulement l'on n'exigeait pas des situations qu'elles fussent plausibles, mais la vraisemblance eût été jugée une faute, voire une balourdise. Et n'allez pas croire que ce délire était particulier au théâtre. On le retrouve, à la même époque, dans le livre. Le roman d'alors cesse d'être une étude ou même une histoire, pour devenir une aventure dans laquelle l'auteur veut nous entraîner, un voyage à la découverte, qu'il nous propose d'entreprendre avec lui. C'est encore le temps où les peintres s'éloignent délibérément de la Nature, ne cherchent plus à reproduire, mais à transposer ce qu'ils voient; ou le modèle tend à n'être qu'un prétexte, un point de départ, un excitant pour l'imagination.

De là, le goût qu'Alfred Savoir a manifesté, dans ses ouvrages, pour les excentriques, les « hors cadres ». De là, l'inclination qu'il avait pour les déguisements, les fausses apparences, tout ce qui peut prêter à confusion sur les personnes et les sentiments. Le relativisme einsteinien, où la notion du temps s'évapore, le pirandellisme, où l'identité du moi est mise en doute, sont bien les contemporains de ces pièces, où l'auteur ne croit plus au monde réel, donc n'a nul souci de le recomposer sous nos yeux. Les personnages nous jettent à la face d'âpres vérités, mais comme en manière de jeu. Leur dure expérience, il semble qu'ils soient allés la puiser en des songes aux intrigues parfois bizarres, et qu'ils nous en rapportent les fruits amers sur un pas de danse, un soir de mascarade. Les figures historiques elles-mêmes, que l'on croyait fixées, entrent

dans le divertissement, vivent d'une vie imaginaire. Leur authenticité ne compte plus. C'est la déformation qui l'emporte en valeur, en agrément pittoresque (peut-être en vérité) sur les traits généralement admis.

La philosophie de l'amour chez Alfred Savoir, telle qu'elle apparaît notamment dans *le Dompteur* et dans *la Couturière de Lunéville*, n'était pas exempte d'un certain sadisme, non plus que du masochisme qui, du sadisme, est la contrepartie. Pour Savoir, le désir était inséparable d'une part de cruauté, soit exercée, soit subie, selon les tempéraments. Il ne lui semblait pas croyable que la passion pût jamais être associée à la bonté, à la pureté, et peut-être en souffrait-il. Pour lui le mot « trouble » devait être pris à la lettre lorsqu'il était question de trouble physique, l'attraction sexuelle et le plaisir étant liés à des mystères obscurs dont le secret demeure enfoui au fond de l'âme. Dans ce domaine également, sa méfiance à l'égard des conventions, des phrases toutes faites, bref de la morale courante, était extrême. Il préférait le cynisme au mensonge, mais n'ignorait point que le cynisme lui-même peut devenir une feinte, une défense, un masque de la pudeur ou de la timidité. Je crois que sa conviction dernière était qu'il est presque impossible à l'homme d'être franc, et en amour encore moins que dans les autres occasions, non parce que la fausseté volontaire est partout répandue, mais parce que c'est notre lot commun que cette difficulté que nous éprouvons à voir clair en nous-mêmes. Enfin, son sentiment dominant, son démon familier, était un sentiment d'insécurité. La grande énigme du destin se posait constamment dans son cœur. Il y cherchait des solutions, n'en trouvait pas — et riait.

FRANÇOIS PORCHÉ

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

A l'encontre de l'influence déprimante enregistrée par la Bourse lors des précédents emprunts, celui qui vient d'être émis, pour un montant de 3 milliards en vue de consolider la Trésorerie et de préparer, en même temps, la conversion des « Bons Clémentel », n'avait pas fait baisser les cours des Rentes anciennes.

C'était déjà un résultat satisfaisant que, malheureusement, la politique empêcha de persister. Il en est un autre plus important. Cet Emprunt nouveau a traduit, de façon visible, l'amélioration du crédit de l'État. Émis en 4 p. 100 d'intérêt, à 95 p. 100, sa formule apparente, celle qui frappe dès l'abord, est très simple. Cependant, elle ne pouvait être suffisante devant l'inertie prolongée des capitaux endormis dans la thésaurisation. On lui a donc adjoint l'appât d'une grosse prime au remboursement, qui n'est pas inférieure à 40 p. 100, mais qui s'échelonne sur cinquante années. Au total, pour l'État, le coût du placement ne ressort à guère plus de 5 p. 100. Or, au début de l'année, il ne pouvait emprunter sur le marché public, et très péniblement encore qu'à tout près de 6 p. 100. L'amélioration est sensible.

Dans le jeu des forces diverses qui agissent sur la Bourse pour en déterminer la tendance, chacun a coutume de faire un choix selon ses conceptions ou son intérêt. Il semble, pourtant, que la véritable résultante, celle qui exprime le mieux la situation réelle, soit le redressement du crédit de l'État dont le récent Emprunt vient de donner une preuve.

Il devrait s'ensuivre, logiquement, un relèvement général du marché financier. Mais celui-ci reste encore embarrassé d'entraves qui ne disparaîtront que lentement.

L'une des principales est, assurément, la thésaurisation. Elle ne se produit pas seulement chez nous, mais aussi dans tous les pays. C'est le mal majeur des temps troublés que nous vivons; expression de la défiance, elle est le grand responsable de la dépression économique. Des calculs autorisés, basés sur la production mondiale connue de l'or ces dernières années, évaluent à quelque 30 à 35 milliards de francs la valeur du précieux métal qui n'est pas entrée dans la circulation monétaire et qui, par conséquent, a été thésaurisée. Ce stock aurait pu gager, au moins

quelque cent milliards de signes monétaires. C'est une énorme masse qui fait défaut. Elle reviendra, sans doute, quelque jour sur le marché financier. Mais quand? Probablement quand les grandes monnaies internationales — livre sterling et dollar — auront été stabilisées et rattachées de nouveau à l'or. Rien ne fait encore prévoir que ce soit proche.

On comprend ainsi l'attitude obstinément expectante, sinon le désarroi, des capitaux d'épargne. Sans bien se rendre compte des motifs réels de leur réserve, ils appréhendent l'avenir et refusent de s'employer à la Bourse.

On ne peut guère expliquer autrement la léthargie du marché où seules, en ce qui concerne celui de Paris, les Rentes et les valeurs de Mines d'or alimentent tant bien que mal les maigres opérations quotidiennes enregistrées.

De mois en mois les événements confirment ainsi davantage le bien-fondé des impressions que j'ai maintes fois exposées dans ces chroniques, en faveur des Mines d'or. Ma confiance a pu être discutée; elle n'en reste pas moins justifiée par les faits. Si pauvrement achalandée qu'elle soit en valeurs de Mines d'or, c'est là cependant, et là seulement, que la Bourse de Paris a trouvé, depuis deux ans, des satisfactions alors que partout ailleurs elle n'éprouvait que des déceptions. Évidemment la hausse des Mines d'or sud-africaines ne se poursuivra pas indéfiniment et je suis le premier à convenir que certaines d'entre elles sont peut-être parvenues à leur apogée. D'autres, néanmoins, offrent encore, indubitablement, des perspectives attrayantes.

Quoi qu'il en soit, et sous réserve d'un choix judicieux, je crois que tant que d'importants événements nouveaux — qui ne se présentent pas encore — n'auront pas profondément modifié l'orientation du marché, les valeurs aurifères continueront de jouer avantageusement le rôle de valeurs-refuges qui leur est présentement dévolu par les circonstances.

Comme d'habitude, à Londres, ce sont également les valeurs d'or qui conservent la vedette. Mais, ici, le stock des vieilles mines, un peu usées, est constamment rajeuni par de fréquentes introductions nouvelles vers lesquelles se dirigent volontiers les capitaux. Ceux-ci, tout en ayant raison, doivent, toutefois, se soucier de discriminations indispensables.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).